



The University of Chicago
Libraries





F.-A. CLAUDE SCHAEFFER — CHARLES VIROLLEAUD
FRANÇOIS THUREAU-DANGIN

LA DEUXIÈME CAMPAGNE DE FOUILLES A RAS-SHAMRA

(PRINTEMPS 1930)

RAPPORT ET ÉTUDES PRÉLIMINAIRES

xii
Extrait de la Revue *Syria*, 1931.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, VI^e

—
1931

DS99
.R3S3
v.2



Oriental Bask

LES FOUILLES DE MINET-EL-BEIDA ET DE RAS SHAMRA DEUXIÈME CAMPAGNE (PRINTEMPS 1930)

RAPPORT SOMMAIRE ⁽¹⁾

PAR

F.-A. SCHAEFFER

La deuxième campagne de fouilles à Minet-el-Beida et à Ras Shamra a duré du 20 mars au 19 juin 1930. Comme l'année précédente M. G. Chenet, l'archéologue argonnais bien connu, nous a prêté son précieux concours. Nos travaux ont été grandement facilités par M. H. Seyrig, directeur du service des antiquités de Syrie et par M. le général de Bigault du Granrut, commandant en chef des troupes du Levant, qui mit à notre disposition un détachement de 30 soldats alaouites.

A Lattaquié même, le gouverneur de l'État des Alaouites, M. Schoeffler, nous a réservé le meilleur accueil et nous a fait profiter de sa haute autorité.

Nous commençâmes nos recherches à Minet-el-Beida par l'exploration des abords des grandes tombes à encoorbellement du ^{xiii}^e siècle avant J.-C. découvertes en 1929 ⁽²⁾. La tâche était compliquée par la présence autour de nos anciennes excavations de grands amas de déblais que le manque de matériel nous avait empêchés d'évacuer. L'installation d'un réseau de rails Decauville nous a permis cette année de transporter nos terres sur un terrain stérile, préalablement sondé, au bord de la mer.

Les fouilles proprement dites débutaient fin mars et tout de suite apparaissait à une profondeur variant de 0 m. 50 à 1 m. 50 toute une série de

(1) Ce rapport a été lu, le 8 août 1930, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sa publication ne veut être qu'une prise de date. La description détaillée des fouilles et l'étude des trouvailles sont réservées

pour un travail ultérieur que nous préparons en collaboration avec M. G. Chenet.

(2) Voir le rapport sommaire de la première campagne, *Syria*, 1929, p. 285.

constructions funéraires ou votives, confirmant et complétant nos observations de la première campagne. Il y avait là des puits analogues à ceux rencontrés autour des grandes tombes, avec parfois des margelles monolithes et couverts de grandes dalles plates percées au centre. Dans plusieurs cas une conduite d'eau faite de tuyaux en terre cuite (pl. XIV, 3) ou de rigoles en pierres taillées (pl. XIV, 2) aboutit à l'orifice de ces puits. L'intérieur montre un remplissage intentionnel de terre fine qui tranche nettement sur la nature du terrain environnant et contient parfois des dépôts de vases peints de style mycénien, contemporains de la céramique des grandes tombes. Des dépôts analogues ont été rencontrés aussi à l'extérieur des puits. Ils se composaient de nombreux poids en pierre ou hématite (pl. XIII, 1 et 2), de cylindres-cachets (pl. III, 1), d'épingles en bronze, argent et une, du type chypriote classique, en or, de couteaux et de lampes du type dit cananéen en terre cuite et en bronze (pl. XIII, 4). Une plaquette en terre cuite figurait la déesse Hathor (pl. XIII, 4). Quelques dépôts ne contenaient que des coquillages, de grandes conques ou des murex intacts ou pilés.

Aux traces de fabrication de pourpre et de bronze, rencontrées déjà en 1929, s'ajoutaient cette année des témoins de l'industrie céramique : dépôts d'argile préparée, galets et supports de cuisson. Les curieuses stèles trouées, les grands phallus en pierre, les louches en terre cuite si particulières au culte mycénien et chypriote, et dont un exemplaire est apparu maintenant aussi à Byblos, ne manquaient pas à l'ensemble.

Nous devons ajouter comme type nouveau de monument, des escaliers en pierre de 4 à 5 marches sans aboutissement, entourés de dépôts céramiques, et des voûtes à encorbellement très simples (pl. I, 3), faites de dalles allongées, couchées sur un noyau de terre et de pierrailles (pl. I, 4) et placées au centre d'un groupe de jarres, de mortiers et de meules en basalte avec leurs molettes. La nature exacte de ces curieux monuments nous est encore inconnue; toutefois, on pourrait penser à des autels rustiques. La disposition des dépôts autour du monument parle en faveur de cette explication.

Mais la découverte la plus inattendue fut celle d'une grande construction composée de 13 chambres et couloirs que nous avons presque complètement dégagée (voir le plan fig. 1). Cette construction semble être en rapport avec une tombe à encorbellement; l'un des couloirs se dirige vers le



1. La construction aux chambres
et couloirs vue de l'angle S.E.



2. Jattes de provisions
en place.



3. Construction votive en forme de double escalier
entourée de vases et de mortiers.
A gauche, puits avec margelle monolithique et couvercle



4. Le noyau en pierreaille
à l'intérieur de la construction précédente.



1. Dépôts de vases et de galets perforés
au pied d'un pilier.



2. Escalier et puits ou latrine de la construction
près des tombes à voûtes à encorbellement.



3. Grandes jarres en place
dans une des chambres.



4. Grande jarre en place
et galets placés intentionnellement à côté d'elle.

caveau. Une deuxième construction du même genre se dessine au Sud de la première, elle aussi reliée par un couloir à une tombe.

L'absence complète de toute trace d'habitat dans ces constructions nous a vivement frappé. Les puits, qui en dépendent, ont été retrouvés tous intentionnellement remplis et scellés par une couverture de béton ou par des

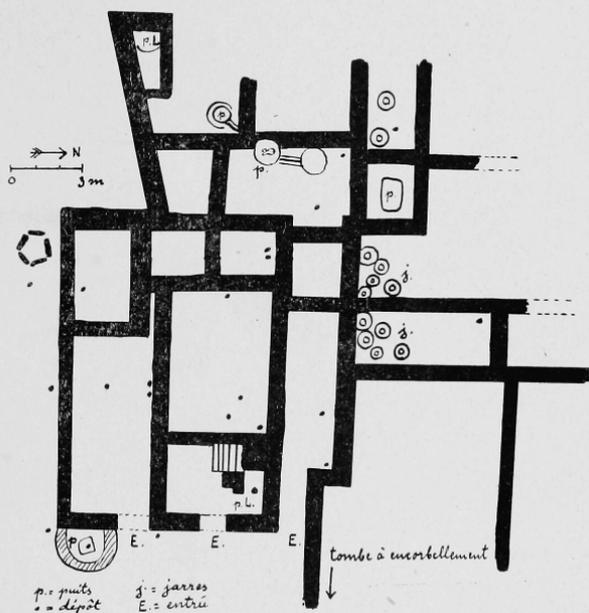


FIG. 1. — Plan de la construction voisine des tombes à encorbellement à Minet-el-Beida (état du dégagement au début de mai 1930).

pierres plates (pl. XIV, 2). Le premier étage de la construction a disparu aujourd'hui. Mais son existence est prouvée par un escalier avec palier encore bien conservé ⁽¹⁾ et par des piliers posés sur les murs de l'étage inférieur (pl. II, 1 et 2). Au pied de presque chacun de ces piliers, dans les chambres

(1) A côté de l'escalier on entre par une petite porte en chicane dans une latrine pour-

vue d'un couvercle avec trou et bouchon en pierre.

et le long des couloirs nous avons trouvé des dépôts de céramique, de poids ou de coquillages analogues aux dépôts rencontrés autour des grands caveaux funéraires. Deux chambres dans la partie Nord du monument contenaient une douzaine de très grandes jarres déposées à deux niveaux et dont plusieurs étaient encore intactes (pl. II, 3 et 4).

Comme nous n'avons pas encore atteint les limites Nord et Nord-Est du monument, il nous paraît prématuré de tirer dès maintenant des conclusions définitives sur sa nature. Cependant l'idée nous est venue qu'il s'agit d'une construction funéraire, d'une maison destinée aux grands personnages qui dormaient dans les caveaux voisins ⁽¹⁾.

∴

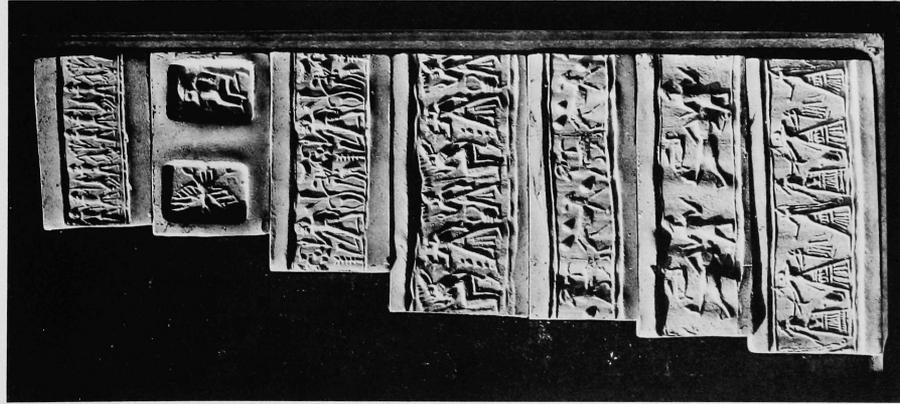
Après six semaines de fouilles ininterrompues nous arrêtons les recherches à Minet-el-Beida pour porter nos efforts sur le tell voisin de Ras Shamra distant de 1.200 m. environ de la nécropole.

Une grande excavation longue de 60 mètres, large de 5 à 15 mètres fut ouverte entre les deux petits chantiers de 1929. Elle nous permit de reconnaître la stratigraphie des couches supérieures de l'extrémité Nord-Est du tell, haut ici de 25 mètres et, pour la plus grande partie, artificiel.

Entre 0 m. 50 et 2 mètres à compter du niveau actuel, nous avons trouvé quelques pierres trouées analogues à celles de Minet-el-Beida, de grandes vasques, des auges, des bassins en pierre pourvus de rigoles et à côté un puits (pl. V, 3 et XI, 1 et 2). Ils ont servi sans doute aux cérémonies du culte pratiqué dans le sanctuaire voisin. Autour de ces monuments et parmi eux gisaient des fragments de bols chypriotes peints à anse ogivale et de céramique mycénienne tardive, ainsi que de petits objets en bronze qui permettent d'attribuer cette strate aux XIV^e et XIII^e siècles avant notre ère. Elle est par conséquent contemporaine de la nécropole de Minet-el-Beida.

Mais déjà le niveau inférieur de cette couche contenait quelques fragments d'une céramique plus fine, en terre noire ou rouge lustrée, mêlés à des restes de squelettes humains. Poussant en profondeur et élargissant nos exca-

(1) Comparable aux mastabas des pharaons égyptiens.



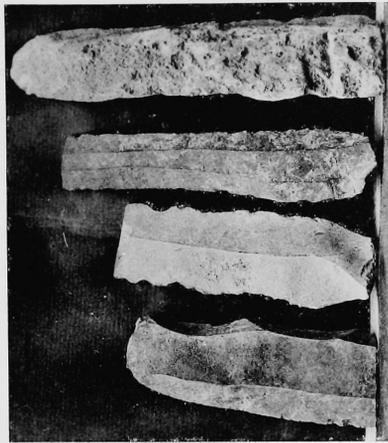
1. Développement de cylindres.



2. Fragment de vase mycénien.



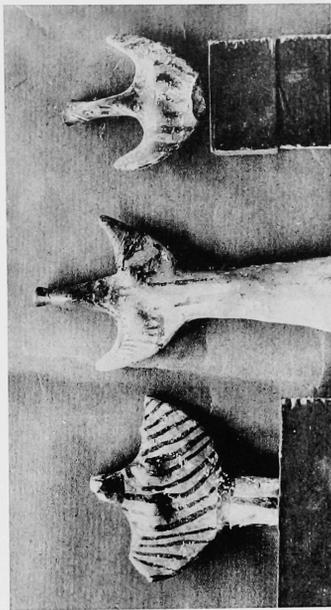
1 Poids, hache néolithique et moule à bijoux.



2. Silex du mobilier des tombes
du 2^e niveau de Ras Shamra.



3. Bés entre deux cachets



4. Idoles mycénienes en terre cuite.

vations nous avons trouvé au-dessous du niveau attribué aux XIV^e et XIII^e siècles un cimetière plus ancien (pl. IX et X). Plusieurs inhumations de ce cimetière ont été détruites lors des travaux d'excavation destinés à asseoir les constructions supérieures. Les fouilleurs d'alors se sont pourtant donné la peine de rassembler les ossements des sépultures dérangées et de les réenfouir à côté avec les restes de leur mobilier céramique.

Les tombes intactes que nous avons mises au jour à une profondeur générale de 2 à 3 mètres permettent de distinguer deux rites funéraires employés concurremment. A côté de squelettes allongés dans l'attitude normale avec les vases disposés près du crâne, aux épaules ou aux pieds (pl. IX, 3; X, 1), on rencontre des tombes plus compliquées : le crâne, séparé du reste du corps, gît à côté ou au-dessous d'une grande jarre sans anses qui contient les ossements, du reste fort bien conservés, du squelette jusqu'au bassin. La partie inférieure du squelette est enfouie à côté, à l'extérieur de la jarre (pl. X, 2 et 3).

La céramique de ces tombes, caractérisée par son engobe rouge ou noir et l'absence de peinture, montre une exécution plus soignée que celle des vases du niveau supérieur où domine le bol chypriote classique et la céramique mycénienne. Nous avons vu dans les vitrines du musée de Beyrouth des vases très semblables provenant des fouilles de Kafer-Djarra, mais qui ne sont pas encore publiés. Nous préférons rapprocher la céramique des tombes du deuxième niveau (tell de Ras Shamra) de la céramique de Gezer⁽¹⁾ et de Beth Shemesh en Palestine⁽²⁾.

Les conclusions chronologiques des fouilleurs américains concordent avec la classification céramique établie par M. René Dussaud dans la 2^e édition de ses *Civilisations préhelléniques*⁽³⁾ et sont en accord également avec nos propres observations à Ras Shamra. Nous proposons par conséquent d'attribuer les tombes de notre 2^e niveau au Cananéen ancien II, correspondant, suivant M. Dussaud, au Nouvel Empire, 2000 à 1550 avant J.-C. Nous pouvons même serrer leur date de plus près en tenant compte de l'identité de certains vases de leur mobilier avec la céramique de la tombe 4 de Gézer que M. Dussaud a

(1) R. A. STEWART MACALISTER, *The excavation of Gezer*, Londres, J. Murray, 1912.

(2) ELIHU GRANT, *Beth Shemesh*, Preliminary report, 1929.

(3) R. DUSSAUD, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2^e édit., Paris, 1914.

classée ⁽¹⁾ dans l'époque finale du Cananéen ancien II, correspondant aux XVIII^e-XVI^e siècles avant J.-C. Comme, d'autre part, les tombes du cimetière de Ras Shamra contiennent de belles lames de silex ⁽²⁾ et des épingles à col perforé, parfois avec tête renflée, du type des épingles du fameux dépôt de Byblos ⁽³⁾, mais de taille réduite, il est prudent de ne pas les rajeunir outre mesure.

Poursuivant nos fouilles en profondeur, nous avons rencontré au-dessous du cimetière une couche argileuse artificielle, forte de 1 à 2 mètres, avec de très rares tessons de poterie. Elle recouvre des restes de constructions en briques crues que nous avons suivies jusqu'à 7 mètres de profondeur : traces évidentes d'un 3^e niveau antérieur à l'établissement du cimetière. Il doit remonter au début du II^e ou même au III^e millénaire avant J.-C. La strate argileuse recouvrant ce niveau est le résultat de la désagrégation des murs en briques simplement séchées au soleil et peu résistantes. La végétation a dû envahir ce niveau après la destruction du site et c'est dans ce terrain vague que fut installé le cimetière du deuxième niveau.

Le grand mouvement de terre, que nécessite la recherche dans les couches profondes de Ras Shamra, aurait trop rapidement absorbé nos crédits de fouille. Nous nous sommes donc bornés à constater l'existence des trois niveaux supérieurs du tell au-dessous desquels d'autres couches, plus anciennes, attendent encore d'être mises au jour, et nous sommes revenus ensuite au dégagement du niveau des XIV^e et XIII^e siècles qui nous avait donné et nous a donné encore cette année d'importants documents épigraphiques.

En effet, dès que nous nous approchions de la région où nous avons trouvé, en 1929, les premiers textes cunéiformes, de nouvelles tablettes surgissaient, toujours entre 0 m. 50 et 1 m. 10, jamais plus profond. Le niveau de 1 m. 10 semble avoir été le niveau général de l'ancien sol.

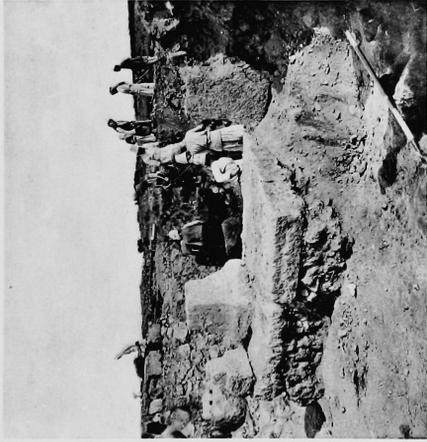
Le nom de « bibliothèque » que, dans la joie de la première découverte, nous avons osé attribuer, en 1929, aux quelques piliers et pans de mur alors mis au jour, s'est trouvé heureusement confirmé. Nous avons dégagé cette

⁽¹⁾ R. DUSSAUD, *Observations sur la céramique du II^e millénaire avant notre ère*. Extrait de *Syria*, 1928, p. 144.

⁽²⁾ Ce sont des pièces de choix en beau

silex blanc, jaune ou orange, longues jusqu'à 16 cm.

⁽³⁾ P. MONTET, *Byblos et l'Égypte*, Paris, 1928, p. 111.



1. Dallage de la cour en place.



2. Escalier à la périphérie O.



3. Citerne avec conduite d'eau.



4. Détail du mur N.



Stèle dédiée par un Égyptien au Baal Sapouna.
 (env. 1/2 gr. nat.)
 RAS SHAMRA.

année une construction vraiment importante avec des murs en bel appareil à joints courbes (pl. XII, 1) et des piliers avec murs accrochés, technique utile dans ces régions côtières qui subissaient de fréquents tremblements de terre.

Le plan du monument permet de reconnaître une cour centrale à ciel ouvert et avec dispositif pour l'écoulement de l'eau de pluie. Du côté Nord, elle s'ouvre par une large porte à l'extérieur (pl. XI, 3) ; au Sud, à l'Est et à l'Ouest elle est entourée de chambres assez vastes et soigneusement dallées. Sous le dallage nous avons trouvé différents dépôts qui sont ou bien des cachettes ou bien des offrandes de fondation, notamment une hache en bronze plaquée d'argent, une coupe en argent à bord renforcé, un lingot de cuivre pesant plus de 10 kilos et un vase rempli d'objets en argent : boucles d'oreilles, bagues, pendeloques et restes d'objets divers, la plupart coupés et pliés pour pouvoir être introduits par le col étroit du vase.

Au fond de la cour un puits avec belle margelle monolithe offrait de l'eau fraîche ; la porte à côté donnait accès à un couloir qui conduit vers l'escalier montant au 1^{er} étage (pl. XII, 2). Aujourd'hui rasé au niveau du sol, il était jadis élevé en belle pierre de taille qui forme actuellement des amoncellements très difficiles à évacuer.

Mais la construction dégagée cette année n'est pas seulement une bibliothèque, bibliothèque qui dépendait du sanctuaire voisin, à en juger par le titre des scribes dont l'un signe sur la tranche d'une tablette : « Shumejana, fils de Rabana, serviteur de la déesse Nisaba. » C'était en même temps une véritable école où les scribes apprenaient leur difficile métier. Déjà parmi les textes trouvés en 1929, M. Charles Virolleaud avait reconnu des fragments de manuels et des exercices de scribes ⁽¹⁾. Cette année nous avons trouvé de très grandes tablettes avec parfois 3 et 4 colonnes de texte serré, plusieurs syllabaires, des listes de mots fort détaillées et même de véritables lexiques bilingues qui nous révèlent le fait étonnant qu'on connaissait à Ras Shamra, dans le seul domaine cunéiforme, quatre idiomes différents : 1^o l'accadien pour les relations diplomatiques, comme en fait foi cette lettre trouvée en 1929 et adressée au roi Akkikhimi de Ras Shamra, contenant un traité

(1) CHARLES VIROLLEAUD, *Les Tablettes de Ras Shamra, Syria*, 1929, p. 304.

conclu entre des villes voisines ⁽¹⁾ ; 2° le sumérien, qui était en sorte le latin de l'époque, réservé aux savants et aux prêtres ; 3° la langue encore énigmatique qui se trouve inscrite en face du sumérien sur la grande bilingue découverte cette année et dont on lira dans un fascicule suivant une étude due au savant spécialiste qu'est M. Thureau-Dangin ; 4° la fameuse écriture alphabétique maintenant déchiffrée à laquelle M. Charles Virolleaud a consacré la remarquable étude publiée à la suite de ce rapport ⁽²⁾.

La bibliothèque ou l'école de scribes de Ras Shamra n'est pas encore complètement dégagée. C'était un édifice de dimensions considérables dont la fouille doit être complète et conduite avec beaucoup de prudence, du fait de la dispersion des tablettes sur toute l'étendue et même en dehors des murs extérieurs du monument.

Des sondages pratiqués dans la cour et près de la façade Sud nous ont permis de constater que la bibliothèque a été élevée sur l'emplacement d'un cimetière plus ancien, qui n'est autre que le cimetière du 2° niveau constaté par nos fouilles stratigraphiques plus au Nord. La distance est de soixante mètres, ce qui donne une idée de l'étendue de ce cimetière. En même temps nous obtenons par cette observation un *terminus ante quem* pour la construction de la bibliothèque qui ne peut être antérieure à la fin du cimetière.

*
*
*

Au milieu du mois de mai nous avons reporté l'activité principale du chantier de la bibliothèque à l'extrémité Nord du tell, appelée en 1929 le quartier égyptien à la suite de la trouvaille de quelques inscriptions hiéroglyphiques laissant supposer le voisinage d'un sanctuaire. Ce sanctuaire nous l'avons trouvé, en effet, cette année et il se révèle important. Le plan dont je publie ici un premier croquis (fig. 2), fait en cours de fouille, permet de reconnaître deux cours rectangulaires accolées, entourées de murs d'une épaisseur exceptionnelle (1 m. 70) (pl. V et VII). La plus grande cour, celle au Nord, contient un massif de gros blocs de pierres de taille, sorte d'estrade ou

⁽¹⁾ CH. VIROLLEAUD, *l. c.*, p. 305.

⁽²⁾ La publication complète des tablettes alphabétiques de la campagne de 1930 avec

transcription et traduction par M. Ch. Virolleaud paraîtra en 1931.



1. Vue de la cour N. du sanctuaire.
Dégagement début mai 1930.



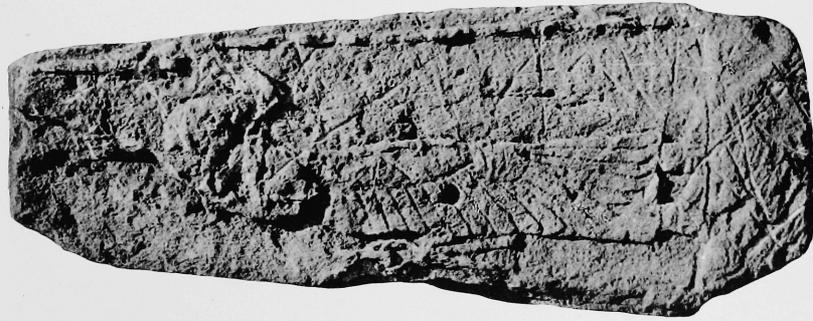
2. Déblaiement de l'angle S. O.
du sanctuaire.



3. Construction en forme de banc en pierre
à la périphérie S. O. du sanctuaire.



4. Angle S. E. du mur d'enceinte
de la cour N. du sanctuaire.



1. Déesse locale en Isis.



2. Dieu local (env. 117 gr nat).

DEUX STÉLES DE RAS SHAMRA.



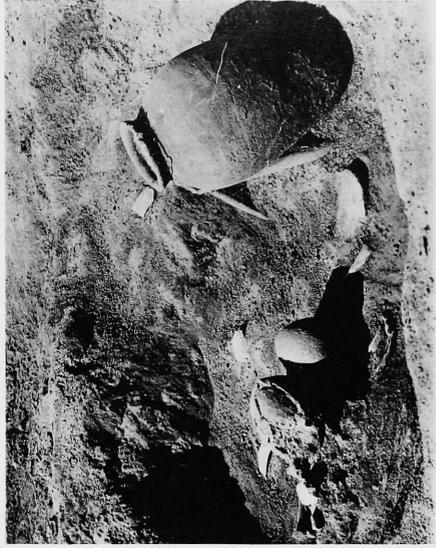
1 Sépulture d'enfant du 2^e niveau
(renfouissement).



2. La même sépulture après avoir enlevé
les fragments de jarre qui la protégeaient.



3. Sépulture en place et intacte du 2^e niveau.



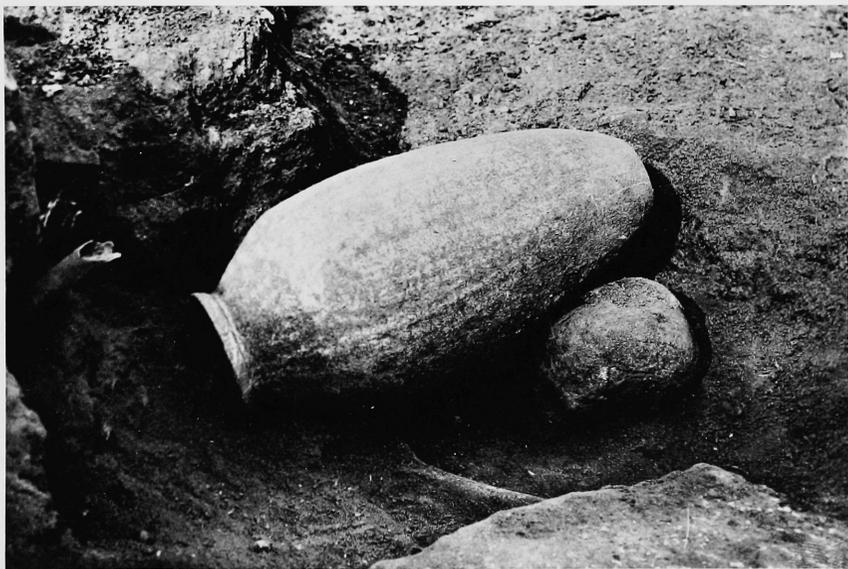
4. Sépultures d'accroupis du 2^e niveau.



1. Crâne d'une des sépultures
du 2^e niveau de Ras Shamra.



2. Coupe à travers le 1^{er} niveau
jusqu'au petit mortier rond au milieu)
et commencement du 2^e niveau de R. S.
avec une sépulture bouleversée.



3. La sépulture précédente vue de plus près: les jambes sont engagées dans la terre, la partie du squelette depuis le bassin jusqu'aux épaules est déposée dans la jarre, le crâne repose à l'extérieur de celle-ci

d'autel, qu'un escalier, dont subsiste une marche au pied du massif; semble avoir rendu accessible aux prêtres. En avant du massif, à la hauteur de la première assise, nous avons retrouvé les fragments de différentes statues de style égyptien, en granit, en pierre verte ou en grès, dont une de grande nature. Elle représentait un personnage masculin d'un fort beau style du

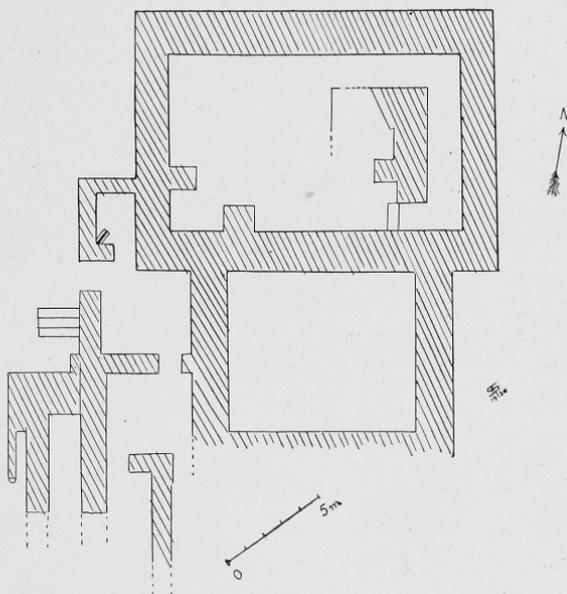


FIG. 2. — Plan du sanctuaire de Ras Shamra, extrémité Nord du tell (état du dégagement en juin 1930).

Nouvel Empire ; il en reste une partie du kleft, le torse, une partie du bras gauche et un genou.

L'ancien pavage des cours du temple a été presque complètement arraché lors des fouilles turques remontant à une quarantaine d'années et qui ont bouleversé une partie du sanctuaire. Heureusement, lorsque les chercheurs d'or se heurtèrent aux murs massifs des fondations, ils abandonnèrent la tâche sans causer trop de dégâts. Le peu qui reste du pavage *in situ* (pl. V, 1)

semble indiquer que le sol du sanctuaire était surélevé par rapport au terrain environnant. L'entrée a dû se trouver à la hauteur actuelle des murs sur laquelle donne accès l'escalier, trouvé en place à la périphérie Ouest du sanctuaire (pl. V, 2).

C'est également aux fouilles turques qu'il faut attribuer la dispersion sur toute la surface du sanctuaire de fragments de fort beaux bas-reliefs égyptiens (pl. XIII, 3) et la perte de plusieurs fragments importants qui, ayant été abandonnés en surface, ont disparu. Un immense pierrier, que nous avons dû évacuer avant nos fouilles, témoignait de l'abondance des matériaux que les Turcs avaient tirés de leur fouille. Examinant soigneusement la terre provenant de l'intérieur du sanctuaire et de ses abords immédiats nous avons pu, entre autres fragments, recouvrer la plus grande partie d'une stèle en grès rouge, qui montre en bas-relief une divinité masculine debout, tenant de sa gauche le sceptre de béatitude (pl. VI). Elle est coiffée de la haute tiare avec le fanon retombant de la pointe caractéristique du Baal syrien. Devant le dieu est posé un autel avec le lotus le séparant d'un autre personnage en attitude de suppliant, habillé du pagne à l'égyptienne. M. Montet, professeur à l'Université de Strasbourg, auquel j'avais pu montrer deux petits fragments de la même stèle trouvés l'an dernier, y avait reconnu une dédicace au dieu Seth de Şapouna. Les morceaux découverts cette année confirment et complètent sa lecture. Je dois à M. Allan Rowe, directeur des fouilles américaines à la pyramide de Meidum, qui vint voir nos travaux, une traduction de la dédicace maintenant complète de la stèle. Elle dit : « Au Seth de Djapouna (Şapouna) en faveur du scribe royal et surveillant de la maison de l'argent (autrement dit du trésor) Mami ou Maimi. » Le nom de Şapouna est précédé par le déterminatif « région ou district », non pas par celui de « ville ». Mais par analogie avec les stèles de Beisan ⁽¹⁾, où le nom de l'endroit se retrouve une fois avec le déterminatif ville et l'autre avec celui de région ⁽²⁾, nous pouvons conclure avec une vraisemblance voisine de la certitude que Şapouna est le nom ancien de la ville, désignée jusqu'ici sous le toponyme arabe de Ras Shamra ⁽³⁾. Le titre du dédicant : scribe royal et chef de la trésorerie, indique

⁽¹⁾ Leur exécution technique est de beaucoup inférieure à celle de la stèle de Ras Şamra.

⁽²⁾ Communication verbale de M. Allan Rowe à Minet-el-Beida.

⁽³⁾ Du reste le nom de Şapouna revient plu-



1. Auges et dalles en pierre
du 1^{er} niveau au-dessus de la nécropole.



2. Bassin plat en pierre
du 1^{er} niveau.



3. Entrée de la bibliothèque.



4. Partie O. de la façade S.
de la bibliothèque avec les pierres
du 1^{er} étage formant tas au pied du mur.



1. Détail du mur, façade sud



2. Escalier de la bibliothèque.



3. Vue d'ensemble de la bibliothèque.
Etat du dégagement en mai 1930.

un personnage important qui remplissait peut-être à Şapouna les fonctions d'un ambassadeur ou même d'un gouverneur au service du pharaon. A ce propos il convient de souligner le caractère égyptien de tous les reliefs, de toutes les statues et inscriptions trouvés à l'intérieur du sanctuaire, ce qui prouve que celui-ci, en dépit de l'origine locale des divinités, était sous l'influence égyptienne. Du reste l'époque à laquelle florissait le sanctuaire, coïncide avec la plus grande extension territoriale qu'avait atteinte la domination égyptienne en Syrie.

Des particularités épigraphiques et le style du relief avaient amené M. Montet, aussi bien que M. Allan Rowe, à proposer pour la date de la stèle la fin de la XVIII^e ou le début de la XIX^e dynastie. M. A. Moret, professeur au Collège de France, ayant examiné la stèle lors de l'exposition à l'Orangerie des Tuileries⁽¹⁾, y remarquait, pour le signe de filiation, une graphie qui ne s'introduit dans les inscriptions sur pierre que depuis la XIX^e dynastie, donc postérieurement à 1350. La stèle confirme ainsi d'une façon très heureuse la date attribuée au 1^{er} niveau du tell (auquel appartient le sanctuaire) suivant les indications archéologiques, notamment celles tirées de la céramique (XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C.).

La périphérie Ouest du sanctuaire est bordée de plusieurs chambres et couloirs qui n'ont pas de communication directe avec l'intérieur du sanctuaire (fig. 2). Il y a là aussi une citerne rectangulaire à laquelle aboutit une rigole en pierre taillée (pl. V, 3) et une curieuse construction ayant la forme d'un banc (pl. VII, 3).

A 3 mètres à l'Ouest de ce banc, en dehors du sanctuaire proprement dit et à très faible profondeur, gisaient deux stèles de divinités d'un style très inférieur à celui des statues du grand sanctuaire. Il s'agit de deux monolithes en pierre calcaire à section rectangulaire, hauts d'un mètre environ, avec base rétrécie pour être encastrée dans un socle. L'un, mutilé, représente en bas-relief une divinité féminine, debout, tenant une lance à longue pointe⁽²⁾ et la

sieurs fois sur les tablettes cunéiformes de Ras Shamra sous la forme de Şpn.

(1) Voir le catalogue publié par M. R. Dus-saud, n° 32.

(2) Le type de cette lance à longue pointe avec

base anguleuse n'est pas représenté parmi les 41 lances, pourtant de formes si diverses, du dépôt de 74 bronzes de Ras Shamra trouvé en 1929.

croix ansée (pl. VIII, 1). En guise de robe une aile d'oiseau stylisée est plaquée sur son corps svelte, ce qui rappelle les ailes de faucon que portent certaines divinités égyptiennes protectrices des morts, comme Hathor et Selkhet.

La seconde stèle, intacte, figure une divinité masculine debout également, tenant la lance du même geste que sa parèdre (pl. VIII, 2). Le dieu est coiffé d'une haute couronne qui semble être une imitation de la coiffure égyptienne aux plumes d'autruche. A sa base émerge une grande corne enroulée à la pointe qui peut être copiée sur le crochet de la couronne basse égyptienne⁽¹⁾. Elle rappelle aussi les cornes parfois doubles et moins développées, qui ornent la tiare du Baal syrien⁽²⁾ et du Teshoub hittite. Le dieu est simplement vêtu du pagne retenu par une ceinture dans laquelle est engagée une dague à gros pommeau⁽³⁾. Son cou est orné d'un collier ou sorte de torque dont les extrémités semblent être enroulées. Dans sa main droite il tient le sceptre en forme de crosse, appelé *hiq*, attribué par les Égyptiens aux princes étrangers. Ses sandales à lanières trahissent avec leur pointe retroussée une influence hittite.

Ouvre sans doute d'un artiste local qui affublait son dieu des attributs les plus divers, empruntés aux divinités égyptiennes comme à celles de Syrie et d'Asie Mineure, cette stèle reflète la diversité des influences artistiques et religieuses qui se sont entre-croisées et pénétrées dans la Syrie du Nord. Quant à sa date les circonstances de sa trouvaille en dehors du sanctuaire de Ras Shamra, son art local et composite avec apport hittite très net, tendent à la classer au ^{II}e siècle avant J.-C., aux derniers temps de l'existence de Šapouna.

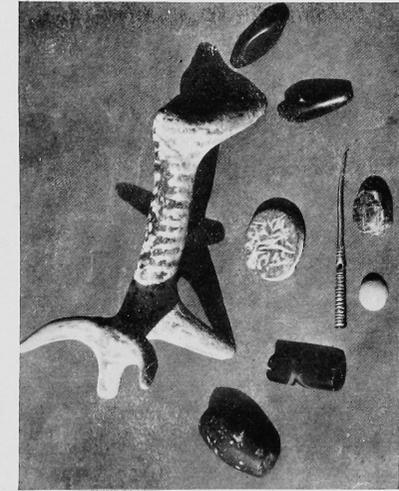
Comme disait M. R. Dussaud dans l'introduction du Catalogue de l'exposition d'antiquités orientales à l'Orangerie⁽⁴⁾, on est embarrassé pour définir exactement le dieu sculpté sur cette stèle. Si nous ne nous imposons pas la même prudente réserve et osons essayer dès maintenant l'identification, c'est

(1) R. DUSSAUD, *Catalogue, l. c.*, p. 52.

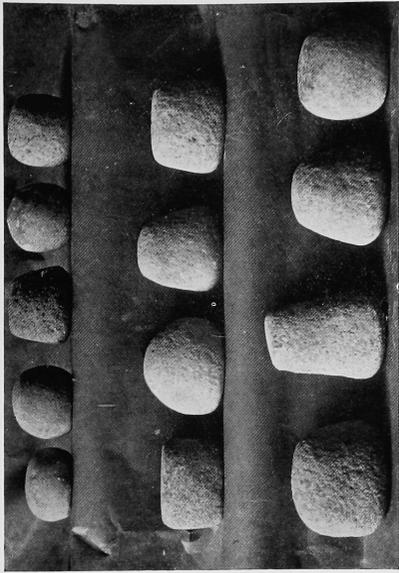
(2) Voir le Baal sur la stèle de Beisan (*Rev. Biblique*, 1928, pl. XXIII), et les exemples réunis dans *Rev. Bibl.*, 1928, pl. XXIV. Pour le Teshoub ne citons que la stèle de Tell Ahmar (*Syria*, 1929, pl. XXXII) aujourd'hui au Louvre, et celle de Babylone, conservée au musée de Constantinople.

(3) Très différente du reste des longs poignards à manche incrusté du dépôt des bronzes de Ras Shamra, mais s'approchant beaucoup des dagues et épées portées par le Teshoub hittite (cf. la stèle de Babylone), et par les guerriers de Zendjirli (v. LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sindschirli*, III, pl. XL).

(4) R. DUSSAUD, *Catalogue*, p. 30.



1. Statuette de boviné peinte en rouge, poils en hémalite, perles de collier, épingle en or et sceau hittite de Minet-el-Beïda (1/2 gr. nat.).



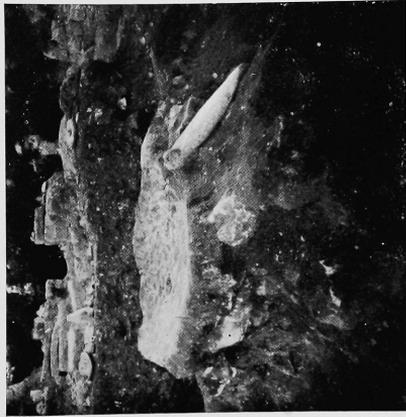
2. Poids en pierre des dépôts votifs de Minet-el-Beïda. (Env. 1/3 gr. nat.)



3. Fragment de bas-relief égyptien du sanctuaire de Ras-Shamma (cour Nord). (Env. 1/2 gr. nat.)



4. Disque en bronze plaqué d'argent représentant le soleil et le foudre (bibliothèque du temple de Ras-Shamma). Plaquelette en terre cuite figurant la déesse Hathor de Minet-el-Beïda. (Env. 1/2 gr. nat.)



4. Fond de bassin en béton avec tuyau d'écoulement en terre cuite



2. Conduite d'eau en pierre aboutissant à un puits fermé par une couche en béton et portant deux vases.



3. Aire bétonnée et tuyau en terre cuite revêtu intérieurement d'une couche calcaire aboutissant à l'orifice d'un puits couvert d'une dalle.



4. Vasque faite de cinq dalles posées de champ.

avec l'arrière-pensée que la prochaine campagne nous apportera sans doute de nouveaux et décisifs éléments pour résoudre la question. Si nous faisons fausse route, ce ne sera donc pas pour longtemps.

La comparaison du dieu avec celui figuré sur la stèle égyptienne de Şapouna fait, en effet, penser qu'il s'agit de la même divinité. Leur attitude est identique et, si leurs attributs varient, cela peut s'expliquer par le fait que sur la stèle de Şapouna, destinée au grand sanctuaire du temps de la domination égyptienne et dédiée en faveur d'un égyptien, le dieu est figuré sous son aspect de Seth, tandis que sur la stèle calcaire datant de l'époque où la domination égyptienne s'achevait, le dieu revêt le costume d'un chef indigène. Sur la stèle de Şapouna le nom du dieu est caractérisé par l'animal éponyme de Seth que dans la Syrie nous sommes autorisé à traduire par Baal. On pourrait alors appeler le dieu de la stèle calcaire Teshoub, en tenant compte de l'époque tardive de la stèle et des emprunts que le dieu fait au costume et à l'armement hittite. Il est vrai que les effigies du Teshoub montrent généralement un dieu guerrier, brandissant la foudre ou la hache. Mais la différence d'attitude n'empêche pas, a priori, l'identité, car les dieux aussi sont censés changer d'humeur ⁽¹⁾. En outre l'assimilation de Seth avec Baal et Teshoub a été tentée il y a bien longtemps et il nous semble avec succès ⁽²⁾. On faisait entrer dans l'équation encore Reshef. Cela nous rappelle notre Reshef trouvé en 1929 à Minet-el-Beida qui esquisse de son bras droit levé un geste menaçant et que nous étions d'abord tenté d'appeler Teshoub. Le style général très égyptisant de la statuette et le fait que le dieu est figuré pied nu nous avaient décidé de lui préférer le nom de Reshef. Au fond, il nous semble qu'il s'agit là encore de la même divinité principale que les Égyptiens appelaient Southeq ou Seth, comme le montre notre stèle de Şapouna, que les Syriens nommaient d'une façon générique Baal ou, suivant la région, Reshef ou Hadad et que dans sa version hittitisante de la stèle calcaire de Ras Shamra nous serions tenté de désigner comme Teshoub.

⁽¹⁾ Il suffit du reste de rappeler les attitudes différentes de Seth parfois menaçantes, parfois bienveillantes sur les stèles dites de Qadès du musée du Louvre, du British Museum, du musée de Vienne, etc. Cf. GRESSMANN,

Allorientalische Bilder.

⁽²⁾ Docteur G. CONTENAU, *La Civilisation phénicienne*, Paris, 1926, p. 111, 119, 210. — L. H. VINCENT, *Le Baal cananéen de Beisan et sa parèdre*, *Rev. Biblique*, 1928.

En conséquence de cette identification la divinité féminine sur la deuxième stèle de Ras Shamra serait la Ba'alat de Şapouna. Nous ignorons son nom local, mais sa parenté avec Anat-Astarté-Hathor ⁽¹⁾ nous semble vraisemblable. A ce propos la découverte faite, en 1929, à Minet-el-Beida d'un relief en or figurant Astarté à la coiffure hathorienne ⁽²⁾ en même temps que le Reshef, et en 1930 au même endroit celle d'une plaquette en terre cuite représentant Hathor, revêtent une signification particulière.

La trouvaille des deux stèles en calcaire si curieuses est venue clore la 2^e campagne de fouilles à Ras Shamra.

Il nous reste l'agréable devoir de remercier, en outre des autorités citées au début de notre rapport, les personnes qui, sur place, nous ont facilité nos travaux, notamment M. Badih el Khazen, directeur des travaux publics du Gouvernement de Lataquié, M. Cahour, directeur des affaires intérieures de l'État, qui suppléait le gouverneur pendant son absence, M. le capitaine Delattre, chef du Service des Renseignements, M. le capitaine May, chef du Sandjak nord, M. Prigl d'Ondel, chef de cabinet du gouverneur, M. Caland, directeur des finances.

F. A. SCHAEFFER.

Strasbourg, décembre 1930.

⁽¹⁾ Cf. ALBRIGHT, *The evolution of the West-Semitic divinity Anat*, dans *American Journal of Semitic Language and Literature*, 1925;

PILZ, *Die weiblichen Gottheiten Kanaans*, *Zeitschr. Deutsch. Palestina Ver.*, 1924.

⁽²⁾ F. A. SCHAEFFER, *Syria*, 1929, pl. LIV.

LE DÉCHIFFREMENT DES TABLETTES ALPHABÉTIQUES DE RAS-SHAMRA

PAR

CH. VIROLLEAUD

J'étais à la veille de publier les résultats auxquels j'avais abouti concernant le déchiffrement des tablettes en terre cuite de Ras-Shamra ⁽¹⁾, lorsque le professeur Hans Bauer annonça, au mois de mai 1930 ⁽²⁾, qu'il était parvenu à un déchiffrement à peu près complet et établi scientifiquement.

Comme cependant le mémoire de M. Bauer tardait à paraître, j'avais repris mes recherches et acquis de nouvelles identifications, lorsque M. Schaeffer nous informa qu'il venait de découvrir, dans sa seconde campagne, d'importants morceaux de grandes tablettes alphabétiques et quelques menus fragments.

Or, parmi ces fragments, qui furent mis à ma disposition le 20 août, il y en avait un qui présentait un intérêt particulier pour le déchiffrement même ⁽³⁾, et j'en tirai immédiatement plusieurs conclusions qui apportaient le plus utile appui à mes déductions précédentes. Aussi quand la Revue *Forschungen und Fortschritte* (VI^e année, p. 306-307) publia la note préliminaire de M. Bauer, portant sur quelques mots détachés des tablettes de 1929, il m'apparut que si, pour une douzaine de signes, la transcription proposée coïncidait avec la mienne, par contre il était impossible d'accepter les valeurs *k*, *w*, *g*, *z* et *m* pour les signes , , ,  et , que je lisais *m*, *k*, *h*, *š* et *s*.

Comme les grandes tablettes avaient été trouvées couvertes de sédiments et qu'elles étaient presque entièrement illisibles, il était nécessaire de procéder à un nettoyage délicat, dont un habile technicien, M. André, s'est acquitté de la façon la plus heureuse ; mais il en est résulté que c'est seulement

⁽¹⁾ *Syria*, t. X, p. 304 ss.

⁽²⁾ Voir ci-dessous, p. 18.

⁽³⁾ *Syria*, t. XI, p. 200.

à la date du 20 septembre que j'ai pu avoir en main ces précieux documents, dont M. Schaeffer voulait bien, cette fois encore, me confier la publication.

Au bout de quatre jours j'avais obtenu, à la fois, la confirmation complète des valeurs précédemment établies et l'identification exacte des caractères dont le sens demeurait incertain ou totalement inconnu.

J'annonçai ces résultats à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par une lettre dont le Président, M. René Dussaud, donna lecture dans la séance du 3 octobre. Le 24 du même mois, je présentai moi-même à l'Académie une note contenant un exposé de la méthode que j'avais suivie et une analyse sommaire des grandes tablettes.

C'est à ce moment même qu'ont paru, presque simultanément, le mémoire de M. Bauer, qui est intitulé *Entzifferung der Keilschrifttafeln von Ras-Schamra* et l'article bref, mais pénétrant, du R. P. Dhorme, publié dans le numéro de la *Revue biblique* qui porte la date du 1^{er} octobre, et où j'avais plaisir à constater que le savant directeur de l'École de Jérusalem avait obtenu, sur plusieurs points, des solutions tout à fait justes.

Les pages qui suivent reproduisent, avec quelques légères additions, le texte de ma communication du 24 octobre. Toutes les questions relatives au déchiffrement, à l'écriture et à la grammaire — qui ne sont ici qu'esquissées — seront exposées en détail dans le volume que je prépare, et dans lequel on trouvera la totalité des textes connus jusqu'à ce jour, accompagnés de leur transcription, de la traduction et du lexique.

Le point de départ du déchiffrement a été celui que j'indiquais déjà l'an dernier ⁽¹⁾, à savoir la ligne 1 du texte n° 18, comprenant une préposition 𐤀 , signifiant « à », suivie d'un nom propre ⁽²⁾. Et comme Ras-Shamra se trouve en Phénicie, tout au nord sans doute, mais enfin en Phénicie — bien qu'à vrai dire la population y fût très mélangée — le signe 𐤀 pouvait correspondre à la préposition *l* (ל en hébreu, ل en arabe).

Tenant ce résultat $\text{𐤀} = l$ pour acquis, j'ai groupé tous les mots qui conte-

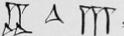
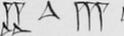
⁽¹⁾ *Syria*, t. X, p. 306-307.

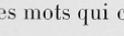
⁽²⁾ En réalité, il s'agit non pas d'un nom, mais d'un titre : *rb kham*, comme l'a reconnu,

de son côté, le P. DHORME, *Rev. bibl.*, 1930, p. 373.

naient cette lettre *l* et j'ai cherché s'il n'y avait pas, parmi ces vocables, des équivalents possibles de mots sémitiques d'usage courant et notamment le mot *mlk* « roi ».

Le mot  m'a paru convenir; j'en ai déduit la valeur *m* pour le premier signe et la valeur *k* pour le troisième. Il y avait d'ailleurs, à côté de *mlk*:  (n° 17, 11); j'y ai vu le pluriel *mlkm*, « les rois ».

S'il s'agissait vraiment d'une langue sémitique, et spécialement d'une langue cananéenne, on devait rencontrer dans ces textes le nom du dieu Baal, c'est-à-dire un mot de trois lettres, dont la dernière serait un *l*. Or le mot , assez fréquent, répondait bien aux données du problème, tandis que  fournissait l'équivalence  = *l*; d'où il résultait  que devait se lire *bt* et signifier, suivant les cas, « maison » ou « fille ».

Parmi les mots qui contenaient la lettre *l*, j'ai distingué aussi , qui m'a semblé correspondre à l'hébreu שׁלשׁ « trois », d'autant plus qu'il n'y a guère dans les langues sémitiques d'autre racine, dont la deuxième radicale étant un *l*, la troisième soit identique à la première. J'ai donc traduit *šls* par « trois » et considéré le pluriel *šlsm* comme l'équivalent de l'hébr. שלשים « trente ».

Ces divers raisonnements, et d'autres du même genre, permettaient de lire, çà et là, quelques mots, et ces mots paraissaient bien être des mots sémitiques; mais il restait à faire la preuve que ces mots n'étaient pas seulement d'aspect sémitique; et, à défaut d'inscription bilingue, le seul moyen de faire la preuve, c'était d'identifier, et de façon irréfutable, les signes, nombreux encore, dont la valeur n'était pas connue.

Or, c'est là surtout que les difficultés ont été grandes. Les textes dont nous disposions étaient d'ailleurs peu nombreux, gravement mutilés pour la plupart et il paraissait, par ailleurs, impossible d'expliquer par le sémitique certains d'entre eux, notamment l'un des plus développés, le n° 4 (*Syria*, t. X, pl. LXIV) qui ne compte pas moins de 62 lignes.

On aurait pu discuter longtemps, et sans doute la question serait-elle demeurée sans solution précise, si les fouilles de 1930 n'avaient pas produit des

textes bien plus considérables, appartenant à une même famille et dont l'ensemble représente 800 lignes environ. C'est l'étude de ces documents nouveaux, qui m'a permis d'obtenir, en quelques jours, un déchiffrement non plus partiel et empirique, mais scientifique et complet, à part cependant une seule lettre, l'une des moins fréquemment employées, et au sujet de laquelle quelques doutes subsistent encore.

Cependant, avant d'aborder le déchiffrement des grands textes, et avant même qu'ils aient été mis à ma disposition, une tablette de petite taille avait arrêté particulièrement mon attention. Elle comprenait une dizaine de lignes, séparées les unes des autres par un trait horizontal, et chaque ligne se composait de deux mots seulement; or parmi les mots de fin de lignes, il y avait šš « trois ». J'en ai conclu qu'il s'agissait d'une tablette de comptabilité et que les autres fins de lignes devaient contenir également des noms de nombre; il y avait, en effet, šš « six » qui s'était rencontré déjà (*Syria*, X, pl. LXIX, n° 12, l. 7.13), sb' « sept », šmn « huit », 'srh « dix », et aussi hms « cinq », hms 'srh « quinze » et šmn 'srh « dix-huit ».

Ces noms de nombre, outre qu'ils apportaient un argument décisif et pour ainsi dire mathématique en faveur du sémitisme de nos inscriptions, confirmaient mes précédentes lectures (wllk , klmm , etc.) et révélaient du même coup la vraie valeur du 𐤀𐤃 , au sujet de laquelle il faut reconnaître qu'il était facile de se méprendre, étant donné certaines particularités, que présentent les tablettes n°s 1, 3 et 9 (*Syria*, t. X, pl. LXI, LXIII, LXVII) et qui ne sont point éclaircies encore.

La valeur véritable des lettres qui restaient indéterminées ou mal déterminées a été fournie d'une façon pour ainsi dire automatique par la lecture des grandes tablettes de 1930. Par exemple $\text{𐤀} = g$, d'après $D \text{𐤀}n = \text{« Dgn (Dagon) »}$, $\text{𐤀}pn = \text{« gpn « vigne »}$; $\text{𐤀} = z^{(1)}$, d'après $\text{𐤀}t = \text{« zt « olivier »}$, $\text{aw 𐤀} = \text{« awz « cèdre »}$, $\text{𐤀}mr = \text{« zmr « chanter »}$, $\text{𐤀} = \text{« z « force »}$; $\text{𐤀} = h$, d'après $h \text{𐤀} = \text{« hl (emprunté à l'assyrien) « sceptre »}$, $\text{𐤀}h = \text{« th « bon »}$,

(1) Le signe z correspond au zain cananéen dans tous les cas où $\text{zain} = \text{z}$ arabe. Mais quand $\text{zain} = \text{š}$, il est figuré à Ras Shamra par d ,

d'où l'aspect « araméen » que présentent des radicaux tels que ahd « saisir », dbh « sacrifier », dri « vanner », 'db « préparer ».

šp  = špt « juger » ;  = s (š), d'après k  e = kše « trône » ; k  p = kšp « argent » ;  = p et son doublet  = p' = f, d'après sr  = šrp « brûler »,  (ou ) n et  (ou ) im : pn, pum (ou fn, fum) « visage », au singulier et au pluriel ;  = š, d'après hr  = hrš « or », B'l  ph = B'l špn « Baal du Nord » ;  = q, d'après  rn = qrn « corne » (au plur. qrn et au duel qrn) ;  rb = qrb; fréquent dans b qrb « au milieu de, dans » ; ex. b qrb hklh « dans son temple ».

Au total, l'alphabet de Ras-Shamra compte 28 lettres, dont la plupart se présentent toujours sous la même forme. Quels que puissent être les rapports de cet alphabet avec l'alphabet cananéen — question délicate qu'il conviendra d'examiner de près et à part — la différence, quant au nombre des signes, s'explique de la manière suivante :

A la première lettre, *āteph*, de l'alphabet cananéen, correspondent à Ras-Shamra trois signes différents : ,  et .

 = a (š ou š), Exemples : *adn* « seigneur » = hébr. אֲדֹנָי; El-Amarna : *aduna*, grec : Ἀδωνις ; *arb* « quatre » = hébr. אַרְבָּע, ar. أربع ; *ank* « moi », hébr. אֲנִי, assyr. *anaku*, punique (*Poenulus*) : *anech*.

 = e (š, š ou š), dans *el* « dieu » ; *epra* « j'invoque » ; *est* « feu », hébr. עֵשׂ, assyr. *išātu* ; *emr* « agneau », assyr. *imēru*.

 = é, est un doublet du précédent. C'est ainsi qu'on écrit, indifféremment, *epem* et *epem* pour אֶפֶסֶת. Cependant, dans certains mots, é est employé seul, à l'exclusion de e, notamment dans *ēsh't*, hébr. עֶשֶׂת « les doigts ».

Cette distinction entre a et e, distinction que les Massorètes essaieront plus tard de rétablir au moyen de points-voyelles, présente évidemment un grand intérêt pour la phonétique du sémitique ancien ; c'est ainsi que « terre » s'écrit à Ras-Shamra *ars*, qui est identique à l'arabe أَرْض, tandis qu'en hébreu on écrit *ereš* ; et de même *arz*, cèdre = arabe أَرْز, hébr. *erez*.

Pour le n, il y a, à Ras-Shamra, comme en arabe, deux signes distincts :  = h et  = h qui correspondent, d'une façon constante, le premier à

ح (*hrb* = حرب ; *pth* = فتح ; *tht* = تحت ; *thn* = طحن) et le second à خ (*hms* = خمس ; *thh* = طبخ ; *mls* = مخض).

Il est probable que le signe indéterminé  représente un troisième π. Il s'agit, en tout cas, d'une lettre qui fait, pour ainsi dire, double emploi, et non pas de l'une des vingt-deux lettres de l'alphabet cananéen.

J'ai indiqué déjà qu'il y avait, à côté de  = *p* un signe dérivé de celui-ci, , que je transcris par *f*.

Enfin, l'alphabet de Ras-Shamra distingue très nettement entre le sin  et le shin , et le premier est beaucoup plus fréquent que le second. Dans certains cas,  correspond exactement au ש de l'hébreu (ex. : *srp* « brûler », *smh* « se réjouir », *sd* « champ », en hébr. שרה), mais le plus souvent il tient la place de ש ; ainsi, à l'hébreu שקה « donner à boire », équivaut *sqi* (arabe سقى) ; à שבים « cieux », *smm* ; à שכן « graisse », *smn* ; à שנים et שנים « années », *snt* et *smn* ; à שבע « sept », *sb'*.

On sait depuis la fin du xviii^e siècle, qu'il y a entre le phénicien et l'hébreu de très étroites affinités. Cependant, comme les inscriptions cananéennes, auxquelles il faut joindre les inscriptions puniques, sont peu nombreuses et presque toutes fort brèves, on ne pouvait instituer entre le phénicien et l'hébreu qu'un très petit nombre de rapprochements. Les tablettes de Ras-Shamra vont permettre de pousser la comparaison bien plus loin qu'on ne pouvait le faire encore.

Dans l'ensemble, et comme on devait s'y attendre, le vocabulaire de Ras-Shamra est le même que celui des livres bibliques. Les soixante verbes les plus usités de l'hébreu se retrouvent, sans grand changement dans nos tablettes : par exemple « envoyer » s'écrit *špr* ; « brûler », *srp* ; « rire », *šhq* ; « bénir », *brk* ; « pleuvoir », *mtr* ; « verser » *isq* et ainsi de suite.

Au point de vue grammatical, je noterai seulement que l'article, qui est toujours beaucoup plus rare en phénicien qu'en hébreu, est complètement absent dans la langue de Ras-Shamra (*hše mlk* « le trône du roi »). A l'état construit, le substantif pluriel ne subit aucun changement ; on écrit *elm arš* « les dieux de la terre » ; *krpm in* « des krpn (récipients) de vin ».

Le verbe se présente d'ordinaire sous la forme la plus simple, celle qu'on appelle en grammaire hébraïque le *qal*. Exemple : *isql* il pèse(ra) (hébreu *išqol*) ; *itm* il donne(ra) (hébreu *itn*) ; mais il y a plusieurs exemples du *piel* ; ainsi *t kbd h* « tu l'honoreras », et aussi (forme « énergique ») : *t kbdn h*.

À côté du causatif *hiphil*, il y a, comme en assyrien et en araméen, un *šaphel*, ou plus exactement un *saphel*. Par exemple « tu donneras à boire », se dit, non pas comme en hébreu *tašqeh*, mais *tssqi*⁽¹⁾ (en assyrien *tušāšqi*).

De même, comme en assyrien encore, l'oplatif s'exprime au moyen de l'imparfait, précédé de la particule *l*. Ex. *l išbr* « qu'il brise » (en assyrien *lišbir*) ; *l ihpk* « qu'il renverse » ; *l itm* « qu'il donne » ; *l tekl* « qu'elle mange » ; *l amlk* « que je règne ».

Les emprunts aux vocabulaires étrangers sont limités à un très petit nombre de mots ; les principaux sont *hṭ* « sceptre », *krpm* « vase ⁽²⁾ », que j'ai déjà cités, et *qrtp* « escabeau ». Tous ces mots viennent de l'assyrien, ou du sumérien par l'entremise de l'assyrien.

Les textes qui ont été retrouvés cette année, et d'où sont tirées la plupart des observations qui précèdent, consistent essentiellement en une dizaine de tablettes, dont il nous reste de grands morceaux ou de simples fragments. Toutes ces tablettes — sauf une — étaient divisées en colonnes, trois sur la face et trois au revers ; la plus grande, qui mesurait 23 centimètres de large, comprenait huit colonnes, ce qui représente un total de 600 lignes, mais le tiers seulement en a été conservé.

Ces textes ne se recouvrent pas les uns les autres, et il n'est pas possible, vu les lacunes qu'ils présentent, de les rétablir dans leur ordre primitif. Il est certain cependant qu'ils appartenaient tous à une même « série », à un même cycle, et le terme qui me paraît le plus propre à qualifier ce document, c'est celui d'épopée.

Comme le début de toutes les tablettes manque, on ne saurait dire si le poème commençait par un récit de la création du monde, dans le genre de celui que la tradition antique attribuait à un personnage nommé Sanchoniathon,

⁽¹⁾ *i* remplace constamment, à Ras-Shamra, la troisième radicale 7.

⁽²⁾ En assyrien *karpalu*, mot auquel se rattache l'adverbe *karpaniš*.

qui vivait, dit-on, au XI^e siècle, c'est-à-dire à une époque très rapprochée de celle à laquelle nous reportent les fouilles de Ras-Shamra.

La cosmogonie de Sanchoniathon n'étant connue que par une traduction grecque du début de l'ère chrétienne, beaucoup d'auteurs avaient douté de l'authenticité de ces quelques lignes ; mais une découverte comme celle que viennent de faire MM. Schaeffer et Chenet obligera à reprendre entièrement la question et l'on peut dès maintenant tenir pour certain que la Phénicie a connu, vers le XI^e siècle, une véritable éclosion littéraire. Les Phéniciens n'ont pas seulement inventé l'alphabet, ils ont su faire de leur invention un usage bien plus large qu'on aurait pu croire.

Telle qu'elle est, l'épopée de Ras-Shamra constitue le monument épigraphique le plus important que la Phénicie et la Syrie tout entière aient produit encore, et bien qu'il reste beaucoup à faire pour en achever la traduction, je suis cependant en mesure d'en indiquer, dès aujourd'hui, le sens général.

Le nom du personnage principal s'écrit *Tpm*, qu'on prononçait sans doute Tap(h)on. Taphon est un homme et non pas un dieu, à ce qu'il semble ; mais cet homme — ou ce roi — vit dans la société des dieux. Il va les consulter quand il est malade ; il les interroge quand l'avenir l'inquiète, et les dieux lui répondent, soit directement, soit au moyen des songes (*b hlm*) ; ils lui annoncent notamment que la pluie du ciel va engraisser la terre (*smm smn tmtrn*) et que les vallées desséchées se couvriront de verdure (*nhlm tlk nbtm*).

Les préoccupations d'ordre agricole sont, en effet, au premier plan, comme il est naturel dans ce pays de plaines et de plaines fertiles, qu'on appelle aujourd'hui le Basit et qui formait, au temps de la XIX^e dynastie d'Égypte, la principauté florissante dont Ras-Shamra était la capitale.

Les dieux de cette province phénicienne sont nombreux. Les uns, comme Baal, Anat, Ashtart étaient connus déjà, de nom tout au moins ; mais la plupart se manifestent ici pour la première fois ; tel, par exemple, Alein, fils de Baal, qui joue l'un des principaux rôles et paraît être le patron même de la ville. Lorsque, en effet, les dieux, au terme d'une discussion assez vive, eurent décidé, à l'instigation d'une déesse, d'envoyer sur terre pour y régner, un personnage du nom de *'str-rf*, celui-ci, après avoir accepté la charge qui lui était confiée, descendit (du ciel) et son premier geste, dans lequel il faut voir

certainement un rite d'intronisation, fut d'aller s'asseoir vis-à-vis du dieu Aleïn, fils de Baal, c'est-à-dire en face de l'image ou de la statue qui représentait le dieu dans son temple.

Il y a aussi un dieu de la Sagesse (*El ħkmt*) et un autre dieu qui porte le nom de Dn-El, ce qui veut dire « Justice de Dieu » ou « Dieu est juge ». Et, en effet, Dn-El prend la défense des faibles et des opprimés ; « il rend justice, est-il écrit, à la veuve et à l'orphelin » : *idn dn almnt. išpt špt itm.*

L'épopée de Ras-Shamra consiste presque tout entière en dialogues ; dialogues des dieux entre eux, dialogue des dieux ou des déesses avec le héros Taphon. Mais les scènes de sacrifices sont fréquentes, et aussi les offrandes aux Rephaïm, qui sont les âmes des morts. Ces différentes cérémonies durent souvent pendant sept jours consécutifs et il est indiqué parfois que l'effet doit s'en prolonger pendant sept ans.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'envisage, qu'il s'agisse des origines de l'écriture, de la philologie ou de la linguistique sémitique, des croyances des Phéniciens et, d'une façon plus générale, des croyances des Sémites occidentaux, la découverte des archives de Ras-Shamra est assurément l'une des plus considérables qu'on ait faites encore dans les Pays du Levant, et, à bien des égards, elle constitue une sorte de révélation.

CH. VIROLLEAUD.

UN POÈME PHÉNICIEN DE RAS-SHAMRA

LA LUTTE DE MÔT, FILS DES DIEUX, ET D'ALEÏN, FILS DE BAAL

PAR

Ch. VIROLLEAUD

Les fragments de poèmes phéniciens qui ont été recueillis à Ras-Shamra par MM. F. A. Schaeffer et G. Chenet, dans leur campagne de 1930 ⁽¹⁾, forment, au total, un millier de lignes, constituant deux lots de cinq cents lignes chacun.

Il y a, en effet, d'un côté, cinq fragments de poèmes distincts, dont les principaux personnages se nomment : Dan-El, El et Baal ; et il y a, d'autre part, cinq morceaux qui appartiennent à un seul et même cycle, et où l'on voit retracés différents épisodes d'une lutte sans merci entre deux êtres, dont l'un s'appelle Aleïn, fils de Baal, et l'autre Môt, fils des dieux.

Le présent article concerne seulement l'un des cinq morceaux de ce mythe de Môt et Aleïn, celui qui, en dépit de sérieuses difficultés d'interprétation, me paraît cependant le plus propre à donner, en attendant la publication d'ensemble, un premier aperçu de la langue et de la mythologie phéniciennes, au temps des Ramsès.

Le texte est gravé sur une tablette à six colonnes, mesurant 19 cm. de largeur, et dont la hauteur devait, par conséquent, atteindre 22 cm. environ ⁽²⁾ ; mais la tablette est cassée en deux, et la partie inférieure a seule été conservée.

La colonne IV faisant suite immédiatement à la colonne III, nous avons ainsi cinq épisodes d'un récit dont le début et la fin manquent, ces épisodes étant séparés par des lacunes de longueur à peu près égale au texte de chacun d'eux.

On se reportera, pour la transcription, au tableau suivant, qui résume et

⁽¹⁾ Voir *Syria*, 1931, fasc. 1, p. 21.

⁽²⁾ La hauteur des lettres est la même dans les six colonnes. Pour des raisons purement pratiques, la copie du texte a été moins réduite

dans les planches XL-XLII que dans les autres. Ce sont d'ailleurs les planches XXXVIII, XXXIX et XLIII qui donnent le mieux l'impression de l'original, mais agrandi au double environ.

complète les indications fournies ci-dessus p. 16 et suiv., sur le déchiffrement de l'alphabet de Ras-Shamra.

	a	}	א		}	ל	}	ל
	e		ב			מ		נ
	é	}	ג		}	ז	}	ז
	o		ד			ח		ח
	g	}	ה		}	ט	}	ט
	d		ו			י		י
	h	}	ז		}	כ	}	כ
	w		ח			ק		ק
	g	}	ט		}	ר	}	ר
	h		י			ש		ש
	h	}	כ		}	ת	}	ת
	h		י			?		?
	t	}	י		}	?	}	?
	i		כ			?		?
	k	}	כ		}	?	}	?
			כ			?		?

Tableau de l'alphabet de Ras Shamra (1).

Col. I (pl. XXXVIII).

(lacune de 20 lignes environ)

- (1) [] Al[e]in . B'l [] (2) [] lh . pst bm . '(?) []
 (3) [] zrh . ibm . lelm
 (4) [ed]k . ltn [.] pnm . 'm (5) [E]l . mbk(?) nhrm . qrb (6) [a]pq .

(1) La seconde forme du *samech* se rencontre seulement dans RS 1929, nos 4, 9; 12, 41; 46, 4 + 33, 7. Noter, d'autre part, que *s* répond, le plus souvent, à *š* quand *š* = *س* et que

š = *ש* = *ث*. Sur les deux formes de *s*, voir ci-après, p. 197, n. 2, et pour le dernier signe, p. 203. L'abréviation RS 1929 désigne *Syria*, X, pl. LXI à LXXV.

thmtm . tgli . sd (7) *El w tbé . qrs .* (8) *mlk . ab . snm . lfn* (9) *El . thbr . wtql* (10) *tsthwi . w tkbdnh*

(11) *tsé . gh . w tsh . tsmh ht* (12) *Ašrt . w bnh . Elt . w šb* (13) *rt . arih . k mt . Alein* (14) *B' l . k hlq . Zbl . B' l* (15) *arš . gm . išk El* (16) *l Rbt . Ašrt im . sm'* (17) *l Rbt . A[šrt] im . tn* (18) *aħd . b . b[nm ?]k amlkn*

(19) *w t'n . Rbt . Ašrt im* (20) *bl . nmlk . id' . ilh(?)n*

(21) *w i'n . Ltqn . El[dp]e* (22) *d . dq . anm . lirf* (23) *'m . B' l . li'db . mrh* (24) *'m . Bn . Dgn . ktmšm*

(25) *w(t)'n . Rbt . Ašrt im* (26) *blt . nmlk . 'štr . 'rf* (27) *imlk . 'štr . 'rf* (28) *apnk . 'štr . 'rf* (29) *i'l . bšrrt . Špn* (30) *išb . l kħš [.] Alein* (31) *B' l . fnh . ltmħin* (32) *ħdm [.] resh . limhi* (33) *apšh*

w i'n . 'štr . 'rf (34) *lamlk . b šrrt . Špn*

(35) *ird . 'štr . 'rf . ird* (36) *l kħš . Alein . B' l* (37) *wimlk . b arš . El . khh*

(38) [] *sabn . b rħbt* (39) [] *sabn . b kkn*

TRADUCTION

(1) [] Alein (fils de) Baal [] (2) [] son [] le(s) *pst hm* [] (3) [] le *ibm* pour les dieux.

(4) « Voici que tu te tourneras vers (5) El, celui qui fait se déverser (?) les fleuves dans (6) l'abîme des Océans. Tu découvriras le champ (7) de El, et tu entreras (dans) le pavillon (8) du Roi, Père des années. Devant (9) El, tu et tu ; (10) tu te prosternerás et tu l'honoreras. »

(11) « Puis, tu élèveras la voix et tu crieras pour réjouir (12) Ashérat et son fils, Elat et les *šb* (13) *rt* de son *ari*. »

Comme Alein (fils de) (14) Baal était mort; comme avait péri le Zbl du Baal (15) de la Terre, El cria (16) à la Maitresse, Ashérat de la Mer: « Écoute, (17) Maitresse, Ashérat de la Mer! Donne(-moi) (18) l'un de tes [fils ?] que je (le) fasse régner. »

(19) La Maitresse, Ashérat de la Mer, répondit: (20) « Non! Nous ferons régner quelqu'un connaissant le ... »

(21) Ltqn El-Dped répondit: (22) « Que Dq-anm ...; (23) avec Baal, qu'il prépare l'huile d'onction (?); (24) avec le Fils de Dagon, (qu'il prépare) les ... »

(25) La Maitresse, Ashérat de la Mer, répondit: (26) « Non pas! Nous ferons régner 'Ishtar-'rf. (27) Il régnera, 'Ishtar-'rf. (28) Voici que 'Ishtar-'rf

(29) montera sur les *šrrt* de Tsaphôn. (30) Il s'assiera sur le siège d'Aleïn, (31) (fils de) Baal. Puisses-tu ... son visage; (32) (et) qu'il ... (depuis le) de sa tête (33) (jusqu'à) ses pieds. »

'Ishtar-ʿrf. répondit : (34) « Que je règne sur les *šrrt* de Tsaphôn ! »

(35) 'Ishtar-ʿrf descendit ; il descendit (36) vers le siège d'Aleïn (fils de) Baal (37) et il régna sur la Terre d'El, tout entière.

(38) [] nous avons ... sur les places publiques.

(39) [] nous avons ... sur les

COMMENTAIRE

4-3. — Fin d'un épisode concernant très probablement la mort d'Aleïn (cf. l. 13^s suiv.), qui a été tué, semble-t-il, par Môt (col. II, 11 suiv.).

Le nom d'Aleïn (l. 1) est toujours suivi de celui de Baal; mais on rencontre une fois (texte inédit) : *Aleïn bn B'l*, « Aleïn, fils de Baal ». La juxtaposition des deux noms exprime donc la filiation. Il ressort, en outre, de certains passages, que Aleïn est le dieu de l'atmosphère, une sorte d'Adad; on dit, par exemple, s'adressant à lui : *w at qh 'rptk, ršk, mdlk, mšrth* : « et toi, emporte tes nuages, ton vent, ton ..., tes pluies. » De plus, Aleïn est accompagné de sept *hlm* (cf. col. VI, 8; sur *h*, voir p. 203) et de huit sangliers (*hnr*, ar. حنزيير); ces deux sortes d'animaux sauvages symbolisent sans doute ici, comme dans tant d'autres mythes, les tempêtes et l'orage. Enfin le messager d'Aleïn porte le nom très caractéristique de *Rkb-ʿrpt* : « Celui qui chevauche les nuées ».

Le nom même d'Aleïn paraît être une 1^{re} pers. sing. Energ. I d'un verbe *lei*, qui se rencontre dans la phrase *alei qrdm* : « je... la hache » (héb. אלהים).

ibm (l. 3), subst., dont le pluriel est *ibmt*. Ex. : *l ibmt lemm*, « pour les *i*. des peuples. »

4-13^a. — X est envoyé auprès d'El et d'Ashérat.

a) 4-10. — La mission de X auprès de El.

Les mots et lettres qui manquent sont restitués d'après deux passages identiques, à celui-ci. Il n'y a de difficulté que pour *mbk* (l. 5), qui est écrit dans l'un de ces passages *mbr* (la confusion de *k* avec *r* est assez fréquente), et dans l'autre, *mbk*, comme ici.

4-6^z. — *edk* se trouve toujours au début d'une phrase exprimant un ordre (voir aussi col. III-IV, 31) ou une défense. Il faut comprendre, je pense, *ed k* ⁽¹⁾ et rapprocher *ed* de ar. 𐤀 « voici que ».

La locution *itn pnm* (parfois *pn*) 'm correspond à héb. *natan pânim l ou el*. Dans *l ttn*, *l* est le signe de l'optatif ou du jussif, comme en accadien, en araméen ancien (inscr. de Zindjirli, Hadad, 23) et en arabe. Autres exemples, même col., l. 22 (*l irf*), l. 23 (*l i'db*), l. 31 (*l tmhîn*), l. 32 (*l imhî*), l. 34 (*l amlk*); col. II, 35 (*l tekl*), 36 (*l thli*); col. VI, 27 (*l i's*), 28 (*l ihpk*), 29. (*l i'sbr*).

La grande lacune du début empêche de reconnaître par qui et à qui ces instructions sont données. De toute façon, il s'agit d'aller implorer El et, sans doute, de lui demander de nommer le successeur d'Aléin ou son remplaçant. El, du reste, prendra la parole à ce sujet (l. 15), dès qu'il aura reçu le message.

Quelle que soit la vraie lecture du participe, *mbk* ou *mbr*, il est évident que El, le dieu suprême, réside, non pas dans le ciel, mais dans une région de la terre qui se trouve au confluent des fleuves avec la mer. La préposition *qrb* ne se rencontre sous cette forme que dans la présente locution; partout ailleurs, il y a *bqrb*, comme en héb.; en accad. on dit, de même, *qereb* ou *ina qereb*. — *apq thmtm* est l'équivalent d'héb. 𐤀𐤓𐤕𐤓. — *thmtm* est un double pluriel de 𐤕𐤓𐤀.

El peut ainsi être comparé au personnage de la mythologie babylonienne qui s'appelle Hasis-atra (Xisuthros) et qui habite « à la bouche des fleuves », *ina pî nârâte*. On sait, par ailleurs, que le héros de la légende musulmane, El-haḍîr (dont le nom dérive de celui de Hasis-atra) vivait également au bord de la mer. Or El-haḍîr est particulièrement vénéré dans le pays des Alaouites (cf. R. DUSSAUD, *Hist. et Relig. des Nosairis*, p. 132 suiv.), dont la plaine de Ras Shamra, qui s'étend le long de la mer, forme l'un des cantons.

6^z-8. — La région où El réside se nomme *Sd El*, « le champ de El ». Le *s* de *sd* est écrit 𐤌, mais ce signe ne peut être qu'un doublet de 𐤌⁽²⁾.

(1) Il convient de noter cependant que *edk* n'est pas toujours suivi d'un verbe à la 2^e pers. On dit, par exemple, *edk l itn pn 'm Bn-elm Mt*. Voir ci-dessous, l. 28, *apnk*, qui joue un rôle analogue à *edk* et qui ne s'est rencontré jusqu'à présent qu'au début

de phrases dont le verbe est à la 3^e personne.

(2) Il y a lieu toutefois de remarquer que dans certains mots (par ex. *bsrt*, col. III-IV, 5 et 11), 𐤌 est constamment écrit à la place de 𐤌. Dans *sd*, « champ », les deux

On dit aussi *sdm El*, « les champs de El » (ex. col. III-IV, 26 et 37), le plur. de *sd* (héb. שָׂדֵי, pl. שָׂדֵי) étant *sdm*.

Ce « champ de Dieu » peut être, sans doute, rapproché des Champs-Élysées de la mythologie classique. Comme la situation n'en était déterminée qu'approximativement, il s'agissait, en somme, pour le messager, quel qu'il fût, d'un voyage d'exploration; d'où l'expression *tgli* (l. 6), piel de *gli* (héb. גלה) « tu découvriras », ou, mieux peut-être : « tu iras à la découverte ».

Une fois le « champ » reconnu, le messager entrera (*bé* = héb. בוא) dans le pavillon (héb. פַּרְוֶה) qu'habite le Dieu⁽¹⁾. Cependant, le Dieu n'est pas nommé ici, simplement, *El*, mais *mlk* (*melek* ou *molok*) *ab snm*, et ce qualificatif, « Père des années », convient parfaitement à un dieu qui devait être, un jour, identifié avec Kronos. Le pl. de *snt*, « année » (héb. שָׁנָה), est habituellement *snt* (héb. שָׁנֹת); voir col. V, 8-9.

9. — « Quand tu seras en présence (*lfn*, qui alterne souvent avec *lpn*) de El », dit-on au messager, « *thbr w tql* : tu ... et tu ... » Peut-être convient-il de rapprocher *hbr* de ar. هبر « couper en gros morceaux » et *ql(i)* de héb. קלה, « brûler »; le messager offrirait un sacrifice à El, pour gagner sa bienveillance. Cependant, ce n'est pas ainsi qu'on exprime d'ordinaire l'idée de sacrifice; on dit *dbh* ou *thh*; d'autre part, l'absence de complément paraît indiquer que ces verbes (*thbr* et *tql*) ont un sens neutre⁽²⁾.

10. — Ici, par contre, le sens est parfaitement clair, *tsthwi* = héb. תִּשְׁתַּחֲוֶה, hitpalel de שָׁחָה; *thdbmh* est le piel de *kbd* + *n* (indice de l'Energ. I) + *h*, pr. suff. 3^e pers. sing., commun aux deux genres.

On notera que ces instructions ne contiennent aucune indication, et pas même une allusion, à l'objet de la mission dont le messager est chargé auprès de El.

b) 11-13*. — La mission de X auprès d'Ashérat.

11. — Le messager est chargé, en outre, de « crier pour réjouir » différents personnages, au premier rang desquels figure Ashérat, et qui habitent

signes s'emploient indifféremment l'un pour l'autre, ex. col. I, 6, et col. II, 20.

(1) Cependant on dit habituellement *bt El* « la maison de Dieu », comme on dit *bt E'l* « la maison de Baal ». Voir aussi RŠ 4929, I, 7 :

dr El w p[h]r E'l.

(2) Dans un texte provenant des fouilles de 1931, on lit : *ikr' w iql*; or *kr'* (héb. כָּרַע) signifie « se prosterner » comme *sh'i* (rac. de *tsthwi*, I. 10).

sans doute « le champ de Dieu », eux aussi. L'expression *nsé* (on écrit aussi *nse* et *nsa*) *gh*, qui est très fréquente, correspond à l'héb. נשא קל, mais *ql*, qui se rencontre parfois (ex. col. VI, 21, 22 et 32 (?)), est toujours remplacé dans cette locution par le mot *gh* dont le plur. est *ghm*. Le verbe *šh* (héb. ציה, ar. صيح), qui est des plus usités, tient, en somme, la place que אבר occupe en hébreu. — *tsmh* est évidemment le piel de שמה. — *ht* est peut-être à corriger en

et:  au lieu de  ; ce serait l'indice de l'accusatif אר : toutefois,

il n'y a pas, dans tout le poème, d'autre exemple de cette particule.

12. — Le fils d'Ashérat est Baal, d'après col. V, 1. Elat, à en juger par son nom, serait la parèdre de El ; mais elle ne joue qu'un rôle effacé ⁽¹⁾ ; ce n'est pas d'ailleurs à cette déesse que El s'adressera, dans la scène suivante, mais à Ashérat.

13^x. — Je ne vois aucun sens acceptable pour *šbrt*, qui ne se rencontre qu'ici. *ari* est, au contraire, un terme courant, et il est le plus souvent associé à *ah*. Si *ari* = héb. אר « autel », on rapprochera *ah* de אר « brasero ». Ce seraient donc deux objets du culte ; mais il résulte de divers passages, où *ari* et *ah* se complètent ou s'opposent (cf. col. II, 8^β-11^x, comment. p. 207) que ces mots désignent plutôt des êtres animés ⁽²⁾.

13^β-18. — El s'adresse à l'Ashérat de la Mer.

Aussitôt qu'il a reçu l'hommage du messager et accueilli la requête que cet hommage implique, El se tourne vers la déesse Rabbat-Ashérat-iâm, pour lui demander de donner un successeur à Aleïn, qui est mort.

Les verbes *mt* et *hlq* se complètent mutuellement, comme en accadien : *imtût ihtaliq* ; ils s'opposent très exactement à *hi* et *ès* de col. III-IV, 2-3, 8-9, 20-21. Il s'ensuit que *Zbl-b'l-arš* est un qualificatif d'Aleïn, fils de Baal ; de même : col. III-IV, 3, 9, 29, 40. Si *zbl*, dans certains cas (par ex. RS 1929,

(1) Il est fait mention, semble-t-il, du « trône d'Elat » dans RŠ 1929, n° 23, 2 |k|šé.Elt... Le nom d'Elat ne se rencontre nulle part ailleurs dans le poème.

(2) La preuve en est fournie par le passage

suivant : *w ild* (hophal de *wld*, héb. ילד, ar. ولد) *bn li km ahi w srs km arii* : « et il naîtra à moi un fils (qui sera) comme mon frère et un rejeton (qui sera) comme mon *ari* ».

n° 6, 26 : *zbl mlk*), peut s'expliquer par l'héb. בֵּית « habitation », ici *zbl* paraît être un participe qal d'un verbe qui se rencontre en accad. (*zabātu*), où il signifie « porter ». On pourrait cependant comprendre : « (Celui qui habite) le *zbl* du Baal de la Terre » ; on dit de même, en accad., *parakku* pour *ašib parakki*, expression qui désigne le roi. — *B'l arš* « le B. de la terre » n'apparaît nulle part à l'état isolé.

k (héb. כּ « comme ») devant *mt* (l. 13) et devant *hlq* (l. 14), est corrélatif de *gm* (héb. גַּם « aussi »). Voir encore col. III-IV, 20-22. On dit également, dans le même sens, *gm ... k*. Voir plus loin (col. III-IV, 1-3) *k ... whm*.

16. — Le titre de Rabbat, « la Maitresse », qui est celui-là même que porte à Byblos la Baalat-Gebal, précède toujours le nom d'Ashérat-iâm ; les deux mots *ašrt* et *im* ne sont pas séparés ici, non plus que l. 25, par un trait vertical, mais ils le sont dans d'autres textes. Il s'agit, sans doute, de la même déesse qui est simplement nommée Ašrt, l. 12, et qui habite le champ de Dieu, lequel est situé au bord de la mer.

16-17. — Dans *sm' l*, *sm'* répond à héb. שָׁמַיִם ; il y a donc littéralement « que l'entendement (soit) à ... » ; le verbe « être » étant sous-entendu, comme il l'est d'ailleurs constamment. Voir aussi : col. VI, 23-24.

17. — *tn* « donne ! ». L'impératif fém. est identique à l'impér. masc. Voir aussi col. III-IV, 24 : *rgm*.

18. — *ahd b ...* : « un parmi ... », voir aussi col. V, 22 ; la restitution *b[nm]k* « tes fils » n'est pas complètement assurée. — *amlkn* est la 1^{re} pers. sing. du hiphil, Energ. I.

19-20. — L'Ashérat de la Mer répond à El.

L'Ashérat répond, d'un seul mot : non !, *bl* = héb. בֵּל. Cependant, elle motive son refus par une phrase de trois mots, dont le 3^e est légèrement mutilé ; on ne peut hésiter, d'ailleurs, qu'entre *ilhn* et *iltm*. Aucun des fils de la déesse ⁽¹⁾ ne possédait sans doute la science qui est ainsi désignée et que le successeur d'Aléin devait nécessairement posséder, du moins aux yeux d'Ashérat. On voit aussi, dès à présent, et on le verra mieux encore par la

(1) Suivant un texte inédit, Ashérat avait soixante-dix fils.

suite (II. 25 suiv.) que le dieu suprême, non seulement demande conseil à Ashérat, mais qu'il se range finalement à ses avis, sans discuter davantage. La déesse dit d'ailleurs *nmlk* « nous ferons régner » (I. 20 et I. 26); c'est qu'elle sait qu'elle peut compter sur l'assentiment du dieu.

Pour *id'* = héb. יָד , cf. RS 1929, n° 32, 6 : *bn rgn* (voir col. III-IV, 24, p. 216) *w id'* [.

21-24. — *Lṭpn-El-Dped* donne ses instructions (ou transmet les ordres de El), en vue du sacre (?) du successeur d'Aleïn.

21-22. — La réponse d'Ashérat est interrompue par une sorte de déclaration qui est prononcée par *Lṭpn-El-Dped*. Le verbe *'ni*, comme héb. נָתַן , ne signifie pas seulement « répondre », mais aussi « prendre la parole »; et c'est de cette façon qu'il faut l'entendre ici, car rien n'indique que El ou Ashérat se soient adressés à *Lṭpn*. Cependant *Lṭpn* assistait au débat, et si on ne l'a pas consulté sur le choix du successeur d'Aleïn, il est du moins dans son rôle d'intervenir pour tout régler d'avance en vue de l'accession au trône du nouveau roi, qui n'est pas encore désigné, il est vrai, mais qui ne tardera pas à l'être.

J'avais compris d'abord ainsi : *El-Dped* répondit à *Tpn* (*l tpn*)⁽⁴⁾. Mais il résulte de multiples recouplements qu'il faut bien lire *Lṭpn* (cf. ar. لطيف « être doux, bienveillant »), et d'ailleurs on lit dans un texte de 1931 : *ank Lṭpn-El-Dped* : « (c'est) moi (qui suis) L. E. D. » (voir col. II, 21 : *ank Alein. B'l*).

Le nom de *Lṭpn* est généralement accompagné, comme ici (et col. III-IV, 4 et 10) de celui d'*El-Dped*, qui est sans doute le père de *Lṭpn* (comme on dit *Alein. B'l*, pour *Alein bn B'l*, cf. p. 196); voir d'ailleurs col. II, 5. Il reste à déterminer si ce terme étrange *dped* est un qualificatif du dieu El en tant que père de *Lṭpn*, ou s'il désigne une autre divinité. De toute façon, et que *Lṭpn* agisse de son propre mouvement ou comme mandataire du dieu suprême, il donne, d'une façon indirecte, des ordres à un personnage dont le nom ne se rencontre que dans ce seul passage et qui s'appelle, semble-t-il, *dq-amm*. Qu'il s'agisse d'un nom propre ou d'un titre, je ne saurais proposer pour ce terme aucune explication satisfaisante, *amm* pouvant recouvrir l'un des trois

(4) On dirait plutôt : *El-Dped i'n l Tpn*, par comparaison avec *Sps tsh l Mt* (col. VI, 22-23)

ou encore *i'n El-Dped l Tpn*, d'après *ish El Bll 'nt* (col. III-IV, 22-23).

mots : אָר, אָרָא et אָרָא, au pluriel. On pourrait, il est vrai, construire ainsi : *dq* (n. pr. ou titre) *amm l irf* : « que Dq... les an » ; mais l'optatif *l irf* est lui-même fort obscur, puisqu'il peut s'expliquer de plusieurs façons dont aucune ne s'impose.

23-24. — Le verbe *'db* se rencontre très fréquemment dans le Poème ; il s'emploie dans des cas fort divers et peut être traduit par « faire » ou « préparer » (v. col. II, 22). *'db* correspond, en somme, pour le sens, à héb. יָשָׂה (qui ne se trouve qu'une seule fois à RŠ) ou accad. *epēsu* ; et, pour le sens comme pour la forme, à יָבַד II (Néhémie 3, 8) = ar. et sud-ar. عَذِب (sur *d* = *ṛ* = *ḏ*, voir ci-dessus, p. 18, n. 1)⁽¹⁾.

mrh appartient sans doute à la rac. בָּרַח = مَرَح « frotter, oindre ». En arabe, مَرَح désigne l'huile d'onction ; toutefois l'équivalent exact de مَرَح serait *mrh*, d'après la règle posée ci-dessus, p. 19-20, et qui ne souffre guère d'exception⁽²⁾.

ktmšm, pl. de *ktmš*, est peut-être emprunté à accad. *kitmusu*, inf. I² de *kamāsu*, « se courber, se prosterner ». S'il en est ainsi, on traduira par « génuflexions ».

Baal et Ben-Dagon⁽³⁾ se retrouvent ailleurs, associés comme ici, mais il est remarquable que ces deux divinités — et Baal surtout — ne jouent, dans la présente scène, qu'un simple rôle d'assistants.

25-32. — Ashérat reprend la parole et met en avant le nom d'Ishtar-'rf comme successeur d'Alein.

Si Ashérat a rejeté la demande de El (l. 19-20), cependant elle n'a pas fait connaître encore toute sa pensée. Elle reprend donc la parole et elle commence sa nouvelle déclaration par un refus plus net encore que le premier : *blt*, héb. בָּלֵתִי .

Le nom du protégé d'Ashérat, 'Ishtar-'rf, ne se rencontre que dans ces ll. 26-suiv., et le nom même d'Ishtar (ou 'Ashtar?), sous cette forme babylonienne, arabe ou moabite (Méša, 17), ne se trouve pas ailleurs. La forme cananéenne : *'štrt* ('Ashtart) ne figure qu'une seule fois dans l'ensemble des

⁽¹⁾ *'db* est souvent en corrélation avec *st*, très fréquent aussi, qui est l'hébreu שָׂתַר « placer, mettre ».

⁽²⁾ Voir cependant ci-dessous, p. 217 : *thm*.

⁽³⁾ Le nom même de Dagon ne se rencontre pas dans le Poème ; il figure seulement dans RŠ 4929, n^o 9, 3 et 49, 5.

fragments mythologiques de Ras-Shamra. Pour RŠ 1929, voir nos 5, 1; 9, 10 (?); 17, 3; 19, 16; 22, 6 et 23, 3. — La seconde partie du nom : *ʿrf* peut s'expliquer par ar. عرف; ce serait donc « celui qu'Ishtar connaît », ou « celui qui connaît Ishtar ». — On notera l'insistance d'Ashérat, qui prononce trois fois de suite (ll. 26-28) le nom de celui dont elle veut faire un roi.

28. — *apnk* (voir ci-dessus, p. 197, n. 1) paraît être un adv., qu'on peut rapprocher d'accad. *appuna*, « alors, aussi » ou d'héb. אָפּן. Cependant il resterait à expliquer que, non seulement ici, mais dans plusieurs autres passages, cet adverbe soit accompagné du pr. suff., 2^e pers. sing., alors que le verbe qui suit est à la 3^e pers. On trouve aussi *apn* seul, mais dans un texte fragmentaire.

29. — Le verbe *ʿli* « monter » est suivi ici de la prépos. *b* comme parfois בְּהָאָרֶץ en hébreu. — La locution *šrrt Špn* se retrouve, col. VI, 12-13, dans *B'ʿl šrrt Špn* (*B'ʿl Špn* seulement dans RŠ 1929, n^o 9, 14). Comme il s'agit de « monter sur (littéralement dans) la (ou les) *šrrt* », on peut croire que ce mot désigne une colline, peut-être le « tell » même de Ras-Shamra. *Špn*, héb. צפון « le nord », s'applique sinon à la ville même, du moins à la contrée dont RŠ était la capitale; les noms de ce genre (Sophène en Arménie, ou שבאֵל dans les inscr. de Zindjirli) représentent, en effet, d'ordinaire, des régions plutôt que des cités. De toute façon, ce nom de Tsaphôn aura été donné évidemment au pays de RŠ par des gens qui habitaient dans la Syrie du Sud, et sans doute par les Cananéens de Canaan même.

30-31^a. — *khš* est un synonyme de *kše* « trône », comme on le voit par col. V, 5, 6 et d'autres passages⁽¹⁾. Le *khš* d'Aleïn, sur lequel Ishtar-ʿrf va s'asseoir, se dressait sans doute au sommet des *šrrt* de Tsaphôn.

31^b. — Parmi les valeurs possibles de ~~𐤏~~, la plus vraisemblable paraît être 𐤏; il y aurait donc trois 𐤏, comme il y a trois 𐤍; cependant la preuve n'est pas faite encore et la transcription *h* doit être considérée comme simplement provisoire. Sous ces réserves, le verbe *mhi*, qui est assez fréquent (v. encore l. 32 *l imhi* et col. II, 19 *mht*), semble s'opposer à *atw* = héb. אָתָּה ar. أتى et sud-ar. אָתָּה « venir⁽²⁾ »; *mhi* aurait donc le sens de « s'en aller, disparaître », à l'origine : « être effacé, essuyé » (héb. מָחָה!). On pourrait ainsi traduire

(1) Corriger, en conséquence, ce qui est dit ci-dessus, p. 23, l. 1-3.

(2) Exemple : *ek mhil Rbl. Ašrt im, ek atwt*

Qnit . elm; sur *ek*, voir ci-après, col. VI, 26. *Qnit-elm* est un nom propre féminin, signifiant « la créatrice (rac. קָנָה) des dieux ».

l tmhin (2^e pers. sing. optat. Energ. I, qal ou hiphil) par : « Puisses-tu essuyer son visage ! »

32. — Ensuite, « 'Ishtar-'rf (lui-même) essuierait (son corps) depuis le *hdm* (sommel ?) de sa tête jusqu'à ses pieds ». Pour *hdm* (où l'on peut voir aussi le plur. d'un mot *hd*), cf. col. III-IV, 15 : *fnh l hdm ispd*. — *aps*, qui s'oppose à *hdm res* est à rapprocher d'héb. פֶּסָס au duel פְּסָסִים, « chevilles des pieds ». Il faudrait donc suppléer à la fois les deux prépos. *mn* et 'd ; il convient, en tout cas, d'observer que *mn* ne se rencontre nulle part ; on dit, par ex., *ésb 'th 'd škm* : « (depuis le bout de) ses doigts jusqu'à l'épaule » ; voir aussi col. III-IV, 46 et 47 *an l an*.

33-37. — Avènement d'Ishtar-'rf.

'Ishtar-'rf accepte la mission qu'on lui confie et il le fait dans les termes les plus simples. Puis « il descend » ; *ird* (héb. ירד) est répété (cf. col. VI, 17 suiv. *z B'l z* et *ibid.*, 21-22 *ql B'l ql.*). Comme 'Ishtar-'rf vient, peut-on croire, du *Sd-El* (l. 6-7), c'est-à-dire du séjour des dieux, et qu'il « descend » pour gagner la terre de Dieu (*ars El*, l. 37), c'est donc que les deux régions ne se trouvent pas au même niveau.

Si la terre tout entière (*klh*) appartient à El, cependant Baal, lui aussi, possède la terre, comme on le voit par l'expression *Zbl B'l ars* (l. 14). On ne saurait, pour l'instant, proposer aucune solution satisfaisante à ces difficultés.

38-39. — Premières lignes d'un nouvel épisode qui occupait toute la première partie de col. II et concernait sans doute l'activité d'Ishtar-'rf. Ce personnage ne reparaitra, d'ailleurs, nulle part dans la suite.

Un seul mot est clair : *rht* = héb. רָהַט.

Col. II (pl. XXXIX).

(lacune de 18 lignes environ)

(1) *l* [] (2) *wl* [] (3) *kd* . []
 (4) *kd* . *t* [] (5) *i'tqn* . *w(?)* []
 [*nt*] (6) *ingšh* . *klb* . *a[rh]* (7) *l'gh* . *klb* . *ša[t]* (8) *l emrh*
km . *lb* . 'n[*t*] (9) *asr* . *B'l* . *tehd* . *M[t]* (10) *b šen* . *lps* . *tšsq* [*nn?*] (11) *b qs* .
all . *tsé* . *gh* . *w[ts]* (12) *h* . *at* . *Mt* . *tn* . *ah* .

Col. II

5
 10
 15
 20
 25
 30
 35

[Fragmented cuneiform text in vertical columns, with some lines starting with the numbers 5, 10, 15, 20, 25, 30, and 35.]

- (13) *w(i)ʿn[.]Bn . Elm . Mt . mh* (14) *tarsn . l Bilt . ʿnt* (15) *an . etlk . w ašd . kl* (16) *hr . l kbd . arš . kl . gbʿ* (17) *l kbd . sdm nps . ḥšrt* (18) *bn . nsm . nps . hmlt* (19) *arš . mht . l nʿmi . arš* (20) *dbr . ismt . sd . šhl mmt* (21) *ngs . ank . Alein Bʿl* (22) *ʿdbnn ank . emr . bpi* (23) *hllē . bšbr nqi . ḥtéh w* (24) *Nrt . Elm . Sps . šḥrrt* (25) *la . smm . b id . Bn Elm . Mt* (26) *im . imm . ʿtqn . l imm* (27) *l irhm . rhm . ʿnt . tngšh* (28) *klb . arḥ . l ʿglh . klb* (29) *šat . l emrh . km . lb* (30) *ʿnt . ašr . Bʿl . teḥd* (31) *Bn . Elm . Mt b ḥrb* (32) *tbqʿnn . b ḥšr . tdri* (33) *nn . b est . tsrpnn* (34) *b rhm . tḥnn . b sd* (35) *tdrʿnn serh . ltekl* (36) *ʿšrm . mnth . ltkli* (37) *npr [...s]er . l ser . išk*

TRADUCTION

(1) à [un] (2) et à [] (3) la cruche [] (4) la cruche [] (5) il... et (?) [].

[ʿAnat] (6) fait s'approcher de lui un chien errant (7) pour son veau, un chien dévastateur (8) pour son agneau.

Selon le cœur de ʿAnat (9) du sanctuaire de Baal, elle saisit Môt (10) dans un *sen lps* ; elle (le) serre (11) dans un *qs all*. Elle élève la voix et crie : (12) « Toi, Môt, donne(-moi) mon frère ! »

(13) Môt, le Fils des Dieux, répondit : « Que (14) désires-tu ? (C'est) à la Vierge ʿAnat (15) (qu'appartient) la décision (?). (Moi), j'irai et je chasserai tout (16) *hr* jusqu'au cœur de la terre, tout *gbʿ* (17) jusqu'au cœur des champs, (car) le souffle (qui anime) les *ḥšrt* (18) des fils des hommes, le souffle (qui anime) les *hmlt* (19) de la terre a disparu (?). (Mais), grâce à moi, la terre (20) (deviendra une) prairie de *ismt* (et) le champ (ravagé par le) lion meurtrier (21) (deviendra un terrain de) chasse.

« Moi (je suis) Alein (fils de) Baal. (22) Prépare (le sacrifice ?).

« Moi (je suis) le mouton (qu'on prépare) avec du... (23)... (et) avec du froment pur ; ... -le ».

Et (24) Sps, le Flambeau des dieux (dit) : « Les plaines (25) non (fécondées par l'eau des) cieux (sont) dans la main de Môt, le Fils des dieux. »

(26) (Un) jour (d'entre) les jours, il ... pour des jours, (27) pour des mois...

ʿAnat fait s'approcher de lui (28) un chien errant pour son veau, un chien (29) dévastateur pour son agneau.

Selon le cœur (30) de 'Anat, du sanctuaire de Baal, elle saisit (31) Môt, le Fils des dieux; par la faucille (32) elle (le) fend; dans le van, elle (le) monde; (33) dans le feu, elle le brûle; (34) dans le moulin, elle (le) moule; dans le champ, (35) elle (le) sème pour manger sa chair, (36) pour détruire les oiseaux (qui sont) sa part.

(37) la ch]air crie à la chair :

COMMENTAIRE

1-5^z. — 3 et 4. *kd* = héb. כַּד. Voir déjà RŠ 1929, n° 12, 2-8, et n° 3, 23 (*kdm* in « des cruches de vin »); peut-être aussi ci-dessus, col. VI, 1.

5. *i'tqn*, cf. l. 26.

5^z-12. — 'Anat attaque une première fois Môt et l'adjure de lui rendre son frère (Aleïn).

5^z-8^z. — ['Anat] et les lettres qui manquent à la fin des ll. 6-9, d'après ll. 27^β suiv.

La déesse 'Anat, qui est la sœur d'Aleïn (l. 12), attaque Môt (le pron. suff. *h* le désigne évidemment, mais il n'est nommé qu'à la l. 9). Le rival d'Aleïn est appelé parfois Mt (ll. 9, 12 et col. VI, 17 à 21, 23), mais, le plus souvent, Bn Elm-Mt (ll. 13, 25, 31, etc...)⁽¹⁾. Bn-Elm est un titre ou un qualificatif qui précède le nom même, comme on dit Rabbat Ashérat-iâm (col. I, 16) et Nrt-Elm Sps (l. 24). Mt doit être lu très probablement Môt, mot qui signifie « la Mort ». C'est sans doute le même personnage que le *Mōth* de Philon de Byblos (§ 24), qui était le fils de Kronos et de Rhéa, et « que les Phéniciens nommaient la Mort ou Pluton ». Cependant, d'après notre poème, col. VI, 26-27 et col. III-IV, 34, Môt était le fils de Šr-El, et non pas de El, qui est Kronos (col. I, l. 8, Comment. p. 198).

La déesse 'Anat « fait s'approcher » (*mgš*, piel de שָׁבַב) de Môt deux chiens, qualifiés le premier *arh* et le second *šat*; *arh* correspond à héb. אֶרֶב « rue, route », ou à héb. אָרַב « errant »; *šat* peut être rapproché d'héb. שָׁטַף « dévastation, région dévastée »; ce serait le chien « ravageur » ou le chien « des

(1) Une seule fois : *Bn-Elm*, tout court. On ne saurait dire, pour l'instant, si *Bn-El* (RŠ

1929, nos 2, 17, 25, 26, 33, 34) est le même personnage que *Bn-Elm*.

régions ravagées ». Le premier chien est lancé contre ou dans la direction (l) du veau ('*gl* = 𐤆𐤍) de Môt et le second contre son *emr*. Il ressort de ce passage même et de plusieurs autres, où se trouvent énumérés les animaux offerts en sacrifice, que *emr* = accad. *immēru*, aram. bib. et ar. *immar*. Voir aussi ci-dessous I. 22. — '*gl* et *emr* sont sans doute des collectifs.

Môt apparaît ainsi comme un dieu pasteur et c'est le premier trait du caractère de ce personnage. Pour Môt, dieu de la végétation, voir plus loin II. 24-25.

8^a-11^a. — 'Anat a, de son propre mouvement, semble-t-il, attaqué le troupeau de Môt. Elle se prend maintenant à Môt lui-même; mais elle agit, cette fois, à l'instigation (« selon le cœur », *km lb*, cf. accad. *kīma libbi*) d'une autre déesse qui s'appelle 'Anat ašr Baal (*ašr* = accad. *ašru*, ét. construit *ašar*, « sanctuaire »), nom qui ne se rencontre pas ailleurs que II. 8-9 et 30. Il faut donc admettre qu'il y avait plusieurs déesses portant ce nom d'Anat : 1^o 'Anat même, II. [8^a] et 27, et RŠ 1929, n^{os} 1, 7; 3, 16; 4, 44; 6, 30; 9, 17; 2^o 'Anat ašr Baal; 3^o Betoulat 'Anat, « la Vierge 'Anat ⁽¹⁾ », que Môt nommera dans sa réponse à 'Anat (I. 14) et qu'on retrouvera col. III-IV, 22-23.

'Anat saisit (*ehd*, qui s'écrit aussi *ēhd*; héb. 𐤇𐤏𐤃; ar. 𐤀𐤇𐤃) son adversaire au moyen d'un *sen lps*, et elle le serre, ou le presse (*tssy[n]* ou *tssy[m]*). Energ. I ou II du saphel de 𐤍𐤏𐤍 dans un *qs all*. — *lps* et *all*, qui indiquent peut-être la matière dont sont faits le *sen* et le *qs*, se rencontrent dans un passage (inédit) : *km lps dm a[hh]*, *km all dm arih*, qui ne permet pas non plus d'en élucider le sens. (Pour *ari* et *ah*, cf. col. I, 13, Comment. p. 199).

11^a-12. — Si 'Anat s'adresse à Môt, c'est sans doute qu'elle accuse ce dernier d'avoir fait disparaître Aleïn, et c'est aussi qu'elle n'a pas perdu toute espérance de revoir son frère. Aleïn, en effet, reparaitra un jour (col. III-IV, 2 suiv.), et, d'autre part, Môt, dans sa réponse (II. 13-23) ne se défendra guère d'avoir, tout au moins, contribué à la perte d'Aleïn.

13-23. — Môt, fils des dieux, répond à la déesse 'Anat.

13-15^a. — Môt feint, semble-t-il, l'étonnement. « Que me demandes-tu là ? » dit-il, littéralement : « Que (*mh* seul exemple du pron. interr. neutre) désires-

(1) Cette déesse habitait, elle aussi, le même temple que Baal; on lit, en effet, dans un texte

inédit : *ašr Blit, 'nt w B'L* : « le temple de Betoulat-'Anat et de Baal ».

tu ? (*tarsn*, Energ. I de *ars* = héb. ארס, accad. *eršsu*). Et Môt ajoute, comme pour détourner les soupçons ou atténuer sa faute : « (tu sais bien que c'est) à la Vierge 'Anat (cf. ci-dessus ll. 8^b-11^a) (qu'appartient) le pouvoir (*an* = héb. אָנָה) », ou « (que remonte) la faute (אָרָס) ». Ce serait donc la Vierge 'Anat qui aurait décidé que Aleïn mourrait ; lui, Môt, n'a fait qu'exécuter l'ordre qu'il avait reçu. — *wn* (l. 13) est évidemment une erreur du scribe, pour *w'n*.

15^b-17^a. — Môt se déclare prêt, d'ailleurs, à réparer le mal dans toute la mesure du possible. « J'irai (*elk*, hitpaël ou mieux hiptaël de הָלַךְ) et je chercherai (littéralement « je chasserai », rac. צָוַד) tous les *hr* jusqu'au cœur (littér. jusqu'au foie) de la terre et tous les *gb'* jusqu'au cœur (foie) des champs ». Les mots *hr* (lu ainsi, sous la réserve exprimée ci-dessus, p. 203, concernant *h*) et *gb'* se trouvent associés également dans d'autres passages. On rapprochera *gb'* d'héb. גָּבִיעַ « coupe » ; *hr*, d'ailleurs, paraît désigner également un vase (ex. *sa hr 'l idm* : « élève le *hr* sur (tes) deux mains », et *gpt hr* : « les bords du *hr* »). On notera que *kbd ars* a, en arabe, un équivalent exact : *kabid al ard*, qui signifie « les mines d'or et d'argent ».

Ainsi, Môt propose d'aller recueillir tous les *hr* et *gb'* qui se trouvent dans le sol. Ces vases contiennent sans doute un liquide susceptible de pallier les fâcheuses conséquences que la disparition d'Aleïn a entraînées, et dont la plus grave est l'absence de pluie (cf. col. I, 1, Comment. p. 196).

17^b-21^a. — C'est qu'en effet, depuis la mort d'Aleïn, la vie, littéralement « le souffle (*nps* = héb. נְפֶשׁ, est du féminin⁽¹⁾, cf. col. III-IV, 19) a quitté (?) (*mht*, 3^e pers. fém. sing., parfait, de *mhi* ; voir ci-dessus p. 203) les *hšrt* du fils (pour « des fils ») des hommes⁽²⁾ (*nsm*, accad. *nešē*, ar. ناس, s'oppose ailleurs à *elm* « les dieux ») et les *hmlt* de la terre ». Il semble que *hšrt* et *hmlt* expriment, l'un et l'autre, un état de prospérité. Cependant, la rac. חָסַר, traduit l'idée de dénuement, et *hmlt* rappelle ar. هَمَال « terre inculte ». Il est vrai que le sens du verbe *mhi* n'est pas, ainsi qu'on l'a vu plus haut, bien établi.

La situation qui vient d'être dépeinte va changer complètement, grâce à Môt, c'est-à-dire par l'effet du liquide magique qu'il veut aller quérir et qui

(1) Comme en hébreu, au pluriel, et en accadien (*napištu*).

(2) « Un homme » se dit *ens* (héb. אִישׁ).

Voir RS 1929, nos 1, 22 ; 3, 27 ; 9, 8, et aussi n° 4, 39. 60. 61.

doit transformer la terre en un pâturage ou une plaine (*dbr* = héb. דָּבַר) couverte de *ismt* (à rapprocher peut-être d'ar. شِم, qui désigne différentes pierres précieuses), tandis que le champ que hante le lion (*shl* = héb. שָׁחַל) meurtrier (*mmt*, partic. hiphil de בָּרַח) deviendra un *ngs*. Pour ce dernier mot, outre héb. נֶגֶשׁ et ar. نَجَش, le poème fournit un exemple qui paraît appuyer le sens proposé : *tšdu pat mdr w ngshn* : « tu battras les confins (héb. סָמָה) du désert et leur *ngs* ».

21^β-23. — Ayant ainsi fait, Môt estime qu'il sera, à son tour, un Aleïn et qu'il conviendra de lui rendre les mêmes hommages qu'on adressait jadis à son puissant rival. C'est pourquoi il dit à 'Anat : 'dbnn (impér. Energ. II de 'db, voir ci-dessus col. I, 23) : « Prépare ! », sans doute : « Prépare (tout, comme s'il s'agissait d'Aleïn) ».

La fin de la réponse de Môt est fort obscure. Après avoir dit : « Je suis (ou : je serai alors) Aleïn (fils de) Baal », il ajoute : « Je suis (aussi) l'agneau (sur *emr*, voir l. 7) ». *h'téh* paraît être un impér. (comme 'dbnn l. 22), *h* désignant l'agneau qui représente Môt. Or cet agneau doit être sacrifié (?) *b pi kllé* et *b šbr nqi*; mais si *šbr* et *nqi* peuvent⁽¹⁾ — ou doivent — s'expliquer par héb. שָׁבַר et נָקַי, par contre, la première proposition n'offre aucun sens acceptable.

Il semble, en tout cas, que Môt ne réclame pas seulement les honneurs qui sont l'apanage d'Aleïn. Il est prêt à servir jusqu'au sacrifice et à s'identifier, dans la mort même, au troupeau dont il est le gardien. Il sait bien qu'il est sujet, quoi qu'il arrive, à la mort, comme d'ailleurs Aleïn lui-même. Et il périra, en effet, — on le verra par la suite, — mais non pas de la manière qu'il avait choisie.

24-25. — La déesse du Soleil fait connaître la décision prise au sujet de Môt.

Sps désigne une divinité féminine ; voir, par ex., col. VI, 22-23 : *Sps tšh*. Le nom peut être rapproché d'accad. *sapîsu*, verbe qui se rencontre dans un texte astrologique (*Babyloniaca*, VI, 99 et 103) sous la forme du permansif *sapis*, s'appliquant au disque du soleil. Il y a d'ailleurs, dans la langue de RS, un verbe *sps*, sur lequel voir col. III-IV, 25. De toute façon, il paraît évident qu'il s'agit du Soleil ; le qualificatif *nrt elm*, parfois *nrt El* (col. III-IV, 24),

(1) Pour *šbr*, avec le sens très net de « briser », cf. col. VI, 29.

qui est le même que celui de Shamash en Mésopotamie : *nūr ilāni*, l'indique assez nettement. Voir, en outre, RŠ 1929, n° 5, 11 et 14, *l sps w irh* : « au soleil et (à) la lune », et n° 9, 9 *rb sps*, accad. *erēb šamsī*, « le coucher du soleil » ou « l'Occident ⁽¹⁾ ».

Il faut certainement suppléer ou sous-entendre, à la fin de l. 23 ou au début de l. 24, le verbe *tšh* « elle dit » ou « elle cria » (cf. col. I, 11 Comment., p. 199) ; il arrive d'ailleurs fréquemment que ce verbe ne soit pas exprimé.

Sps rend ici un arrêt ; elle joue le rôle d'arbitre. On sait d'ailleurs que Shamash était, en Babylonie, le dieu de la Justice et de la Vérité ⁽²⁾. Môt a cherché, en somme, à se substituer à Aleïn, à usurper des fonctions qui ne sont pas les siennes. Mais voici que Sps, accourant à l'aide d'Anat, vient déclarer que Môt n'obtiendra aucun des avantages auxquels il prétendait et qu'il doit conserver ce qui lui appartient en propre, à savoir les *šhrt la smm*. Il n'est peut-être pas trop risqué d'expliquer *šhrt* par l'ar. صحارات, pl. de صحرا « plaine déserte », ou Sahara. Il y a, d'ailleurs, dans la langue de RŠ, plusieurs exemples de pluriels « brisés », mais ils sont ordinairement de la forme ^{أقْبَل}أَقْبَل. Si c'est bien là le sens, l'expression *la smm*, litt. « sans cieux », c'est-à-dire « sans (l'eau des) cieux » (cf. accad. *lā mē* « le manque d'eau »), s'explique tout naturellement, et, d'autre part, le caractère de Môt s'en trouve mieux défini. Le nom même de Môt indique déjà, d'ailleurs, qu'il est le symbole de l'été sur son déclin, le dieu de l'automne et des épis mûrs ; et la scène qui suit en fournit, du reste, la preuve formelle.

26-36. — Anat attaque Môt pour la seconde fois
et elle le tue pour manger sa chair.

26-27^z. — Proposition circonstancielle dont le sujet, non exprimé, ne peut être que Môt. *im imm* est à comparer à l'ar. ^{يَوْمٌ مِنَ الْأَيَّامِ}يَوْمٌ مِنْ الْأَيَّامِ (sur l'absence de *mm*, cf. col. I, 32, Comment. p. 204), *i'iqn* (aussi l. 5) est sans doute Energ. I de rac. עִצַּק, accad. *etēqu*, qui implique une idée de déplacement dans l'espace ou dans le temps ; d'où le sens de « vieillir » (ar. عَتَق et peut-être déjà en hébreu

⁽¹⁾ Et ailleurs : *šal sps* (accad. *šil šamsī*) « le lever du Soleil » ou « l'Orient ».

⁽²⁾ Cf. RŠ 4929, n° 8, 5-6, *tdrs Sps* « tu consulteras Sps ».

Job, 21, 7). — *l imm l irhm* indique une longue durée de jours et de mois ; cf. col. V, 7-9 [*l imm ?*], *l irhm*, *l irhm. lsut* [] *b sb' sut*. — *rhm* est peut-être le plur. de *rh* = héb. רֵיחַ (plur. רֵיחִים) « le vent » (cf. col. I, Comment., p. 196) ; le mot *rhm* se rencontre un peu plus loin (l. 34) avec le sens certain de « moulin », mais ce sens ne conviendrait guère ici, autant qu'on en puisse juger.

27^b-31^a. — Scène identique à 5^b-9, sauf qu'il y a simplement ici *tehd*, tandis qu'il y avait II, 9-10, *tehd ... b šen lps*. La suite est toute différente : 'Anat ne pose plus de question ; si elle ne doit plus revoir Aleïn, elle vengera du moins sa mort ; elle se précipite sur Môt et le poufend.

31^b-36. — La scène de la mise à mort de Môt est décrite en termes parfaitement clairs. *hrb* = héb. הַרְבַּ, « épée » ou « harpè », arme en forme de faucille. Ici, puisqu'il s'agit de la moisson, le sens de faucille paraît s'imposer. Il semble cependant qu'on se servait aussi du *hrb* comme d'un instrument contondant ; on dit, en effet : *b hrb mlht qš* « casse le sel(?) au moyen du *hrb* ». — *hšr* est l'équivalent exact de néo-héb. הַשֵּׁר, ar. حَشْر. — *est* = accad. *išātu*, héb. אֵשׁ⁽¹⁾. — *rhm* = héb. רְחָיִים « les deux meules ». — Pour *sd v*, ci-dessus col. I, 6, p. 197. Les verbes sont tous au mode Energ. II : *bq'* = בָּקַע, بَقَعَ, *dri* = דָּרָה, ذَرَى ; *srp* = שָׂרַף ; *thn* = טָחַן, طَحَن (dans *tthnn*, le 1^{er} n d'Energ. II se confond avec la 3^e radic.) ; *dr'* = דָּרַע (en arabe زرع : seule exception à la règle *d* = ذ = ز). — On trouvera plus loin (col. V, 11 suiv.) une scène du même genre.

De ces cinq opérations, les trois premières se rapportent à la moisson même et à la purification du grain, par le vannage et par le feu⁽²⁾ ; la quatrième a trait à la réduction du grain en farine, tandis que la cinquième représente les semailles. Ainsi Môt est assimilé tout entier à l'épi, qui fournit le grain dont on fait du pain et aussi le grain d'où sortira, un jour, la nouvelle récolte. Mais, pour donner la vie, il faut que Môt meure, et c'est sous les coups d'une déesse qu'il succombe, et de la déesse la plus belliqueuse. — Sur la déesse 'Anat, telle qu'on la connaissait jusqu'à présent, voir COOKE, *North. Sem. Inscr.*, p. 80 et suiv.

Tout ce que 'Anat vient de faire, elle l'a fait pour se nourrir (*l tekl*) de la substance (litt. « de la chair » *ser* = héb. שָׂרַף, accad. *širu*) du dieu de la végéta-

(1) Le mot « feu » se rencontre toujours sous la forme (plur.) *est*.

(2) Cf. *Lévit.*, 2, 14, אֲבִיב קִרְיִי בְּאֵשׁ.

tion, et, sans doute aussi, pour en nourrir les dieux et les hommes. Mais on ajoute qu'elle l'a fait aussi pour achever ou détruire (*l tkli* opt. piel de כָּלָה) les 'šrm qui sont ses *mnt*, c'est-à-dire les *mnt* de Môt. Or 'šr paraît être l'accad. *iššuru* « oiseau »⁽¹⁾, surtout d'après ce passage (inédit) : 'šr *smm w dq b im* : « l'oiseau des cieus et le poisson dans la mer ». Il est question par ailleurs (RŠ 1929, 1, 21; 3, 40; 9, 8; 12, 5; 19, 17; 23, 7-8 et peut-être 20, 2) d'oiseaux offerts à différentes divinités. On peut penser que les oiseaux qui constituaient, de son vivant, la part ou les parts (*mnt* = héb. מַנְתָּ) de Môt et sur lesquels il veillait sans doute particulièrement, disparaissent en même temps que leur protecteur : ils cessent de chanter aux approches de l'hiver, ou bien ils émigrent vers d'autres cieus.

37. — Début d'une nouvelle scène qui se développait dans la première partie de la col. III.

Col. III-IV (Pl. XL et XLI).

(lacune de 30 lignes environ)

(1) *k hlq* . [] (2) *whm . hi . A[lein . B'l]* (3) *whm . eš . Zbl . B'l . arš* (4) *bhlm . Ltqn . El dped* (5) *bsrt . bni . bnwt* (6) *smm . smn . tmtrn* (7) *nhlm . tlk . nbtm* (8) *w ed'*
k hi Alein B'l (9) *k eš . Zbl . B'l . arš* (10) *b hl m . Ltqn El dpe[d]*
 (11) *bsrt . bni . bnwt* (12) *smm smn tmtrn* (13) *nhl m . tlk . nbtm*
 (14) *smh . Ltqn . El . dped* (15) *fnh . l hdm . išpd* (16) *w iprq . lšb w išhq* (17) *išé . gh . w išt* (18) *ašbn . ank . w anhn* (19) *w tnh . b erti . nps*
 (20) *k hi . A[e]in . B'l* (21) *k eš Zbl . B'l . arš* (22) *gm . išt . El . l Bilt*
 (23) *'nt . sm' . l Bilt . 'n[t]* (24) *rgm . l Nrt . El . Sp[s]* (25) *pl . 'nt . sdm . isps*
 (26) *pl . 'nt . sdm El . istk[n]* (27) *B'l . 'nt . mhršt* (28) *ei . Alein . B'l* (29) *ei Zbl . B'l . arš*
 (30) *tib' . Bilt . 'nt* (31) *edk . ltn . pnm* (32) *'m . Nrt . Elm . Sps*
 (33) *tšé . gh . w išt* (34) *iłm . Šr . El . abk* (35) *hw t . Ltqn . htk [k]*
 (36) *pl . 'nt . sdm . isps* (37) *pl . 'nt . sdm . El . i[stkn]* (38) *B'l . 'nt . mhršt*
 (39) *ei . Alein . B'l* (40) *ei . Zbl . B'l . arš*
 (41) *w' n . Nrt . Elm . S[ps]* (42) *sd in . 'n . b . qbt[k(?)]* (43) *bl(?) lit . l . émtk* (44) *w abqš . Alein . B'l*

⁽¹⁾ Le P. Dhorme a exprimé le même avis : *Rev. bibl.*, 1931, p. 36.

Col. III

5
 10
 15
 20
 21

[Handwritten cuneiform text in a single column, with some lines crossed out or heavily shaded. The text is arranged in approximately 21 lines, corresponding to the numbers on the left margin.]

(45) *wl'n . Btl* . 'nt (46) *an . lan . isps* (47) *an . lan . El . iqr[a(?)]*
 (48) *thrk . s* [] (49) *istd* [] (50) *d(?) r* [] (51) *k(?)* []

(lacune de 25 lignes environ)

TRADUCTION

(1) Quand [Môt, fils des dieux(?)] eut péri, (2) alors Aleïn (fils de) Baal fut vivant; (3) alors le Zbl du Baa[de la Terre] exista.

(4) En songe, Ltpn El-Dped (entendit?): (5) « Bonne nouvelle, (ô) mon fils (que) j'ai créé! (6) Les dieux feront pleuvoir de la graisse; (7) les vallées deviendront des *nbtm* (8) et je (le) sais. »

Dès que Aleïn (fils de) Baal fut vivant; (9) dès que le Zbl du Baal de la Terre exista, (10) en songe, Ltpn El-Dped (entendit?): (11) « Bonne nouvelle, (ô) mon fils (que) j'ai créé! (12) Les dieux vont faire pleuvoir de la graisse; (13) les vallées deviendront des *nbtm*. »

(14) Ltpn El-Dped se réjouit. (15) Il tourne(?) son visage vers le(s) *hdm*; (16) il arrache le *lsh* et il rit. (17) Il élève la voix et il crie: (18) « Je m'assierai, moi, et je me reposerai, (19) et le souffle se (re)posera dans mon *ert*. »

(20) Dès que Aleïn, (fils de) Baal, fut vivant; (21) dès que le Zbl du Baal de la Terre exista, (22) El cria à la Vierge (23) 'Anat:

« Écoute, Vierge 'Anat! (24) (et) mande (ceci) à Sps, le Flambeau de Dieu: (25) « Le *pl* des sources arrosera-t-il(?) les champs? (26) Le *pl* des sources s'établira-t-il (sur) les champs de Dieu? (27) (O) Baal des sources creuses(?)! (28) Où (est) Aleïn (fils de) Baal? (29) Où est le Zbl du Baal de la Terre? ».

(30) La Vierge 'Anat se précipite (31) (pour dire à Môt): « Voici que tu te tourneras (32) vers Sps, le Flambeau des dieux; (33) tu élèveras la voix et tu crieras (ceci), (34) (puisque) le Dieu-Taureau, ton père, a fixé (35) le *hwt* de Ltpn (qui est) ton *hth*: (36) « Le *pl* des sources arrosera-t-il(?) les champs; (37) le *pl* des sources s'é[tablira-t-il] (sur) les champs de Dieu? (38) (O) Baal des sources creuses(?)! (39) Où (est) Aleïn (fils de) Baal? (40) Où est le Zbl du Baal de la Terre? »

(41) Sps, le Flambeau des dieux, répondit : (42) « la source (?) dans tes... (43) ... sur tes ... (44) et je chercherai Aleïn, (fils de) Baal ».

(45) La Vierge 'Anat répondit : (46) « Jusqu'à quand (le pl des sources) arrosera-t-il (?). (47) Jusqu'à quand El..... (48) tu..... (49) il... »

COMMENTAIRE

1-8^a. — Aleïn est ressuscité. La bonne nouvelle est annoncée en songe, à Ltpn. El. Dped.

1-3. — Le sujet de *hlq* (l. 1) est sans doute Môt. A la ligne précédente, il y avait probablement *k mt* : « Quand Môt fut mort », d'après col. I, 13-14, les deux verbes [*mt*] et *hlq* s'opposant respectivement à *hi* (héb. הִי, ar. حَيٌّ) et *š* (accad. *išû*, héb. שׁ), qui concernent Aleïn. — *whm* alterne parfois avec *whn* (sur lequel, cf. col. V, 9); par ex. : *whm* (var. *whn*) *āštm išhn* : « Voici (var. voilà) que les femmes crient ». *k... whm* sont corrélatifs, comme *k gm* (col. I, 13^a-15). Voir aussi RŠ, 1929, n° 13, f. 5 et rev. 3 : *whm at trgm* : « alors, toi, tu enverras » (pour *rgm*, cf. ci-dessous l. 24). On notera que, en accad., il existe un pron. dém. : *ammû*, à côté de *amm*.

4. — Il faut évidemment suppléer le verbe, *sm'* sans doute. — *hlm* « songe » = héb. חֵלֵם, ar. حَلْمٌ.

5. — Dans *bsrt* (héb. בְּשֹׂרֶת, ou plur. *besôrôt*), *s* =  (cf. col. I, 6^a-8, p. 197); de même l. 11. — L'expression *bni bnwt* est une sorte de qualificatif de Ltpn. *bnwt* = 1^{re} p. sg. prft. de *bnw* (on trouve aussi *bnwn*, 1^{re} p., pl.), qui correspond à héb. בָּנָה = accad. *banû*, « construire », mais aussi « procréer⁽¹⁾ ». Les verbes בָּנָה de l'héb. se présentent, le plus souvent, à RŠ sous la forme בָּנָה; mais il y a plusieurs exemples de בָּנָה (ainsi *atw*, ci-dessus col. I, 31. Comment. p. 203). Le pronom relatif *d* est sous-entendu.

6-7. — La forme *mmrn* (3^e p. pers., sing. Energ. I, hiphil de מָרַר) semble indiquer que *mm* (héb. מַמְרָם) est du fém. (cf. ar. سماوات). Cependant, il y a également, l. 7, une 3^e p. fém., *tlk* (de תָּלַח), alors que le sujet est *nhlm*

(1) On emploie habituellement dans ce sens le verbe *wld*; voir ci-dessus, p. 199, n. 2.

(héb. נְהָלִים)⁽⁴⁾. — *nbt* désigne certainement un liquide; voir déjà RŠ 1929, n° 12, 2, 8 *kd nbt* « cruche de *nbt* » et, en outre (texte inédit) : *išq... b gl hrš nbt* : « il versa du *nbt* dans une coupe d'or », après quoi : *išq... in* : « il versa du vin. » On ne peut songer à ar. نَبِيذ, dont l'équivalent phén. serait *nbd*, et moins encore (Duorme, *Rev. bibl.*, 1931, p. 48) à accad. *naptu* « naphte ». Il s'agit sans doute d'une liqueur, faite avec le suc des plantes (ar. نبات); on dit, dans le même sens, *dm šm*, « le sang des arbres ». Cf. accad. *dām^{is} erini* : « sang de cèdre », THUREAU-DANGIN, *Rituels*, p. 50.

9^x-13. — Nouveau songe de Ltpn.

Ce nouveau songe est rapporté dans les mêmes termes que le premier, sauf que le dieu n'ajoute pas, à la fin, *w ed'* « et je (le) sais (de source sûre) ».

14-19. — Ltpn se réjouit de la bonne nouvelle.

15-16. — Le verbe *špd* ne se rencontre que dans cette locution *fnh l hdm išpd*; sur *hdm*, cf. col. I, 31-32, p. 204. — *prq* = héb. פָּרַק « détacher, arracher », ar. فَرَّق « fendre, séparer, diviser ». C'est de cette façon que les différents acteurs de ce drame manifestent leur joie; on dit, par ex., du dieu El, en intervertissant les termes : *iprq lšb w išhq* (héb. צָהַק, ar. ضَحِكَ), *fnh l hdm išpd*, et on ajoute : *ikrkr éšb'th* : « il fait craquer ses doigts ».

17-19. — *ašbn* et *anhn* sont évidemment l'Energ. I de יָשַׁב et de נָהַג. Le mot *ert*, dans *b ert i*, se rencontre dans un passage fragmentaire : *l ert h*. Il convient peut-être de le rapprocher d'accad. *irtu* (ét. constr. *irat*) « poitrine », et l'on comparera cette locution *tnh b erti nps*, à l'héb. תָּנְהָה בְּעֵלְיָהֶם הָרִיחַ (Num., 11, 26).

Ainsi, la résurrection d'Alcîn est, pour Ltpn, un gage de tranquillité, et l'on comprend bien qu'il en exprime sa joie. Mais la vraie nature des deux personnages n'apparaît pas assez clairement pour qu'on puisse expliquer comment le retour du premier entraîne le repos du second.

(4) Le mot *nhr* « fleuve » appartient aux deux genres; on dit en effet *nhr... irtqd* et *nhr... irtqs*. De même en hébreu.

20-29. — El charge la Vierge 'Anat d'un message pour la déesse du Soleil.

20-23. — Au lendemain de la mort d'Aleïn, El s'était adressé à l'Ashérat de la mer, col. I, 13³ et suiv. ; au moment où Aleïn vient de ressusciter (pour *hi* et *es*, cf. ci-dessus, ll. 2-3), le dieu se tourne vers la Vierge (*Blt* = héb. בְּתוּלָה) 'Anat, dont le nom s'est déjà rencontré (col. II, 14), et il l'envoie auprès de Sps, le Flambeau des dieux.

24. — *rgm* est l'impér. qal (commun au masc. et au fém., voir col. I, 17, *tn*) de *rgm* = accad. *ragámu*, qui signifie « réclamer », mais aussi et avant tout « crier, appeler ». A RŠ, le verbe *rgm* paraît avoir le sens d' « envoyer », et le subst. *rgm*, celui de « message » ; voir déjà RŠ 1929, n° 18, 1-2 : *l rb khnm rgm* [] : « au chef des prêtres, message de... », et n° 32, 6 *bu rgm* (en accad. *mār šipri*) « messenger ».

25-29. — Le message même comprend trois parties :

1° (25-26). — El attire l'attention de Sps sur un fait qui lui paraît d'autant plus inquiétant que la menace ne pèse pas seulement sur « les champs » (c'est-à-dire sur la terre qu'habitent les hommes), mais aussi sur son domaine à lui : *sdm El*, cf. col. I, 6-7. C'est que, en effet, le *pl* (flot ou crue ?) des sources (*'nt* = héb. עֲנַיִתָא) va couvrir (sur *isps*, voir ci-dessus, p. 209 ; *istkn* = accad. *istakan*, litt. « s'installera (sur) », comme en héb. יָצַח avec acc. : Ps. 37, 3 et Pr. 2, 21) à la fois, ou successivement, l'un et l'autre territoire. Ces deux phrases parallèles constituent sans doute une interrogation (voir aussi ll. 28 et 29 : *ei* ?) ; elles expriment, en tout cas, un sentiment d'angoisse ;

2° (27). — El invoque, pour conjurer le fléau, l'appui du Baal des sources *mhršt* (sans doute partic. hophal, plur. fém. de חָרַשׁ, « creuser » ; voir cependant l. 38 où on lit *mhršh*). Peut-être cette divinité est-elle la même que Aleïn lui-même, considéré comme le régulateur des eaux souterraines ;

3° (28-29). — El réclame formellement la présence d'Aleïn et sous ses deux noms habituels. « Où est-il ? (*ei* = héb. אַי) », s'écrie le dieu suprême. Bien qu'on ait annoncé la résurrection du Fils de Baal, personne cependant ne l'a vu encore. Le retard qu'il met à paraître fait courir au monde entier les plus grands dangers. C'est pourquoi El charge la déesse du Soleil — du Soleil qui voit tout — de découvrir l'asile où Aleïn se cache.

Col. IV.

25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50

30-40. — La Vierge 'Anat transmet à la déesse du Soleil
le message de El.

La Vierge 'Anat se précipite (*tb'*, de *tb'* = accad. *tēbū*, ar. *تبع*) pour répéter les paroles de El à une tierce personne, qui n'est pas nommée, et qui est invitée à se rendre auprès (sur *itn pum 'm*, cf. col. I, 4, p. 197) de la déesse du Soleil, au lieu et place de la messagère du dieu.

Cependant les paroles de El (36-40 = 25-29) sont précédées ici d'une sorte de préambule (34-35), d'où il semble résulter que c'est à Môt que la Vierge 'Anat s'adresse, puisque Šr-El est le père de Môt, d'après col. VI, 26-27.

34. — *thm* paraît signifier exactement « assigner » ou « attribuer ». Ex. : *thmk el hkm hkmt* : « le dieu sage t'a attribué la sagesse ». Voir aussi RS 1929, n° 18, 3 et 21, 1. Le mot canan. *tahūmu* qui a passé en accadien signifie « limite, territoire délimité ». Voir aussi à Palmyre (Tarif) *תהומא*, dont le plur. est traduit par *τὰ ἕρμα*, et sans doute aussi l'ar. *تخم* « mettre une borne » (par exception à la règle *خ = h*, voir également, p. 202, *mth*). — Le mot *hwt*, qui est très usité, paraît désigner une habitation ou un siège, si du moins l'on en juge par cette phrase : *tšb B'l l hwti* : « tu t'assiéras, (toi) Baal, sur mon *hwt* ».

35. — *hth[k]*, d'après un texte de 1931.

36-40. — Identiques à 25-29, sauf la variante *mhršb* (1), au lieu de *mhršt*.

41-44. — La déesse du Soleil accepte d'aller à la recherche d'Aleïn.

La réponse de Sps comprend deux parties. Il semble qu'elle invite d'abord la Vierge 'Anat à se réjouir, en vue du prochain retour d'Aleïn. Les deux phrases qu'elle prononce (42-43) sont assez nettement symétriques, comme on le voit surtout dans la seconde partie : *b qbt[k]* et *'l éntk*. On peut admettre que *qbt* = héb. *קבת* « intérieur d'une maison », et que *ént* = *ענת* ou plur. *ענות* « montant de porte (?) ». Si, d'autre part, il faut bien lire *blit*, on peut comprendre, bien qu'il n'y ait pas de trait séparatif : *bl lit*, c'est-à-dire « apporte » (*bl*, impér. de *בל*) une ou des guirlandes (héb. *בל*, plur. *בלות*). La Vierge 'Anat devait donc décorer sa maison, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, en signe d'allégresse. Par contre, le début de l. 42, *sd in 'n*, demeure obscur, même

si on lit *sd* impér. (comme *bl*) d'un verbe *sdd*, accad. *šadâdu* « tirer », qui se retrouve peut-être, l. 49, sous la forme (hiptaël) *istd*.

Ces instructions une fois données, Sps déclare qu'elle va chercher Aleïn (*abqš*, piel de 𐎠𐎢𐎩); et elle ne tardera pas, sans doute, à le ramener,

45-suiv. — La Vierge 'Anat manifeste à nouveau son inquiétude.

Cependant la Vierge 'Anat n'est pas encore rassurée complètement. La menace d'inondation n'est pas conjurée, et elle ne le sera pas, tant que durera l'absence d'Aleïn.

Le verbe *isps*, l. 46, paraît représenter, à lui seul, la locution *pl 'nt sdm isps* de l. 25 et 36. Dans *an l an*, *an* = héb. 𐤀𐤍; sur la suppression de *mn* au début, voir col. I, 32, p. 204. La déesse se demande combien de temps encore durera le fléau, ou bien jusqu'où il s'étendra. A la fin de l. 47, on peut proposer de lire *iqr[a]*. « jusqu'à quand El appellera-t-il, ou parlera-t-il (au lieu d'agir ?) ».

Si le verbe *istd* (hiptaël) correspond à l'impér. *sq* de l. 42, il faudrait conclure que, finalement, la Vierge 'Anat exécute les prescriptions de Sps, — ou du moins que quelqu'un les exécute à sa place.

Col. V (Pl. XLII).

- (1) *iehd* . B'l . bn . Ašrt (2) *rbm* . *imlš* b *ktp* (3) [] *kim* . *imlš* . b *šmd*
 (4) *šhr Mt(?)* . *imše* . l *aš* (5) [] . l *kše* . *mlkh* (6) [] l *khš* . *drk[t]h*
 (7) [l *imm(?)*] . l *irhm* . *irhm* (8) l *snt* . [] b *sb* (9) *snt* .
whn(?) . Bn . Elm . Mt (10) 'm . Aleïn . B'l . *isé* (11) *gh* . w *iš*
'lk b [] m (12) *pht* . *qit* . 'lk . *pht* (13) *dri* . b *hrb* . 'lk (14) *pht* . *srp* . b [e] *st*
 (15) 'lk . [*pht* . t] *hn* . b *rh* (16) m . 'lk p[*ht* . . .] h (?) . [] t (?) *brt* (17) 'lk *pht*
 [] . i ['] (18) b *sdm* . 'lk . *pht* . [] (19) *dr* . b . im . [] n . w (?) [] (20) b
ahr . e (?) *špr* (?) . w *išb* (21) *ap* (?) . *dn* (?) n [] em (22) *ahd* . b a
 [] l [] (23) h (?) n [] . *ahf* [] (24) [] m . *akl* []
 (25) [t (?)] *kli* . *hml* [] (26) w [] 'l . a (?) [] (27) s [] (28) *bl*

(lacune de 25 lignes environ)

TRADUCTION

(1) Baal, fils d'Ashérat, saisit (2) les chefs; il frappe sur l'épaule (3) des ...; il frappe sur l'attelage (4) blanc (?) de Môt (?); il (leur) fait toucher terre; (5) [] au trône de sa royauté (6) [] au siège de ses (7) [pour des jours (?)], pour des mois, (8) pour des années [], pendant sept (9) ans.

Et voici que (?) Môt, fils des dieux, (10) contre Aleïn (fils de) Baal élève (11) la voix et crie :

« Sur toi... (12) le ... des voix; sur toi, le ... (13) de l'émondage par la faucille; sur toi (14) le ... de brûler dans le feu; (15) sur toi, le ... d'être moulu dans le moulin; (16) sur toi, le; (17) sur toi, le ... (18) dans les champs; sur toi, le (19) d'être semé au jour ... et (?) ... »

(20) Ensuite, ... et il s'assit (21) devant(?)... (22) l'un des ... (23) ... je... (24) ... les(?) nourriture pour(?) ... (25) tu détruiras(?)

.

COMMENTAIRE

1-9^a. — Victoire de Baal sur Môt.

Baal, fils d'Ashérat (voir aussi col. I, 12) (et père d'Aleïn), s'attaque, semble-t-il, à différents personnages de l'entourage de Môt et, finalement, à Môt lui-même.

1-4. — Sur *ehd*, cf. col. II, 9. — *rbm* (héb. רבים) ne se rencontre pas ailleurs, et le mot *rb* figure seulement dans les expressions *rb khnm* (RS, 1929, n° 18, 1 et haches de bronze⁽¹⁾) et *bt rb* (texte inédit). — *mhs* = héb. מוהש, accad. *mahâsu*, ar. محض. — *ktp* = héb. כתר. La première lettre de l. 3 est très incertaine; on peut hésiter entre *b*, *d* et *é*. — *smd* = héb. סמד, accad. *šimittu*. Au début de l. 4, il faut peut-être lire *šhr mt*, et expliquer *šhr* par héb. שחר (dans *Jud.*, 5. 10 צהרות (ânesses) blanches). Môt serait donc le dieu de labours comme il est celui des troupeaux et de la végétation. — *imše* (hiphil de מצס) *larš* signifie probablement que Baal fait mordre la poussière à ses ennemis.

(1) Cf. *Syria*, X, 306.

5-9^z — D'après ce qui précède, le trône dont il s'agit est celui de Môt (voir d'ailleurs col. VI, 28); *mlk* a ici le sens de « royauté », comme dans l'inscr. d'Ahiram à Byblos. De même que *khš* est synonyme de *kše* (voir col. I, 30 et 36), ainsi *drkt* exprime une idée analogue à celle de royauté; en héb. דַרְכֵי « chemin » pl. דַרְכֵי־ים, a aussi, au figuré, le sens de « voie » (« les voies de Dieu »), « façon d'agir ». — [*l imm*] est restitué d'après col. II, 26-27.

9^z-20^z. — Môt s'attaque à Aleïn.

Les trois premières lettres doivent se lire, très probablement : *whm* = héb. וְהָמָה; voir ci-dessus, p. 214.

Au bout de sept ans, Môt prend sa revanche, ou, du moins, il annonce qu'il va faire fondre sur Aleïn divers châtiments, sept en tout, semble-t-il. Or il est singulier que ces châtiments sont ceux-là mêmes que Môt avait subis précédemment, de la part d'Anat (col. II, 31-suiv.). Remarquer aussi qu'il y a (l. 13) *dri b hrb*, alors qu'on attendrait *dri b hšr* ou *bq' b hrb*. — *ph*t, l. 12 et suiv., se rattache sans doute à la racine *ph*, d'usage fréquent mais de sens encore indéterminé.

20^z-28. — Nouvel épisode, dont il ne subsiste que quelques mots. A noter seulement, l. 20 *ah*r = héb. אָחַר, ar. آخِر; l. 22, *ah*d . *b a* [, cf. col. I, 18; l. 23, peut-être *ah*f[r] « je creuserai » (חָפַר, حَفَرَ); l. 25, *t(?)kl*, ou mieux, peut-être, *akli* (cf. *akl* l. 24); *hm*l[, peut-être *hm*l[t, cf. col. II, 18, p. 208.

Col. VI (Pl. XLIII).

- (1) [] *k(?)dh* (2) [] *rsh* (3) [] *k(?)é* (4) []
 (5) [. . . *Bn . Elm .*] *Mt* (6) [] *r . lemm* (7) [*B*] *n . Elm . Mt*
 (8) [] *é sb't hlmh* (9) [] . *Bn . Elm . Mt* (10) *p* [] *n . ahim . itn . B'l*
 (11) *lpéi . bnm . émi . kllii*
 (12) *išb . 'm . B'l . šrrt* . (13) *Špn . isé . gh . w išh* (14) *ahim . itnt . B'l*
 (15) *l péi . bnm . émi . kl* (16) *ii*.
it'n . k Gmrm (17) *Mt*
'z . B'l . 'z . inghn (18) *k rémm . Mt*
'z . B'l . (19) 'z . inškn . k Bšnm (20) *Mt*
'z . B'l . 'z . imšhn (21) *k lšmm . Mt*
ql (22) *B'l . ql . 'ln*
Sps (23) *tšh . l Mt . sm' . m'* (24) *l Bn . Elm . Mt . ek . tmth(?)* (25) *š(?)* .

Col. VI.

5
 10
 15
 20
 25
 30
 35
 40

This block contains the transcription of the cuneiform text from Column VI of a tablet. The text is organized into lines, with line numbers 5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, and 40 indicated on the left margin. The script consists of various cuneiform characters, including some that appear to be numerals or specific symbols. The fragment is partially obscured by a hatched area, likely representing the original tablet's texture or a reconstruction of a damaged section.

'm . Alein . B'l (26) ek . al . ism'k . Šr (27) El . abk . l . is' . alt(?) (28) šbtk .
lilpk . kša . mlkk (29) lišbr . h't . mšptk

(30) ird . Bn . Elmt . št' . i (31) dd . El . hz[r .] i(?)'r Mt(?)
(32) b qlh . i [] (33) B'[l] iššbn [] (34) mlkh . l [] (35) drkth
[] (36) [] n(?) [] (37) [] 'n hn [] (38) [] snt []

(lacune de 20 lignes environ)

TRADUCTION

(1) [] sa cruche (?) (2) [] son lit (?) (3) []
(4) [] (5) [] Môt [fils des dieux]; (6) [] les peuples;
(7) [] Môt, fils des dieux; (8) [] ses sept *hlm*, (9) []
Môt, fils des dieux; (10) []; les frères (sont un) don de Baal;
(11) (aussi), à la cohorte des fils de ma mère, (je donnerai) mon *kli*. »

(12) Il (Aleïn) s'assit avec le Baal des *šrrt* (13) de Tsaphôn; il éleva la
voix et cria :

(14) « Les frères (sont des) dons de Baal; (15) (aussi), à la cohorte des
fils de ma mère, (je donnerai) mon *kli*.

(16) « (Baal) pourchassera(?), comme les Gomérites, Môt;

(17) « La force de Baal, (sa) force foncera (18) comme les bœufs sauvages
(sur) Môt;

« La force de Baal, (19) (sa) force mordra, comme les bêtes de Basan,
(20) Môt;

« La force de Baal, (sa) force attaquera, (21) comme les (chevaux) galo-
pants, Môt.

« La voix (22) de Baal, (sa) voix (est) sur nous. »

Sps (23) crie à Môt : « Écoute bien, (24) Môt, fils des dieux ! Voici que
tu combattras (25) avec Aleïn, (fils de) Baal. (26) Voici qu'il ne t'écouterà
pas, le Dieu- (27) Taureau, ton père. Qu'il arrache les portes (?) (28) de
ta demeure ! Qu'il renverse le trône de ta royauté ! (29) Qu'il brise le sceptre
de ta souveraineté ! »

(30) (Alors) Môt descend (dans) la fosse (?). Il (31) s'enfuit (?), El-Hzr;
il..., Môt (?). (32) A sa voix, il []

(33) Baal (le) fit asseoir []; (34) sa royauté []; (35) ses

voies [] (36) [] (37) [] répondit (?) : Voici []
 (38) [] années (?) []

COMMENTAIRE

1-11. — Aleïn menace Môt, à son tour.

1-10^a. — 1. *kd*, cf. col. II, 3-4 et ci-dessous, l. 11 et 15-16 : *kli*. — 2.]*rs*, probablement [']*rs* = héb. שָׂרָס. — 6. *lemm* = héb. לֵמָם; voir déjà col. I, 3, Comm. p. 196. — 8. Sur les sept *hlm* d'Aleïn, voir col. I, 1, Comm. ; à noter la forme fém. du n. de nombre ; on dit aussi *sb't in* : « sept vins ».

10^b. — On pourrait comprendre : « Baal (m')a donné des frères (*aḥim*, plur. de *aḥi* = héb. אָחִי, ét. estr. de אָסָ) » ; mais comme dans le passage parallèle : l. 14, il y a *itnt*, *itn* doit être pris pour un subst., dont *itnt* est le pluriel. On rapprochera cette phrase de la locution accad. *aḥê nadânu*, si fréquente dans les noms propres du type Aššur-aḥê-iddin (Asarhaddon).

11. — *pei*, de rac. פָּעַ, paraît correspondre à ar. فَيْة, « troupe d'hommes, bande ». L'expression *bnm ém* « frères utérins » est bien connue par l'hébreu. Aleïn semble se féliciter d'avoir reçu de Baal un grand nombre de frères, qui sont pour lui, sans doute, autant d'auxiliaires dans le combat où il se trouve engagé ; et il exprime sa reconnaissance en leur offrant son *kli*. Ce mot se rencontre, à RŠ, avec le même sens qu'en héb. קֵלִי « vase » ; on dit, par ex., *kli in*, *kli smn*, « un *k*. de vin », « un *k*. de graisse ». Il semble d'ailleurs qu'il soit question au début de la présente colonne (l. 1) de la cruche (*kd*) d'Aleïn ; et l'on se rappellera que lorsque Môt essaya de se substituer à Aleïn, il se préoccupa d'abord (Col. II, 15 et suiv.) de se procurer divers récipients (*hr* et *gb'*) qui étaient sans doute destinés à remplacer ceux qu'Aleïn avait emportés avec lui.

12-22^a. — Aleïn, assis aux côtés de Baal, lance de nouvelles imprécations contre Môt.

12-16^a. — Aleïn s'assied « avec » le Baal des *šrrt* de Tsaphôn (cf. col. I, 29), c'est-à-dire à côté de son père, et il répète, en commençant, les paroles

qui terminaient son précédent discours. — *isé* (l. 13) est écrit, par erreur, *isl*.

16^β-17^α. — Puis, il annonce que (Baal) va traiter Môt, comme les *Gmrn* (plur. d'héb. גַּמְרָן, peuple barbare du Septentrion) traitent leurs ennemis ; *it'n* = Energ. I de נתע « arracher », ou encore hiphil de תעה « errer » ; Baal forcerait Môt à retourner à l'état nomade.

17^β-21^α. — Ces trois phrases sont très nettement symétriques ; elles constituent une sorte de mélopée et chacune d'elles comprend treize syllabes, qu'on peut scander ainsi, en restituant la vocalisation d'après l'hébreu :

'oz Ba'al 'oz | *ienaggahen* | *le réémim* | *Môt*, et ensuite : *ienaššaken*, *iemassahen* et *bašanim*, *lašanim*.

'z est répété pour les nécessités du rythme, sans doute. Les trois verbes s'expliquent aisément par l'héb. : נגה (ar. نَجَّح), נשף et ביצה (d'où ביצה front ; le verbe signifierait « faire front », à moins de considérer *mšh* comme une méatèse de *mšs*, cf. col. V, 2-3). — *rémm* est le plur. de ראם ou ראים, accad. *rému* ; *bšnm* paraît représenter les bêtes sauvages du pays de Basan (héb. בַּשָּׂן), dont la férocité était sans doute proverbiale à travers tout le monde cananéen ; j'explique *lšmm* par l'accad. *lašamu*, « galoper (surtout en parlant des chevaux) ».

21^β-22^α. — Aleïn achève la série de ses menaces sur les mots *ql B'l ql 'ln*, comme pour indiquer que les paroles qu'il vient de prononcer sont l'expression même des desseins de Baal, auxquels tous, et Aleïn le premier, sont soumis.

22^β-29. — La déesse du Soleil prédit à Môt sa déchéance.

22^β-24^α. — *sm' m' l*. Pour la construction, voir col. I, 16, p. 200. Il y a d'autres exemples, mais seulement pour *sm'*, de la répétition de la seconde syllabe. On attire ainsi, d'une façon plus pressante, l'attention de la personne à qui l'on s'adresse.

24^β-25. — *ek* = héb. עַק. — *tmšs*, s'il faut bien lire ainsi, est l'hiptaël de *mšs*, forme fréquente en accadien.

26-29. — La déesse exprime le vœu que, dans le combat qu'elle sait imminemment, le dieu-Taureau, père de Môt (voir aussi col. III-IV, 34) refuse à son fils tout appui ; *al* = héb. אַל. Bien plus, le dieu doit contribuer à la perte de Môt, il arrachera (*l is'*, optat. de נטע) les *all* (peut-être plur. fém. d'héb. אֵיל, pl. אַיִלִים,

« les montants d'une porte ») de son *šbt* (rac. יָשַׁב, accad. *šubtu* « demeure »).

Les autres mots s'expliquent sans difficulté, par rapprochement avec l'héb., sauf *ht* = accad. *hattu* « sceptre », qui tient la place qu'occupe הַטֵּר dans l'inscription d'Ahiram, à Byblos. On notera l'orthographe *kša* pour « trône » (héb. כִּסֵּא, qui s'écrit aussi *kše* (par ex. col. V, 5) et *kšé*).

30-38. — Môt descend aux Enfers, tandis que Baal réinstalle Aleïn sur son trône.

30. — La menace a été mise à exécution ; le combat a eu lieu et Môt (son nom est écrit ici *Bn Elmt*, par haplographie) descend (dans) le *št'*, peut-être accad. *šuttu* « fosse ». — Dans un autre texte, l'enfer paraît être désigné par *bt hpšt arš*, « le בית הַפְּשִׁית (Cf. 2 Rois, 15, 5, et 2 Chron., 26, 21) de la terre ».

30-31. — *idd* est sans doute l'imparf. hophal de *ndd*, en héb. יָדָד. Le nom du dieu El-h_zr est restitué d'après deux autres passages du Poème, où il est précédé, comme ici, du verbe *idd*. Ce même dieu porte aussi le nom de El-h_zrm (ex. *brkn sm El h_zrm* : « Nous avons béni (piel) le nom d'E.-h. »). S'il faut bien lire *īr Mt*, on verra dans *īr* le niphal de יָרָד : Môt, en arrivant aux Enfers, ou avant d'y entrer, devait donc se dépouiller de ses vêtements, comme Ishtar le fait, dans le mythe babylonien.

32. — On ne saurait dire, vu l'état du texte, à qui se rapporte le pr. suff. *h* de *b qlh*, ni si cette phrase doit être rattachée à ce qui précède ou à ce qui suit.

33-35. — Baal fait asseoir un personnage (qui n'est autre qu'Aleïn, suivant toute vraisemblance) [sur le trône] de sa royauté, et [il le remet] dans « ses voies » ; voir col. V, 5-6. — *iššbn* paraît être le saphel Energ. I de *išb*⁽¹⁾ ; même forme dans RŠ 1929, n° 3, 45.

C'est le commencement du triomphe ou de l'exaltation d'Aleïn, qui fera l'objet d'un autre chant du Poème, — un chant qui comptait environ cinq cents lignes, mais dont le tiers seulement nous a été conservé.

CH. VIROLLEAUD.

(1) Cependant le *s*, indice du saphel, ne s'assimile pas d'ordinaire à la sifflante qui le suit. C'est ainsi qu'on écrit *asšpr* (1^{re} pers. imparf. du saphel de סָפַר), *mššé* (part. saphel

de נָצַר). Voir aussi ci-dessus col. II, 10 *tsqgn* et RŠ 1929, n° 6, 6 *sšk* (impér. saphel de נָשַׁק) et encore n° 13, v° 2 *ass[e?]* « je ferai sortir... ».

VOCABULAIRES DE RAS-SHAMRA

PAR

F. THUREAU-DANGIN

Parmi les brillants résultats obtenus par MM. Schaeffer et Chenet dans leur seconde campagne de fouilles à Ras-Shamra, en 1930, la découverte de tablettes lexicographiques remontant au deuxième millénaire n'est pas l'un des moins intéressants. Ces tablettes, au nombre de huit, appartiennent pour la plupart à la série *harra* : *hubullu*, ainsi appelée par les scribes babyloniens parce qu'elle débutait par la mention du sumérien *harra*, expliqué par l'accadien *hubullu*. Cette série est, dans la littérature lexicographique babylonienne, celle dont il nous est parvenu le plus grand nombre de fragments. Il n'existait pas de répertoire plus complet de ces idéogrammes d'origine sumérienne, qu'on rencontrait dans tout texte cunéiforme, en quelque langue qu'il fût rédigé. Aussi les vocabulaires de la série *harra* : *hubullu* n'ont-ils cessé d'être recopiés aussi longtemps que l'écriture cunéiforme resta en usage. Nous en connaissons des exemplaires accompagnés d'une transcription en lettres grecques ⁽¹⁾.

Dans le lot de Ras-Shamra, quelques tablettes conservent les deux textes sumérien et accadien, d'autres ne gardent que le texte sumérien ; la tablette de beaucoup la plus intéressante, celle qui nous arrêtera le plus longtemps, remplace le texte accadien par un texte en une langue inconnue. Aucune des tablettes bilingues ne donne une traduction intégrale du texte sumérien ; au lieu de traduire, le scribe se contente souvent d'inscrire le chiffre II, qui, dans ces textes, n'est pas, comme dans les vocabulaires de provenance babylonienne, exclusivement employé comme signe de répétition.

Entre les tablettes de Ras-Shamra et les tablettes parallèles, provenant de Babylonie ou d'Assyrie, il y a de très notables différences de rédaction. Elles ne s'expliquent pas toutes par des remaniements ou altérations imputables aux

(1) Fragments publiés par Pinches, PSBA, 1902, p. 108 à 119.

copistes syriens. Il est probable que la source babylonienne ou assyrienne d'où procèdent les tablettes de Ras-Shamra présentait un texte assez différent de celui que nous connaissons par les exemplaires parvenus jusqu'à nous.

On trouvera ci-dessous la copie des huit vocabulaires de Ras-Shamra. J'ai cru inutile de reproduire les traits horizontaux qui, en principe, étaient destinés à séparer les lignes, mais que, en fait, le scribe a mal respectés.

N° 1 (Pl. XLIV-XLV). — Cette grande tablette de six colonnes, qui mesure 0 m. 22 × 0 m. 15, contient une liste d'idéogrammes, groupés, en règle générale, d'après leur élément initial. La traduction accadienne est omise. Il nous est parvenu un certain nombre de vocabulaires de ce type; voir, par exemple, KBo I, n° 42 ou Th. 1905-4-9, 4 (publié par Meek, RA XVII, 199). Ce dernier texte est, d'après son colophon, la cinquième tablette d'une série dont le nom (restitué par Landsberger) est [*diri*] : *a[t-ru]*.

Le colophon de la tablette de Ras-Shamra, inscrit sur la tranche, donne l'idéogramme par lequel débutait la tablette suivante (*diri*). On lit ensuite :

Qāt 'Ra-ba-na mār Šu-me-ia-na warad^a....^a Nisaba⁽¹⁾ mu-bi al-til bari.

« Main de *Ra-ba-na*, fils de *Šu-me-ia-na*, serviteur du dieu... [et] de la déesse *Nisaba*; le nombre des lignes est complet; revu. »

Noter que le nom du rédacteur de cette tablette a tout à fait une apparence araméenne (s227).

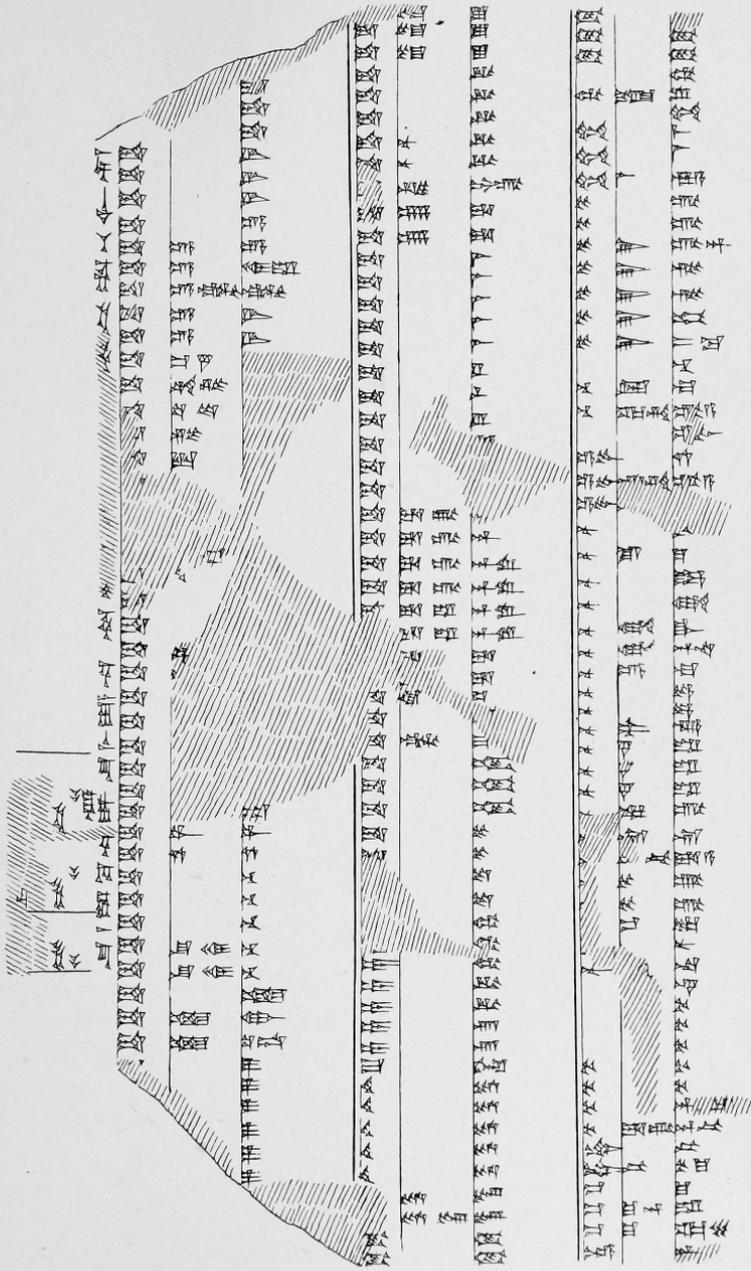
N° 2 (Pl. XLVII). — Ce petit fragment, qui mesure 0 m. 07 × 0 m. 05, appartenait à une tablette bilingue, comme le montrent les traces, conservées sur la tranche d'une colonne accadienne.

Nos 3 et 4 (Pl. XLVI à XLVIII). — Ces deux fragments, qui ne se joignent pas, appartenaient certainement à la même tablette qui comptait huit colonnes, quatre sur chaque face. Le plus grand des deux mesure 0 m. 23 de hauteur sur 0 m. 17 de largeur. L'autre, qui ne mesure que 0 m. 085 × 0 m. 09, formait l'angle inférieur gauche de la tablette qui, entière, devait

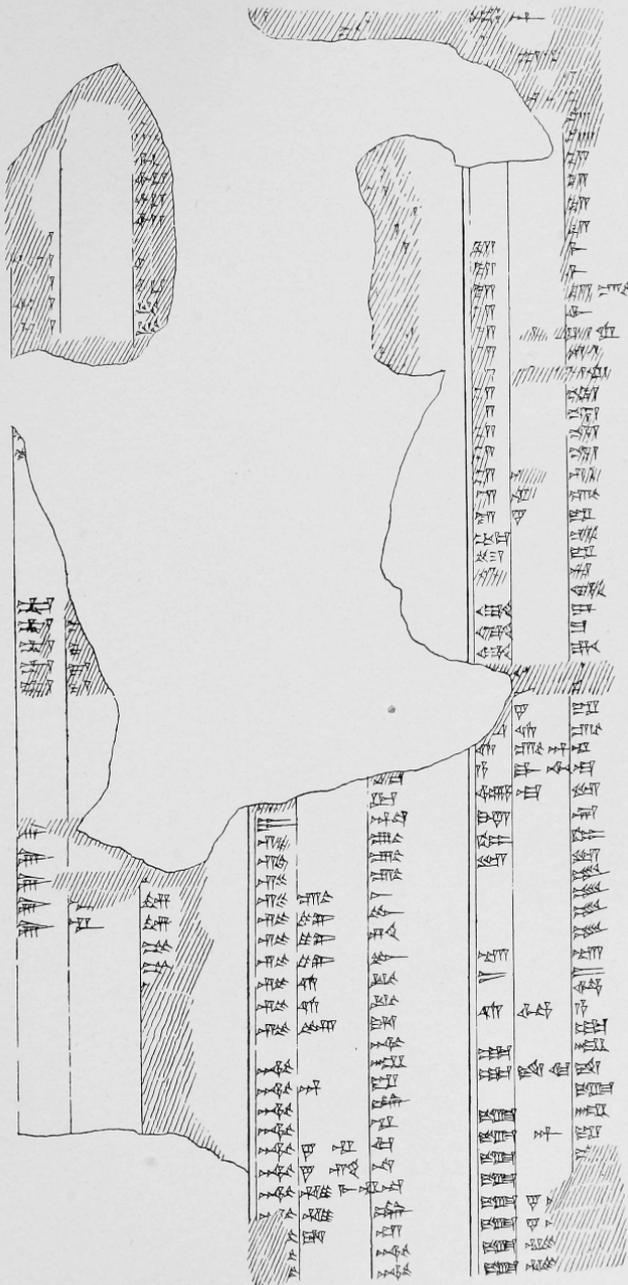
(1) Lorsque j'ai eu pour la première fois la tablette entre les mains, j'ai lu à cette place 𐎠𐎵𐎠𐎵𐎠𐎵, c'est-à-dire (si ma copie est

exacte) l'idéogramme de *Nisaba*, moins l'élément initial *še*.

1 (face)



1 (revers)



avoir au moins 30 cm. de hauteur. Cette tablette reproduisait le texte (moins la partie accadienne) de la troisième, de la quatrième et du début de la cinquième tablette de la série *harra : hubullu*. Comparer, pour la troisième tablette, Meissner, *Assyr. Studien*, VI, pp. 10 ss. (compléments dans OZL, 1915, pp. 136 ss.)⁽¹⁾ ; pour la quatrième, Delitzsch, *AL³*, pp. 86 ss. (texte complété depuis par divers fragments, cf. Weidner, *AJSL*, XXXVIII, p. 164, n° 18 et note 1)⁽²⁾ et, pour la cinquième, Meissner, *Assyr. Forsch.*, I, pp. 21 ss.⁽³⁾

On notera que sur la tablette de Ras-Shamra les signes *ha* et *kù*, *šim* et *ur* ne sont pas distingués. Le signe *li* a une forme très simplifiée que nous retrouverons sur le n° 8. Le signe *ma* a généralement plus de trois clous horizontaux. Nous rencontrerons un autre exemple de cette forme sur la tablette n° 7, l. 12. Elle est encore attestée dans un vocabulaire d'Assur publié ZA, XXXIII, p. 26, par Zimmern qui paraît avoir été embarrassé pour l'identifier (voir *ibid.*, p. 22, note 3, et p. 24, note 4).

Le texte est très différent de celui que nous connaissions jusqu'ici. Je ne signalerai que quelques-unes des nombreuses variantes. Sur le n° 3, l. 21, l'idéogramme de *tillatu* est écrit (*giš*) *illat-geštin* au lieu de (*giš*) *til-la-geštin* ; *illat* est l'idéogramme de *tillatu* « troupe », employé ici pour *tillatu* « cep de vigne » (voir ci-dessous le n° 5, l. 4 et la note y afférente). Sur le n° 4, l. 6, l'idéogramme d'*asu* est écrit (*giš*) *šim-az*, au lieu de (*giš*) *šim-gir*. Or précisément cette graphie est celle qui est employée dans les tablettes d'El Amarna (voir Meissner, *SAI*, n° 3539). Sur la tablette n° 3, l. 36 à 38, on lit ce qui suit :

[(*giš*)] *hašhur ar-mi-an-nu-um*

[(*giš*)] *hašhur gur-di-mi-an-nu-um*

[(*giš*)] *hašhur dam-ši-mi-an-nu-um.*

Voici le passage correspondant dans les exemplaires assyro-babyloniens (Meissner, *Assyr. Studien*, VI, p. 15) :

(1) Un extrait de cette tablette forme la troisième section du vocabulaire de Kish publié par LANGDON, *RA*, XXVIII, p. 18 s.

(2) Voir encore la quatrième section du vocabulaire cité note précédente.

(3) C'est aussi à la troisième et à la quatrième tablette de la série *harra : hubullu* qu'appartiennent les fragments de Ras Shamra publiés par VIROLLEAUD, *Syria*, X, pl. LXXVII, nos 5 et 6.

(giš) hašhur ar-man-nu (var. ar-ma-nu-um)

(giš) hašhur ar-ga-nu

(giš) hašhur kur⁽¹⁾-dīl (var. di)-lum

(giš) hašhur dam-šil-lum

Les formes *gur-di-mi-an-nu-um* et *dam-ši-mi-an-nu-um* (pour *gur-di-lum* et *dam-ši-lum*) sont de véritables barbarismes dont les copistes syriens sont certainement responsables et qui résultent de la contamination des ll. 37 et 38 par la ligne 36.

La tranche (aussi bien sur le n° 3 que sur le n° 4) conserve des traces du colophon, rédigé en langue accadienne. Du nom du scribe il ne subsiste que le dernier élément (*šarru*). Le texte, trop mutilé pour pouvoir être restitué, se termine par *il-ta-tar-šu* « écrivit ceci ».

N° 5. — Cette petite tablette, plus large que haute, mesure 0 m. 053 × 0 m. 075 ; c'est un extrait de la quatrième tablette de la série *ħarra* : *ħubullu* ⁽²⁾. En voici la copie, la transcription et la traduction :

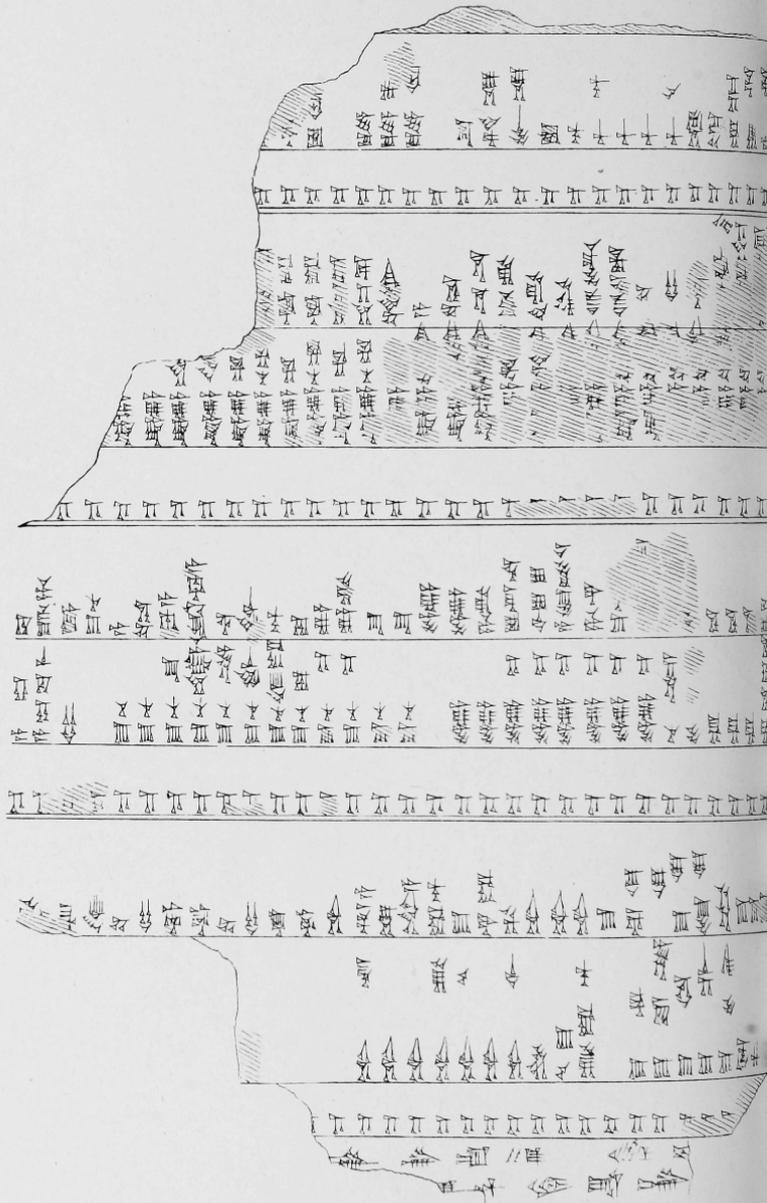
	[(giš)] mā-tur	II	« petite barque » (<i>maturru</i>)
	[(giš)] mā-gur	II	<i>makurru</i> (barque en forme de croissant)
	[(giš)] II-u ₅	<i>ra-ka-bu</i>	« barque à passagers »
	[(giš)] II-illat	II <i>dī-la-ti</i>	« barque de troupe »
5	(giš) II šu-kam-ma	II <i>ba-i-ri</i>	« barque de pêcheur »
	(giš) II peš-peš	<i>muš-tab-ri-tum</i>	« barque.... »
	(giš) (II) ...-ga	II	« barque.... »
	(giš) II eri ^{ki}	II	« barque de Ma'eri » (<i>ma'irūtu</i>)
	(giš) [II] ^d Nanna	II	« barque de Nannar » (= « barque d'Ur », <i>urūtu</i>)
10	[(giš) II] Uri-a ^{ki}	II	« barque d'Accad » (<i>akkadūtu</i>)
	(giš) II Uri-a ^{ki} ^d Ištar	II	« barque accadienne d'Ištar »
	[(giš)] II šu	<i>te-bu-...</i>	« barque.... »
	[(giš)] II-gi-lum	II	<i>magilu</i> (espèce de barque)
	[(giš)] II-gi-šum	II	<i>magišu</i> (espèce de barque)

(1) Meissner lit à tort *šad*. La lecture *kur* est imposée par la variante *gur* de la tablette de Ras Shamra.

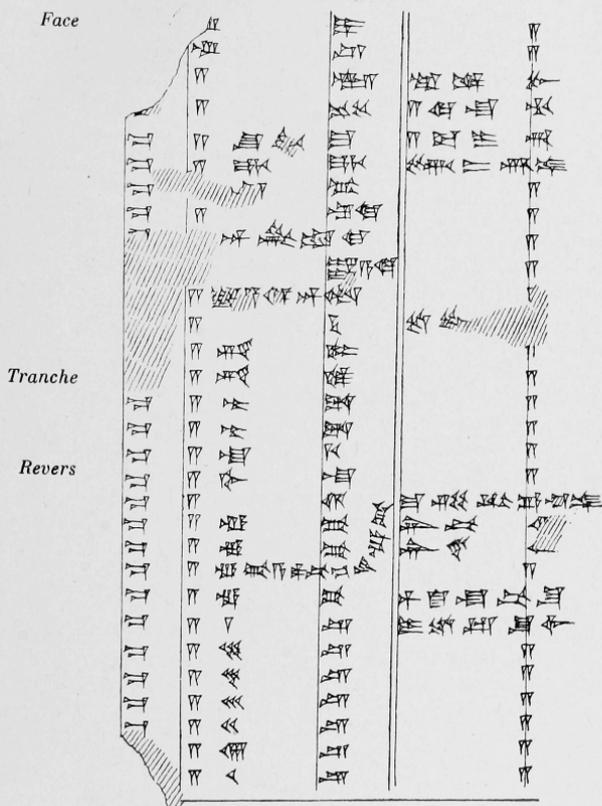
(2) Voir les colonnes IV à VI du texte publié

par DELITZSCH (*AL³*, p. 88 et 89) et le fragment K 8239 (MEISSNER, *Suppl.*, pl. 44, et *OLZ*, 1906, 462 s.), qui restaure partiellement la col. IV.

3 (face)



- | | | | |
|----|-------------------|----|----------------------------|
| 15 | (giš) II kud-da | II | (espèce de barque) |
| | (giš) II kud-da | II | , |
| | (giš) II-la-la(l) | II | malallû (espèce de barque) |



- | | | | |
|----|------------------|---------------------|----------------------------|
| | (giš) II-šal-la | II | mašallû (espèce de barque) |
| | (giš) II-sig | ma-zi-ik kat-la-tum | « barque courte, légère » |
| 20 | (giš) II-diri-ga | ni-bi-r[u] | « bac » |
| | (giš) II-diri-ga | ni-ḫi-r[u] | « bac » |

	(<i>giš</i>) II- <i>diri-ga addir</i>	II	« barque de louage, bac »
	(<i>giš</i>) II- <i>diri-ga</i>	<i>māš-ku la-bi-šu</i>	(espèce de barque)
	(<i>gis</i>) II 60 <i>gur</i>	<i>i-li-īp šu-ši</i>	« barque de 60 <i>kur</i> »
25	(<i>giš</i>) II 50 <i>gur</i>	II	« barque de 50 <i>kur</i> »
	(<i>giš</i>) II 40 <i>gur</i>	II	« barque de 40 <i>kur</i> »
	(<i>giš</i>) II 30 <i>gur</i>	II	« barque de 30 <i>kur</i> »
	(<i>giš</i>) II 20 <i>gur</i>	II	« barque de 20 <i>kur</i> »
	(<i>giš</i>) II 15 <i>gur</i>	II	« barque de 15 <i>kur</i> »
30	(<i>giš</i>) II 10 <i>gur</i>	II	« barque de 10 <i>kur</i> »

L. 2. — (*giš*) *mā-gur* pour (*giš*) *mā-gur*_s. La barque du dieu-lune était un *magur* et quelquefois *Magur* désigne le dieu lui-même; il est donc probable que le *magur* (acc. *makuru*) rappelait la forme du croissant lunaire, voir à ce sujet Jensen KB VI, 1, p. 533; 8^e *camp. de Sargon*, p. 48, note 4; RA, XX, p. 110, note 2; CT, XV, 17, 1. 1. La barque la plus usitée en Babylonie avait les extrémités relevées (cf. Boreux, *Études de nautique égyptienne*, pp. 80 ss.)

L. 3. — *ra-ka-bu*, au lieu de *ru-ku-bu* dans K 8239, l. 10 (Meissner, *Suppl.*, pl. 14). Parait désigner la barque à passagers, par opposition à la barque de charge.

L. 4. — L'idg. *illat* est expliqué ici par *di-la-ti*, c'est-à-dire *tillati*. Ce dernier terme est fréquemment employé dans les tablettes d'El Amarna avec le sens de « renfort ». Même emploi dans les tablettes de Boghazkeuï où il alterne parfois avec l'idg. *illa*; cf. Weidner, BoSt. 8, p. 58, note 6. Un voc. inédit VAT 9718, III, 23 s. explique *tillatu* par *emūqu* et *puḫru* (cf. Ebeling, VAB, II, p. 1590 et Weidner, *l. c.*); comparer TU n° 17, l. 20, où l'idg. *illat*^{pl} est traduit par *pu-uh-ri*; *tillatu* serait donc proprement « la troupe » et *elep tillati* serait la barque qui transporte des troupes, la barque de guerre, ou peut-être, comme me le suggère Landsberger, la barque de flotte (*tillatu* désignerait ici la « troupe » de barques, la flotte).

L. 8. — (*giš*) II *eri*^{sa} est pour (*giš*) II *Mā-eri*^{sa} (le signe *mā* a été sauté par le scribe).

L. 17. — Pour la lecture *malallū*, voir *mā-lal* = *malallū* (Meissner, SAI, n°s 1336 et 2396).

L. 19. — Dans l'exemplaire assyrien de la 4^e tablette de la série *ḥarra* : *ḥubullu* (col. VI, 8), (*giš*) *mā-sig-ga* est expliqué par *si-iq-tum*. Ici *kal-la-tum* est probablement, comme me le suggère Landsberger, pour *qattatum*.

L. 21. — *ni-ḥi-r[u]*, qui a le même idéogramme que *ni-bi-r[u]* (mentionné à la ligne précédente), en est sans doute un synonyme.

L. 22. — Même idéogramme qu'aux deux lignes précédentes + *a-pa-gi-zal-pad-diri-ga*. On connaît d'assez nombreux exemples de ce dernier groupe idéographique (moins le complément *-ga*); voir notamment l'exemplaire assyrien de la 4^e tabl. de la série *ḥarra* : *ḥubullu*, col. VI, ll. 13 et 14. Pour d'autres exemples et pour la lecture *addir*, cf. Meissner, MAOG, I, 2, p. 13 et Pohl, MAOG, V, 2, p. 45.

L. 23. — *Māš-ku-la-bi-šu* (texte certainement corrompu).

N° 6 (Pl. XLIX). — Ce fragment (mesurant 0 m. 09 × 0 m. 12) d'une tablette à six colonnes (trois sur chaque face) est une liste d'idéogrammes sumériens sans traduction accadienne. La première colonne correspond à la première colonne de K 8687 (V R 40, n° 4), ou de son doublet babylonien 82-9-18, 4370 (Meissner, ZA, VII, 31); la deuxième colonne à l'extrait Rm. 3, 3 (V R. 39, n° 3); la troisième colonne à K 4322 + 4170 + 2033 (ASKT, p. 68); la quatrième colonne à ASKT, n° 4, I; la cinquième colonne à ASKT, n° 4, II⁽¹⁾, et à Rm. 2200 (avant-dernière colonne)⁽²⁾; la sixième colonne à la dernière colonne de K 8687, de 82-9-18, 4370 et de Rm. 2200. La plupart de ces fragments ont été attribués par Meissner (ZA, VII, 16 ss.) à la série *ana ittišu*; ils appartiennent en réalité à la première tablette de la série *ḥarra : ḥubullu*, comme Landsberger le démontre dans un travail encore inédit et comme cela résulte notamment de la comparaison avec les premières lignes de la série *ḥar-gud : imrā : ballu* où Landsberger voit avec raison un commentaire de la série *ḥarra : ḥubullu* (cf. ci-dessous, p. 235). Notre tablette fournit le cadre où chaque fragment prend sa place. Pour les trente premières lignes de la série *ḥarra : ḥubullu*, voir Langdon, *Babyloniaca*, VII, 94 s.

N° 7. — Cette petite tablette, plus large que haute, mesure 0 m. 093 × 0 m. 125. C'est un extrait de la deuxième tablette de la série *ḥarra : ḥubullu* (voir ci-dessous, p. 235). En voici la copie, la transcription et la traduction :

[ḥar]-ra-an		« route »
[ḥa]r-ra-an	ur-ḥu	« chemin »
ḥar-ra-an-gur	ku-ri-gu-ru	« chemin de ronde »
USAN-SIG ₃	pa-da-nu	« sentier »
5 gu ₄ -da-kalam-ma	da-nu	« sente »
gu ₄ -da-kalam-ma	mar-te-em-tu	« sente »
ki-uš	ki-ú-šū	« pas »
ki-uš	ki-ib-su	« pas »
ki-uš	tar-qu	« passage »

⁽¹⁾ Texte complété par MEISSNER, ZA, VII, 22 s.

⁽²⁾ Cette tablette a été publiée par MEISSNER

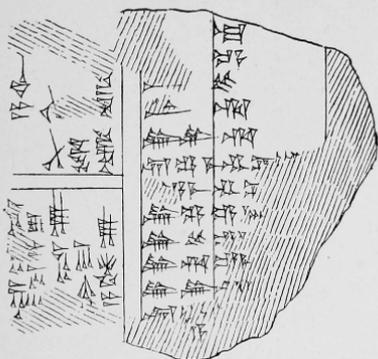
(sous le n° Rm. 2220) dans ZA, VII, 32 (où le recto et le verso sont intervertis).

Face

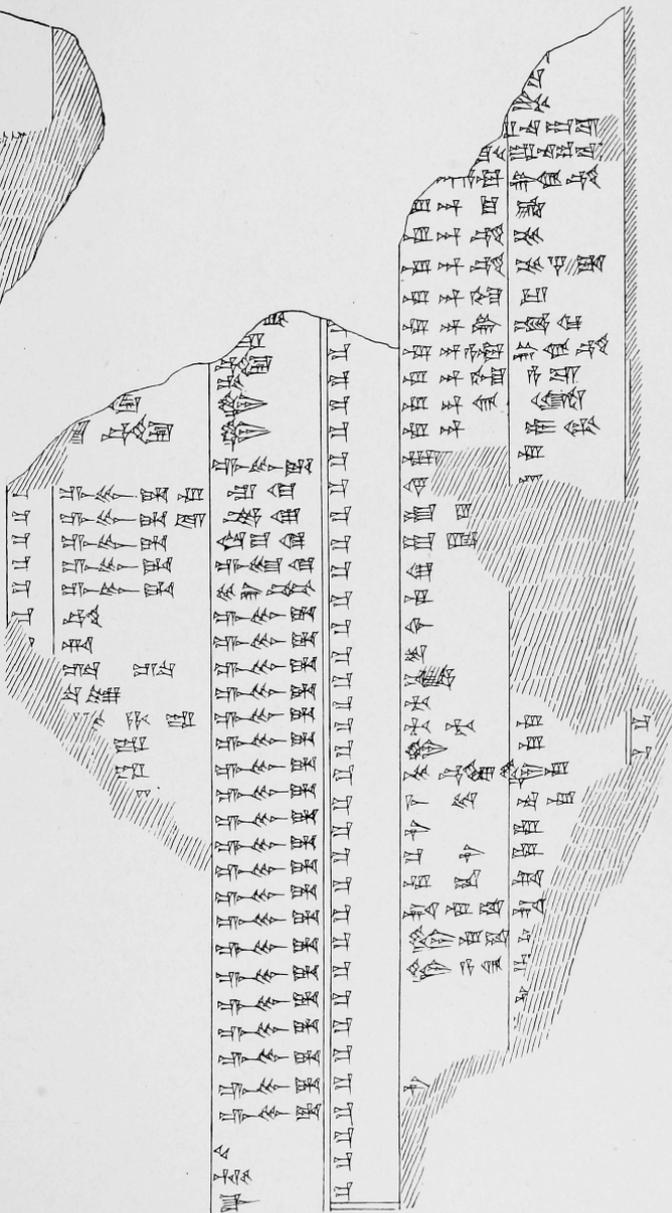
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
5	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
10	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
15	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
20	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
25	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
	平	平	平
30	平	平	平

Revers

2 (face)



3 (revers)



2 (revers)



(11/11/34)

(11/11/34)



(11/11/34)



10	<i>[gir-]ki-uš</i> <i>suḫur</i> <i>[suḫur]-me</i> <i>[suḫur]-lal</i> <i>[suḫur-lal-lal]</i>	<i>ki-ib-su</i> <i>ki-ma-[tu]</i> <i>ka-ma-m[u]</i> <i>ka-zi-[ru]</i> <i>ka-zi-[ru]</i>	« pas » « frondaison, chevelure » « être feuillu, chevelu » « chevelu » « chevelu »
15	<i>[gū-me-er-me-er]</i> <i>[gū-da-ri]</i>	<i>ḫu-da-[an-nu-bu]</i> <i>a-da-[ru]</i> <i>ra-</i>	« être luxuriant »

(Lacune d'environ 8 lignes)

26	<i>s[ī-si-ī]g</i> <i>si-s[ī]-ig</i> <i>šurun</i> <i>šurun</i> ⁽¹⁾ <i>ra-ab-šú</i> <i>ga-bu-[u]</i> « fumier » id. id.
30	<i>šurun</i>	<i>pi-qa-nu</i>	id.

L. 3. — *ku-ri-gu-ru* est apparemment un emprunt au sumérien. L'élément sumérien *gur* paraît avoir ici le sens de l'accadien *saḫāru* qui signifie « tourner autour » et « processionner » ; *kuriḡuru* serait le « chemin de ronde » ou le « chemin de procession ». Les textes parallèles K 9961 (CT XIX, 2) et K 4342 (II R 38, n° 1) ont *gān-ur₄* = *ka-na-gur-ru* ; mais Ni 4599 (UM XII, 4, n° 16) a pour le sumérien la même forme que notre tablette : *ḫar-ra-an-gur*. (Il est à noter que Ni 4599 est avec Ni 4594 le plus ancien témoin babylonien de la deuxième tablette de la série *ḫarra* : *ḫubullu*).

L. 4. — L'idéogramme est nouveau. Les textes parallèles ont ici *ka-gir* (K 9961 et K 4342), ou (dans la série *ḫar-gud* : *imrū* : *ballu*) *ka-gir-ra* (82-5-22, 373, l. 15 ; RA, XVII, p. 192).

L. 5. — K 9961 + K 4342 : *gu₄-ud-kalam-ma* = *da-rag-gu* ; Ni 4599 : *gu₄-ud-da-kalam-ma*. Dans notre texte *da-nu* est suspect (-*nu* pourrait résulter d'une contamination par la ligne précédente).

L. 6. — K 9961 + K 4342 : *ki-uš-kalam-ma* = *nar* (var. *ner*)-*da-mu*. Il est possible que *mar-te-em-tu* (*mardemtū*) soit le même terme que *nardamu*, avec une terminaison féminine et sans la mutation de *m* en *n*.

L. 9. — *tar-qu* pour *dargu* (K 9961 + K 4342: *da-rag-gu*).

(1) L'identification du premier signe de la ligne accadienne est incertaine (ce signe est peut-être A ou II).

L. 10. — La restitution *gir* devant *ki-uš* est hypothétique. Comparer Gudea Cyl. A VI, 15 ; XI, 21.

L. 11. — Au sujet de *kimmatu* (*qimmatu*) voir Jensen, KB, VI, 1, p. 436 et Albright, JAOS, XXXIX, 71, note 12.

L. 12. — On trouve le même idéogramme *suḫur-me* dans la tablette n° 1 de Ras Shamra (III, 7) et dans Ni 4599, l. 19 (1). K 9961 a [*su*]ḫur-gig = *qa...* Restituer *qa-[ma-mu]* et comparer, dans un vocabulaire inédit d'Assur (cité par Delitzsch, *Sgl.*, p. 253), *suḫur-suḫur* = *qa-ma-a-mu*. Ce verbe *kamāmu* (*qamāmu*), en raison de l'élément *suḫur* qui entre dans tous ses idéogrammes, ne saurait être séparé de *kimmatu* (*qimmatu*). Dans le poème de la création, II, 87, *kamāmu* ne signifie pas « être dans le silence, la stupeur », comme le suggèrent Ebeling, MVAG, 1918, 2, p. 31, et Zimmern, *Hommel-Festschrift*, p. 224, note 2, mais plutôt, comme le pense Landsberger, « secouer sa chevelure ».

L. 13. — A cette place, dans K 9961, on lit : *suḫur-lal* = *ki...*, qui est à restituer, non pas *ki-[im-ma-tu]*, comme on l'a suggéré (SAI, n° 6527 ; RA, XIV, p. 8, note 1), mais *ki-[zi-ru]*. Dans le vocabulaire d'Assur C 2623 a, publié par Meissner, AfK I, p. 85, *sag-ki suḫur-lal* (l. 15) est expliqué par *ki-zi-ru*. Meissner (*ibid.*, p. 86) en rapproche UM V, n° 147, ll. 3 à 5, où on lit :

<i>lú suḫur</i>	<i>ša gi₄-im-ma-tim</i>
<i>lú suḫur-lal</i>	<i>ki-iz-rum</i>
<i>lú ki-zi-ir aka</i>	<i>ki-iz-rum</i>

Ša gi₄-im-ma-tim (c'est-à-dire *ša qimmatim*) signifie apparemment « l'homme à la chevelure, le cheveu ». Dans notre texte, *ka-zi-ru* pourrait avoir un sens très voisin.

L. 15. — *ḫu-da-[an-nu-bu]* pour *ḫutannubu*. K 9961 + K 4342 ont à cette place *ḫu-tan-nu-bu* et non *ḫu-un-nu-bu*, ainsi que lit Langdon RA XIV, p. 8.

L. 16. — K 4342 a ici *na-an-du-ru* (c'est-à-dire le niphâl au lieu du qal).

L. 26 et 27. — La forme *si-si-ig* se retrouve dans la tablette de Ras Shamra, n° 8, et dans Ni 4599. Dans K 4342, UM V, n° 132, et dans le vocab. de Kish publié par Langdon RA, XXVIII, p. 18 s., le même idéogramme est écrit *sig-sig* et expliqué par des termes signifiant « vent, ouragan » (*šāru, meḫū, zaqīqu*) et par d'autres signifiant « silence, stupeur » (*šaqqummatu, šaḫurratu*).

L. 28. — *ra-ab-šú* ; K 4342 et UM V, n° 132 : *ru-ub-šu*. Le vocab. de Kish (RA, XXVIII, p. 18 s.) a la mauvaise graphie *ru-ub-tum*.

L. 29. — *ga-bu-[u]* ; K 4342 et UM V, n° 132 : *ka-bu-u* (var. *ū*).

L. 30. — *pi-qa-nu* ; K 4342 : *pi-qa-an-nu* ; UM V, n° 132 : *piq-qan-nu*.

N° 8 (Pl. L à LII). — Grande tablette à six colonnes, dont la partie supérieure manque. Dans son état actuel, elle mesure 0 m. 145 × 0 m. 175. Une

(1) Langdon lit *suḫur-lal* dans UM, XII, 1, p. 22, mais *suḫur-me* dans RA, XIV, p. 7, note 18.

photographie du recto, prise par M. Schaeffer au moment de la découverte, est reproduite pl. LII⁽⁴⁾.

Cette tablette énumère des termes et locutions empruntés à la langue sumérienne juridique et les accompagne, dans les quatre premières colonnes, d'une traduction, non pas en accadien, mais en une langue inconnue.

La partie sumérienne est empruntée à un vocabulaire bilingue babylonien, dont nous connaissons d'assez nombreux fragments. Meissner (ZA, VII, p. 18 ss.; *Assyr. Forsch.*, II, p. 25) et Langdon (RA, XIV, p. 1 ss.) ont mis en lumière l'interrelation de ces fragments, mais les ont attribués à tort à la série *ana ittišu*. Landsberger, dans un travail encore inédit, démontre qu'ils appartiennent non pas à la série *ana ittišu*, mais à la deuxième tablette de la série *ħarra* : *ħubullu*. Ses arguments peuvent se résumer comme il suit⁽⁵⁾ :

1° La série *ħar-gud* : *imrù* : *ballu* est un commentaire de la série *ħarra* : *ħubullu*. Le commencement de ce commentaire est donné par 82-5-22, 575 (RA, XVII, 192), complété par Sm. 305 (RA, XVII, 179) et K 14104 (CT, XVIII, 9). Les ll. 1 à 12 commentent la première tablette, les ll. 13 à 17 la deuxième et les ll. 18 et suivantes la troisième tablette de la série *ħarra* : *ħubullu*.

2° Un fragment inédit (79-7-8, 324) de la première tablette donne le début de la tablette suivante : [tul : b]ur-tum.

3° K 11180 (Meissner, *Assyr. Forsch.*, II, 65), qui débute par *tul* : *bur[-tum]*, porte au revers la mention *dub-2-kam*... « 2° tablette de... ».

Je désignerai par A le texte de Ras-Shamra et par B celui des exemplaires assyro-babyloniens. Le début de B est donné par 82-7-14, 864, I, II et V, 9 ss. (Meissner, ZA, VII, 27 s.) et K 11180 (Meissner, *Assyr. Forsch.*, II, 65). La suite a été reconstituée par Langdon (RA, XIV, 1 ss.), dans la mesure où les documents dont il disposait le lui permettaient.

On trouvera ci-dessous la transcription des quatre premières colonnes de A.

(4) Cette photographie est d'autant plus précieuse que, depuis qu'elle a été prise, certaines parties du recto ont souffert du traitement auquel la tablette a dû être soumise pour l'enlèvement d'une épaisse couche de mortier qui couvrait tout le verso.

(5) Notons que le vocabulaire de Kish, qui vient d'être publié par Langdon dans RA,

XXVIII, p. 18 s., apporte une entière confirmation de la thèse de Landsberger : les deux premières sections de ce texte sont un extrait de la tablette que Landsberger classe comme la deuxième de la série *ħarra* : *ħubullu* ; la troisième section est un extrait de la troisième tablette et la quatrième section un extrait de la quatrième tablette de la même série.

J'y ai joint d'une part la traduction accadienne, dans la mesure où elle est donnée par B ou peut être restituée, et d'autre part le texte sumérien de B partout où il diffère de celui de A. Toutes ces additions sont en petits caractères. Les lignes qui ne figurent pas dans B sont marquées d'un astérisque ; celles qui peuvent avoir appartenu à B, mais ne sont pas conservées dans les fragments qui nous sont parvenus, sont marquées d'une croix. Dans la partie rédigée en langue inconnue, j'ai transcrit le signe *PI* par *w* afin de ne rien préjuger entre les lectures possibles *wu*, *wa*, *wi*, *we*.

Le texte est par endroits fort difficile à lire. En cas de lecture incertaine, la transcription est en caractères romains.

Col. I.

[in-pá-e-meš]	. . . -pa-š <u>u</u> -ku	<i>it-mu-u</i>
[nam-dumu-a-ni-šè]	. . . -di-e	Ils jurèrent. <i>ana ma-ru-ti-šú</i> A sa situation d'enfant.
[nam-ibila-a-ni-šè]	[II-di]-e	<i>ana ap-lu-ti-šú</i> A sa situation d'héritier.
5 [nam-šes-a-ni-šè]	[II-di-e]	<i>ana aḫ-ḫu-ti-šú</i> A sa situation de frère.
[nam-a]d-a-ni-šè	[II-di-e]	<i>ana ab-bu-ti-šú</i> A sa situation de père.
[nam-a]b-[ba]-a-ni-šè	[II-di-e]	<i>ana ši-bu-ti-šú</i> A sa situation de témoin.
[nam]-lugal-a-ni-šè nam-lugal-la-a-ni-šè	[II-di-e]	<i>ana be-lu-ti-šú</i> A sa situation de maître.
* [na]m-n[<i>m</i>]-a-n[<i>i-š</i>]	II-d[<i>i-e</i>]	[<i>ana be-lu-ti-šú</i>] A sa situation de maîtresse.
10 [na]m-wr[<i>da</i>]-a-ni-šè	II-di-[<i>e</i>]	<i>ana ar-du-ti-šú</i> A sa situation d'esclave.
nam-lú-h[un]-...-a-ni-šè nam-lú ⁽¹⁾ -ḫun-gá-a-ni-šè	II-di-e	<i>ana ag-ru-ti-šú</i> A sa situation d'homme loué.
nam-ka-šir ib-ta-e nam-ka-šir ib-ta-è	nam-ri-ša	<i>ana ki-šir ú-še-ši</i> ⁽²⁾ Il prit à loyer :

(1) Manque dans K 4316, 2 (II R, 33, n° 2).

(2) Var. *ú-še-eg-ši* (présent-futur), cf. K 4316,

17 (II R, 33, n° 2) ; cette leçon est certainement erronée.

	<i>ka-šir mu-1</i> ⁽¹⁾ <i>-kam</i>	<i>ša we-la-we</i>	<i>ana</i> ⁽²⁾ <i>ki-šir šat-ti-šu</i> pour son loyer annuel,
	*[<i>k</i>] <i>ū-babbar-6 i-lá-e</i> 6 <i>gin kù-babbar i-lá-e</i>	<i>G . . . -a mi-di-šu</i>	<i>šeš-šet šiq-lu kaspu i-šaq-qal</i> six sicles d'argent il paiera.
15	[<i>m</i>]- <i>an-tug</i> <i>bi-en-dug₄</i>	<i>hi-li-šu</i>	<i>iq-bi</i> Il parla (il dit).
	[<i>nu</i>]- <i>an-tug</i> <i>nu-bi-en-dug₄</i>	<i>II-šu-ki</i>	<i>ul iq-bi</i> Il ne parla pas (ne dit pas).
	[<i>ba</i>]- <i>an-tug</i> <i>ba-ab-dug₄</i>	<i>pa-li-šu</i>	<i>iq-bi</i> Il parla (il dit).
	<i>nu-ba-an-tug</i> <i>nu-ba-ab-dug₄</i>	<i>II-ia-mi</i>	<i>ul iq-bi</i> Il ne parla pas (ne dit pas).
	<i>ka-na₄-a-ni nu-me-a</i> <i>ka(na₄)[kišī]b-a-ni-še nu-me-a</i>	<i>. . . a-šu-di-ni-we pa-du- . . .</i>	<i>ša la pi-i ku-nu-uk-ki-šu</i> Sans conformité de son contrat.
20	<i>é-a-ni dū-a</i> <i>é-ni dū-a</i> <i>egir-bi nig-kala-ga</i>	<i>II ti-ni-šu</i> <i>II ti-bu-ša</i>	<i>bīt-su ip-pu-uš</i> Il construisa sa maison, <i>arkāt-su ú-dan-na-an</i> il fixera (par un acte juridique) sa succession.
	<i>šu-gar-ni-še ba-si-sá</i> <i>šu-ma-a-ni-še ba-s[a₄]</i>	<i>II ša-we-ša</i>	<i>ana qātē^v-šu ú-mal-lu-u</i> On livra ⁽³⁾ en ses mains.
	<i>sar-ri a-dū-a</i> 5 <i>sar é-dū-a</i>	<i>na-ri-we ni-šu</i>	<i>ha-mul-tú mu-sa-ru bītu ep-šu</i> Cinq <i>musaru</i> (de terrain), maison bâtie,
	<i>giš-ki a[l]-bal-lá</i> <i>é al-ba-lá</i>	<i>ša-ri-we hi-na-šu</i>	<i>bītu rug-gu-bu</i> maison couverte,
25	?- <i>ki dū-a ig (giš-)</i> <i>hul na-gub</i> <i>(giš-)ig (giš-)kul gab-ba</i>	<i>ša ti-na-šu hi-ri-nu-hi bi-ti-hi ka-bu-šu</i>	<i>dai-tú sik-kur kun-nu</i> vantail et verrou fixés.
†	[<i>i</i>]- <i>n-an-sum</i>	<i>e-d[i]-ni</i>	[<i>id-din</i>] Il donna.
†	<i>ba-an-sum</i>	<i>II-ki-ni</i>	[<i>il-ta-din</i>] Il donna.
†	[<i>nu-b</i>]- <i>a-an-sum</i>	<i>II-la-di-e</i>	[<i>ul it-ta-din</i>] Il ne donna pas.
†	. . . - <i>nig-ga</i>	<i>II-la-lam</i>
30	† . . . - <i>ra</i>	<i>e-di-la-lam</i>

⁽¹⁾ Ecrit, par erreur, *UD*.⁽²⁾ Manque dans *K 4316*, 48 (II *R*, 33, n° 2).⁽³⁾ Mot à mot : « rempli ».

† . . . -gar	ki-ba-šū
†	II-ša-la

Col. II.

[še].	[II] ga-mi-. . .	Le grain de. . .
še-[-nig]-šū	II šu-mu-ni-we	še-im qa-ti Le grain de la main de
* še-UD	II šu-ru-ti-ḥi	[še-im pu-ši]
5 še[-UD]-e-SUM še-UD-e-NE	II ša-r[i]-ti-ḥi a-ḥu-ši	še-im pu-ši
še-pa-[u]ru-ki še-ba-uru-gim	II . . . -r[i]-zi -di-nj	še-im maš-šik-ti
* še AN-. . .	II ma-. . .	Le grain de. . .
[še] NI-d[ub]	II ka-r[i]-we-ni-we	Le grain du tas.
[NI-du]b	ka-ru-we	Le tas.
10 [NI-dub]-še	II ka-te-ni-we	Le tas de grain.
[NI-dub še]-ià-giš	II šu-mi-šū-mi-ni-we	Le tas de sésame.
† [NI-dub zú-lum-]ma	II zi-lu-um-pa-ni-we	Le tas de dattes.
† [NI-dub]	II i[m]-mu-r[i]-we	Le tas de. . .
† [NI-dub] . . . -[g]i-gi	II a-la-da-mi-ni-we	Le tas de. . .
15 † NI-[dub] . . . -dub	[II] s[i]-ni-we e-gi	Le tas. . .
† šá-.	II-ni-we e-gi
† gan[ba]	ma-. . . -r[i]	ma-ḥi-ru Le prix.

† [ganba gu]-la	II te-la-ma-e	ma- <i>hi-ru rabu-ú</i> Le grand prix.
† [ganba tur]-ra	II zu-gi	ma- <i>hi-ru še-eh-ru</i> Le petit prix.
20 † [ganba] . . . -ga ganba <i>lat-e</i>	II ni-ra-e	ma- <i>hi-ru en-šu</i> Le prix faible.
† ganba <i>gi-na</i>	II ur-uh-zi	ma- <i>hi-ru ki-nu</i> Le prix fixe.
† ganba <i>düg-g[a]</i>	II pa- <i>hi-ri-e</i>	ma- <i>hi-ru ta-a-bu</i> Le bon prix.
† ganba <i>kala-ga</i>	II tu-bu-e	ma- <i>hi-ru dan-nu</i> Le prix fort.
† ganba ZALAG-ga	II te-gi-še	[ma- <i>hi-ru dam-qu</i>] Le beau prix.
25 † ganba <i>uru(-ki) a[l]-. . . -g[í]</i> ganba <i>uru gál-la</i>	II a-ni-di-ni-ni- <i>hi ú-ša-e</i>	ma- <i>hir i-na ál-i ba-šu-ú</i> Le prix qui existe dans la ville.
† nam- <i>ša-gur-ra . . . -e</i>	II s[í]-ni-wé e-gi-di <i>hi-ma-šu</i>
ša	ti- <i>iš-ni</i>	lib-bu Le cœur (le milieu).
ša-bi	II-di	lib-ba- <i>šu</i> Son cœur (son milieu).
ša-bi- <i>šè</i>	II-di-e	ana lib-bi- <i>šu</i> En son cœur (en son milieu).
30 ša-bi- <i>šè a-. . . in-gar</i> [ša-bi- <i>šè in-gar</i>]	II-ki-e	ana lib-bi- <i>šu iš-kun</i> En son cœur (en son milieu) il plaça.
in-dadag	ša- <i>ha-la-šu</i>	ub-bi- <i>ib</i> Il purifia.
in-dadag-e- <i>meš</i>	II-ša-. . . .	ub-ba-bu Ils purifieront.
zi-ga	zu-bal-gi	ši-i-tum La dépense.
zi-ga	mi-zi-mi	ti-bu-tum L'insurrection, la prise d'armes.
35 zi-ga	. . . ⁽¹⁾ bu-mi	[ni-si- <i>h-tum</i>] L'extrait.
zi-[ga]- <i>aš-aš</i>		
a-[ga]-zi ⁽²⁾		

(1) Le signe parait être a ou š.

(2) L. 13 de *har-gud* : *imrú* : *ballu*

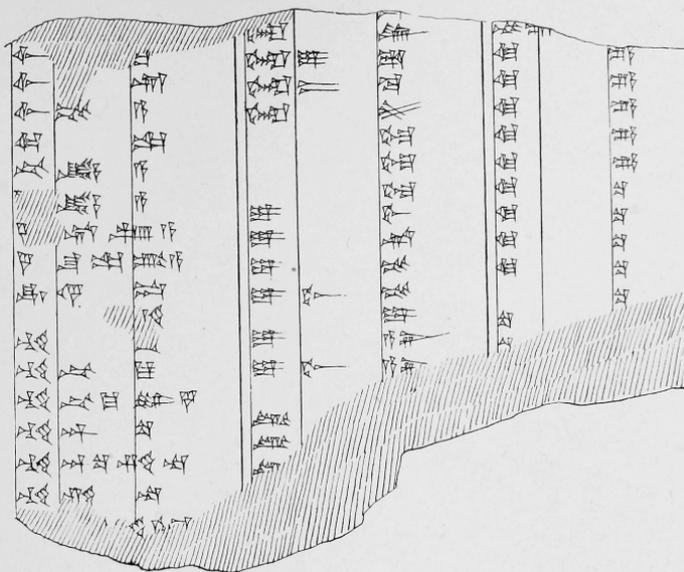
(voir ci-dessus p. 235), ce terme est
expliqué par [...]bu-ú : *mul-lu-ú*.

(Voir, d'autre part, Br. n° 11529 et
suiv.).

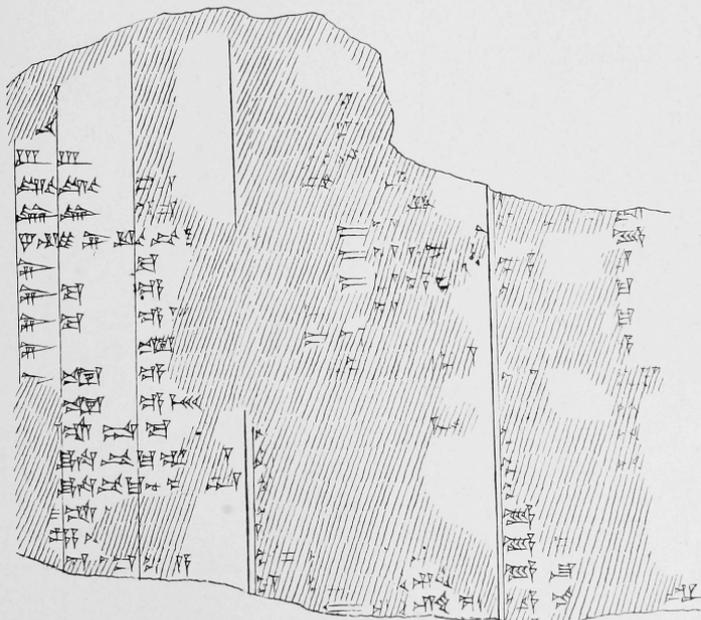
Col. III.

.....	
† . . . -na-	
† mu-	
† mu-kal-	
5 † mu-da- -wē	
† māš-da-r[i]	[ir-bu]
† māš-da-ri pa-šu-ši-te	La recette.
† māš-šu-BU-[BU] -la-ni	[ir-bu.]
ugula māš-šu-BU-B[U] -te-ša-ḥi	La recette.
10 dam-gār -gi-ru	[ba-ru-ú]
ugula dam-gār -[t]e-ši-ḥi	Le devin.
sa- . . . -la -ni	a-kil ba-ri-[i]
..... -lal	šī-ma-ni-šu-ḥi	Le chef-devin.
sa-la-lal	pa- . . . -iš- . . .	tám-ka-[ru]
ma-na-lal	ú-bu . . . -ni	Le négociant.
mu-un-lal	bi-ša-ša-te	a-kil tám-k[a-ri]
mu-un-bal	te-ma-ri	Le chef-négociant.
15 mu-un-du	pa-la	manalu-u
mu-un-dù	II-la-ma	iḥ-[ri]
* mu-un-ru		Il creusa.
e		i-pu-[aš]
pa ₅		Il bâtit.
pa ₅ -lal		i-ki
		Le canal.
		pal-gu
		Le fossé d'irrigation.
		a-tap-pu
		Le petit fossé.

6 (face)



6 (revers)



20	<i>pa₅-sig</i>	<i>II-la-ma</i>	<i>a-tap-pu</i> Le petit fossé.
	<i>pa₅-š ità⁽¹⁾</i>	<i>II-la-ma</i>	<i>ra-a-tu</i> La rigole
	<i>pa₅ mu-un-bal</i>	<i>II bi-šū-šū-te</i>	<i>a-tap-pu iḥ-ri</i> Il creusa le fossé.
	* <i>a-ga-š ū-ga</i>	<i>II</i>	
	<i>in-dū-a</i> [<i>im-dū</i>]-a	<i>II</i>	<i>pīt-qu</i> La construction en argile.
25 †	<i>im-ma</i>	<i>II</i>	
	† <i>im-ma aka</i>	<i>II</i>	
	† <i>nam-me-en-na</i>	<i>en-ni-. . .</i>	[<i>šap-šū</i>] Fort.
	† <i>nam-er'im</i>	<i>e-la-mi</i>	[<i>ma-mi-tum</i>] Le serment.
	† <i>nam-er'im ku</i> [<i>nam-er'im kud-da</i>]	<i>II . . .-ma</i>	[<i>ma-mi-tum ta-mu-ū</i>] Prêter serment.
30 †	<i>nam-er'im aka</i> [<i>nam-er'im aka-a</i>]	<i>II ma-e</i>	[<i>ma-mi-tum ta-mu-ū</i>] Prêter serment.
	<i>nam-gar-ra</i> [<i>nam-ri</i>]	<i>sar-ri</i>	<i>šal-la-tum</i> Le butin.
	<i>nam-gar-ra aka-a</i> <i>nam-ri aka-a</i>	<i>II šu-hu-šū-ru-e</i>	<i>šal-la-tum šá-la-tum</i> Faire du butin.
	<i>nam-me-en-na aka</i> <i>nam-en aka-a</i>	<i>bīt-ru-ú</i> Gros, fort.

Col. IV.

<i>nam-[me-e]n-n[a]-na</i> <i>nam-en-na</i>	<i>II</i>	<i>šap-su</i> Fort.
<i>nam-me-en-na-nin-lal-si ib-e</i> <i>nam-ūru-lal-šē ib-ta-ē</i> <i>an-ta⁽²⁾</i>	<i>aš-hu-we</i>	<i>ana ir-ri-šū-ti ū-še-ši</i> Il prit à bail pour cultiver.
<i>ki-ta</i>	<i>tu-ri-we</i>	<i>e-liš</i> En haut. <i>šap-liš</i> En bas.

(1) Ecrit, par erreur, *mar*.

(2) Ecrit, par erreur, *ga*.

5	<i>an-ta ki-ta</i>	<i>aš-ḥu tu-ri</i>	<i>e-liš ù šap-liš</i> En haut et en bas.
	<i>uš</i>	<i>zi-ia-ri</i>	<i>šid-du</i> Le flanc.
	* <i>uš-an-ta</i>	II <i>aš-ḥu-we</i>	[<i>šiddu elú</i>] Le flanc d'en haut.
	* <i>uš-ki-ta</i>	II <i>tu-ri-we</i>	[<i>šiddu šaplá</i>] Le flanc d'en bas.
	<i>sag</i>	<i>te-ri-ni</i>	<i>pu-ú-tum</i> Le front.
10	* <i>sag-an-na</i> [<i>sag-an-ta</i>]	II <i>aš-ḥu-we</i>	[<i>pātu elitu</i>] Le front d'en haut.
	* <i>sag-ki-na</i> [<i>sag-ki-ta</i>]	II <i>tu-ri-we</i>	[<i>pātu šaplitu</i>] Le front d'en bas.
	<i>bür</i>	<i>tu-ri-we</i>	<i>šu-up-lum</i> La profondeur.
	<i>sukud</i>	<i>aš-ḥu-we</i>	<i>mi-lu-ú</i> La hauteur.
	<i>dagal</i>	<i>rap-šu</i>	<i>ru-up-šu</i> La largeur.
15	<i>á</i>	<i>ut-ḥu-ru</i>	<i>i-[du]</i> Le côté.
	<i>á-bi</i>	II <i>ri-di</i>	<i>i-du-[šu]</i> Son côté.
	<i>á-bi-e-ne-ne</i>	II <i>ia-ša</i>	<i>i-du-[šu-nu]</i> Leur côté.
	† <i>á-bi ba-ra</i>	II <i>a-ga-e</i>	
	† <i>da</i>	<i>ša-we-ni</i>	[<i>tí-ḥu</i>] Proximité, près de.
20	† <i>da-bi</i>	II <i>nu-di</i>	[<i>tí-ḥi-šu</i>] Près de lui.
	† <i>da-bi-e-ne-ne</i>	II <i>ia-ši</i>	[<i>tí-ḥi-šu-nu</i>] Près d'eux.
	† <i>da-é</i>	II <i>ša-li-ni-we</i>	[<i>tí-ḥi bití</i>] Près de la maison.
	† <i>egir-é</i>	<i>ú-ra-da-ši ša-li-ni-we</i>	[<i>ar-ki bití</i>] Derrière la maison.
	† <i>ús-sa-da-da</i> [<i>ús-sa-du</i>]	<i>u-li-we-ru</i>	[<i>i-tu-ú</i>] Limite, limitrophe.

25 <i>ús-sa a-šà-ga</i> [<i>ús-sa-du a-šà-ga</i>]	<i>II a-we-ri-we</i>	[<i>i-ta</i>] <i>eq-li</i> Limitrophe du champ.
<i>ús-sa-da giš-sar</i> [<i>ús-sa-du</i>] <i>giš-sar</i>	<i>II ša-ah-ri-we</i>	[<i>i-ta</i>] <i>ki-ri-i</i> Limitrophe du verger.
<i>uš-sag</i>	<i>zi-ia-ri</i>	<i>šid-du pu-u-tum</i> (1) Le flanc et le front.
<i>uš-gid-da</i>	<i>II ki-ra-i</i>	<i>šid-du ar-ku</i> Le flanc long.
<i>uš-ku-da</i> <i>uš-gu-da</i>	<i>II aš-hu-we</i>	<i>šid-du ku-ru-ú</i> Le flanc court.
30 * <i>uš-nu-ku-d[a]</i>	<i>II tu-ri-we</i>	Le flanc non court.
<i>zag</i>	<i>pa-</i>	<i>pa-a-tu</i> (2) La limite, l'étendue.
<i>zag giš-sar</i>	<i>.</i>	<i>pât ki-ri-i</i> La limite du verger.
<i>.</i>	<i>.</i>	

Les cinquième et sixième colonnes ne contiennent que le texte sumérien, sans traduction⁽³⁾. La seconde langue n'est représentée que par la glose suivante, écrite en travers au haut de la cinquième colonne :

a-hi zi-lu-e
a-za-li ni-ri-nu

Col. I, 2. — La restitution du sumérien est très probable, sans être absolument certaine. Elle postule en effet, pour les lignes 2 à 6, entre A et B, une exacte concordance qui, nous le verrons, fait par ailleurs souvent défaut. La traduction accadienne *il-mu-u* de *in-pà-e-meš* est erronée ; il faudrait *i-ta-mu-u* (présent-futur). Comme l'a justement observé Landsberger, le présent-futur 3^e pers. pl. en *-e-meš* est une caractéristique de la série *ħarra* : *ħubullu* (dans la série *ana ittīšu* la forme correspondante est *-e-ne*).

Le signe qui suit... *-pa-šu* est incertain. On peut hésiter entre *ku* et *lu* ; ce serait le suffixe du pluriel ; *-šu* est un suffixe verbal, dont nous trouverons d'autres exemples.

I, 3 à 11. — *di* = sum.-*ni*, acc. *-šu* « de lui », « son » ; *-e* = sum. *-šè*, acc. *ana* et signifie « à, pour, vers » ; c'est un suffixe de direction. La traduction n'était intégrale qu'à la ligne 3 ; le scribe avait traduit *nam-dumu* (= acc. *mārātu*) de la l. 3, mais non *nam-ibila* (= acc. *aplātu*) de la l. 4, etc.

I, 12. — *nam-ri-ša* est une forme verbale en *-ša*. Nous trouverons d'autres exemples de ce suffixe.

(1) K 4558, l. 4 (RA, XIV, 12) : *šid-du u pu-ú-ti*.

(2) Noter col. V, 16, *sig* pour *sig*₄ ; col. VI, 7,

(3) 38394, l. 4 (RA, XIV, 12) : *pa-a-tum*.

tug pour *dug*₄.

I, 13. — *ša we-la-we* ou *sa-we-la-we* ? La coupure est incertaine. Si la seconde lecture est exacte, *ka-šir* (= acc. *kišir* « loyer ») ne serait pas traduit. Le suffixe *-we* exprimerait le génitif dans le premier cas, le locatif dans le second.

I, 14. — *mi-di-šu* (ou *a-mi-di-šu* ?) est une forme verbale en *-šu*.

I, 15. — [*in*]-*an-tug*; *in-* restitué d'après la l. 26; *tug* pour *dug*, (de même ll. 16 à 18 et col. VI, 7 dans *inim-bi nu-an-tug*). *Hi-li-šu*, forme verbale en *-šu*.

I, 16. — *II-šu-ki*, lire *hi-li-šu-ki*; *-ki* serait la négation.

i, 17. — *pa-li-šu*, forme verbale en *-šu*; on attendrait *hi-li-šu*, comme à la l. 15. Une traduction accadienne *iq-la-bi* (au lieu de *iq-bi*) rendrait plus exactement *ba-an* ou *ba-ab-dug*.

I, 18. — *II-ia-mi*, lire *pa-li-šu-ia-mi* (ou *pa-li-ia-mi* ?); la négation serait ici exprimée par le suffixe *-ia-mi*.

I, 19. — ... *a-šu-di-ni-we pa-du*... Lire peut-être au début *h[i-l]a* (lecture très incertaine); ce terme correspondrait au sum. *ka*, acc. *pī*; *a-šu* traduit *na₄*, (*na₄*)-*kišib*, acc. *kunukku* « seau, acte scellé, contrat »; *-di* est le pronom possessif et *-we* est le suffixe du génitif précédé de l'élément *-ni-* dont nous trouverons d'autres exemples. Ce qui suit devait correspondre au sum. *nu-me-a* acc. *ša lā*, « n'étant pas, sans ».

I, 20-21. — Le verbe est à une forme impersonnelle (infinitif ou participe) dans le texte sumérien, tandis qu'il est à une forme personnelle (présent-futur) dans la version accadienne. Il semble bien que *ti-ni-šu* (*tini* + suffixe *-šu*) et *ti-bu-ša* (*tibu* + suffixe *-ša*) soient, comme les formes accadiennes correspondantes, des formes personnelles. Le complément n'est pas traduit.

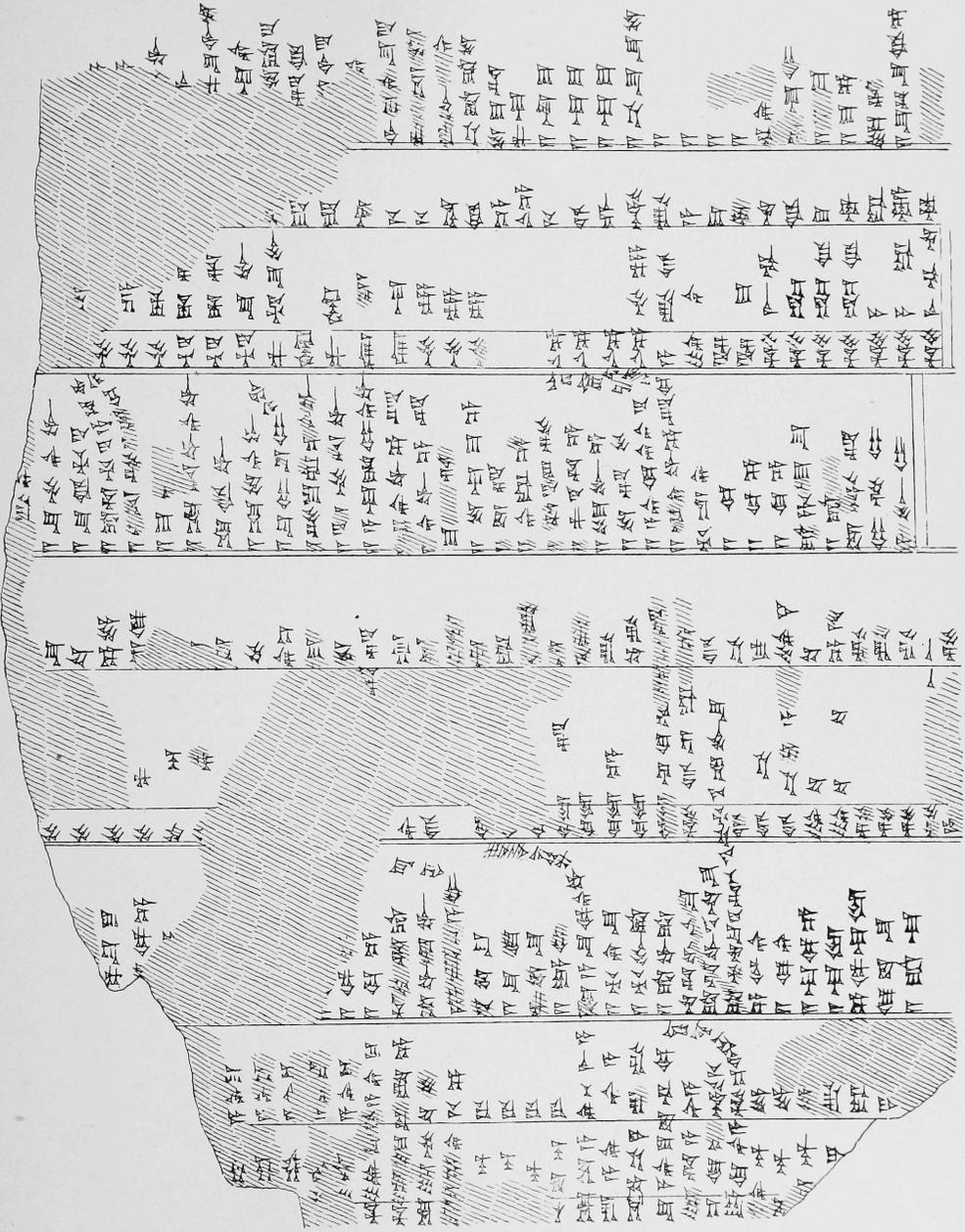
Au sujet du sens de *dunnunu*, comme terme juridique, voir Pohl, MAOG, V, 2, p. 44. Il s'agit ici de la faculté de tester (dans les limites indiquées par Koschaker, OLZ 1931, p. 225, à propos des *tuppi šimti* ou « testaments » des tablettes de Kerkouk).

I, 22. — *šu-gar* (A) semble préférable à *šu-ma* (B = 82-7-14, 864, III, l. 22; ZA, VII, 28); en revanche *ba-si-sá* (pour *ba-sa₃*) est probablement erroné, bien que *si-sá* = *malú* soit attesté (IV r, 20, n° 1, face 19).

Ša-we-ša (forme en *-ša*) traduit le sum. *ba-si-sá*, acc. *umallú*. Comme dans les deux lignes précédentes, le complément n'est pas traduit.

I, 23-25. — Le texte sumérien de A est profondément corrompu et en grande partie inintelligible. D'après B, il s'agit ici de formules à employer dans un contrat pour désigner, avec la dimension du terrain, une maison couverte et close (*ruggubu* qui explique *al-bal-lá*; *al-bal-lá* signifie « couvert d'un plancher »; comparer dans le récit du déluge, l. 61, *ur-tag-gi-ib-ši a-na 6-šu* « je couvris l'arche six fois d'un plancher »; l'arche était un vaisseau à six ponts). Deux contrats babyloniens, datant du règne d'Assurbanipal, reproduisent ces formules (voir BE, VIII, 1, n° 3, et K 433, publié par S. A. Smith, *Misc. Texts*, pl. 28). Noter que *zag-gab kěš-da* (= *sip-pu rak-su*) manque dans A, et qu'en revanche *?-ki dū-a* (début de la l. 25) n'a pas de correspondant dans B. La variante la plus remarquable est (*giš*) *hul* (l. 25) pour (*giš*) *kul*; c'est un intéressant exemple de *h* pour *k* (voir, au sujet de cette alternance, *Homophones sumériens*, p. 51 et suiv.).

Na-ri-we ni-šu (l. 23); la coupure est incertaine; on pourrait lire *na-ri we-ni-šu*. La



1-10
 11-20
 21-30
 31-40
 41-50
 51-60
 61-70
 71-80
 81-90
 91-100
 101-110
 111-120
 121-130
 131-140
 141-150
 151-160
 161-170
 171-180
 181-190
 191-200
 201-210
 211-220
 221-230
 231-240
 241-250
 251-260
 261-270
 271-280
 281-290
 291-300
 301-310
 311-320
 321-330
 331-340
 341-350
 351-360
 361-370
 371-380
 381-390
 391-400
 401-410
 411-420
 421-430
 431-440
 441-450
 451-460
 461-470
 471-480
 481-490
 491-500
 501-510
 511-520
 521-530
 531-540
 541-550
 551-560
 561-570
 571-580
 581-590
 591-600
 601-610
 611-620
 621-630
 631-640
 641-650
 651-660
 661-670
 671-680
 681-690
 691-700
 701-710
 711-720
 721-730
 731-740
 741-750
 751-760
 761-770
 771-780
 781-790
 791-800
 801-810
 811-820
 821-830
 831-840
 841-850
 851-860
 861-870
 871-880
 881-890
 891-900
 901-910
 911-920
 921-930
 931-940
 941-950
 951-960
 961-970
 971-980
 981-990
 991-1000

1001-1010
 1011-1020
 1021-1030
 1031-1040
 1041-1050
 1051-1060
 1061-1070
 1071-1080
 1081-1090
 1091-1100
 1101-1110
 1111-1120
 1121-1130
 1131-1140
 1141-1150
 1151-1160
 1161-1170
 1171-1180
 1181-1190
 1191-1200
 1201-1210
 1211-1220
 1221-1230
 1231-1240
 1241-1250
 1251-1260
 1261-1270
 1271-1280
 1281-1290
 1291-1300
 1301-1310
 1311-1320
 1321-1330
 1331-1340
 1341-1350
 1351-1360
 1361-1370
 1371-1380
 1381-1390
 1391-1400
 1401-1410
 1411-1420
 1421-1430
 1431-1440
 1441-1450
 1451-1460
 1461-1470
 1471-1480
 1481-1490
 1491-1500
 1501-1510
 1511-1520
 1521-1530
 1531-1540
 1541-1550
 1551-1560
 1561-1570
 1571-1580
 1581-1590
 1591-1600
 1601-1610
 1611-1620
 1621-1630
 1631-1640
 1641-1650
 1651-1660
 1661-1670
 1671-1680
 1681-1690
 1691-1700
 1701-1710
 1711-1720
 1721-1730
 1731-1740
 1741-1750
 1751-1760
 1761-1770
 1771-1780
 1781-1790
 1791-1800
 1801-1810
 1811-1820
 1821-1830
 1831-1840
 1841-1850
 1851-1860
 1861-1870
 1871-1880
 1881-1890
 1891-1900
 1901-1910
 1911-1920
 1921-1930
 1931-1940
 1941-1950
 1951-1960
 1961-1970
 1971-1980
 1981-1990
 1991-2000

2001-2010
 2011-2020
 2021-2030
 2031-2040
 2041-2050
 2051-2060
 2061-2070
 2071-2080
 2081-2090
 2091-2100
 2101-2110
 2111-2120
 2121-2130
 2131-2140
 2141-2150
 2151-2160
 2161-2170
 2171-2180
 2181-2190
 2191-2200
 2201-2210
 2211-2220
 2221-2230
 2231-2240
 2241-2250
 2251-2260
 2261-2270
 2271-2280
 2281-2290
 2291-2300
 2301-2310
 2311-2320
 2321-2330
 2331-2340
 2341-2350
 2351-2360
 2361-2370
 2371-2380
 2381-2390
 2391-2400
 2401-2410
 2411-2420
 2421-2430
 2431-2440
 2441-2450
 2451-2460
 2461-2470
 2471-2480
 2481-2490
 2491-2500
 2501-2510
 2511-2520
 2521-2530
 2531-2540
 2541-2550
 2551-2560
 2561-2570
 2571-2580
 2581-2590
 2591-2600
 2601-2610
 2611-2620
 2621-2630
 2631-2640
 2641-2650
 2651-2660
 2661-2670
 2671-2680
 2681-2690
 2691-2700
 2701-2710
 2711-2720
 2721-2730
 2731-2740
 2741-2750
 2751-2760
 2761-2770
 2771-2780
 2781-2790
 2791-2800
 2801-2810
 2811-2820
 2821-2830
 2831-2840
 2841-2850
 2851-2860
 2861-2870
 2871-2880
 2881-2890
 2891-2900
 2901-2910
 2911-2920
 2921-2930
 2931-2940
 2941-2950
 2951-2960
 2961-2970
 2971-2980
 2981-2990
 2991-3000

première lecture suppose l'omission accidentelle de *ti-* devant *ni-šu* (comparer *ti-ni-šu*, l. 20, et *ti-na-šu*, l. 25). Quoi qu'il en soit, *ni-šu* ou *wv-ni-šu* (l. 23), *hi-na-šu* (l. 24), *ti-na-šu* et *ka-bu-šu* (l. 25) sont des formes verbales en *-šu* et probablement des formes personnelles, bien que correspondant ici à des participes passés. *Na-ri-we* ou *na-ri* (l. 23) et *ša-ri-we* (l. 24) sont des substantifs dont le sens est incertain; ni l'un ni l'autre de ces deux termes ne peut, semble-t-il, signifier « maison » (voir Col. IV, ll. 22 et 23 où le sum. *é*, acc. *bitu*, est traduit par *ša-li-ni*). A la l. 25 *ša* paraît correspondre à l'énigmatique ? *-ki*; *hi-ri-nu-hi* et *bi-ti-hi* traduisent respectivement le sum. *ig* (acc. *daltu* « vantail ») et le sum. (*giš*) *hul* (acc. *sikkuru* « verrou »).

I, 26. — *in-an-sum* est une forme sumérienne inédite (on attendrait *in-sum*). Elle est traduite par *e-d[i]-ni*, exemple de forme verbale où le suffixe est *-ni* (au lieu de *-šu* ou *-ša* dans les exemples précédents).

I, 27. — *II-ki-ni*; lire *e-ki-ni* (pour *e-di-ni*?). Nous trouverons col. II, l. 30, un autre exemple de *ki* employé à tort pour *di*.

I, 28. — *II-la-die*; lire *edi-la-di-e*, c'est-à-dire *edi* + suff. *-la* + suff. *-di-e*? Voir d'autres exemples du suff. *-la* ll. 29, 30 et 32. Quant au suff. *-li-e* (lire *de*?), il correspondrait ici à la négation, si toutefois notre restitution du sumérien est exacte.

I, 29. — *II-la-lam*; lire *edi-la-lam*, c'est-à-dire *edi* + suff. *-la* + suff. *-lam*?

I, 30. — *e-di-la-lam*, même forme que ci-dessus.

I, 31. — *ki-ba-šu*, forme verbale en *-šu*.

I, 32. — *II-ša-la*; lire *kiba-ša-la*, forme verbale en *-ša*, suivie du suff. *-la*.

Col. II, 2. — Dans cette ligne et dans les suivantes, jusqu'à la ligne 8 incluse, *II* (signe de répétition) = « le grain ». De la ligne 10 à la ligne 15 incluse, *II* = « le tas ». Je dois à Landsberger la plupart des restitutions du texte sumérien de ces quinze lignes, notamment celles des ll. 9, 10 et 12, d'où il ressort que, dans la seconde langue, *karuwe* = « le tas », *kate* = « le grain » et *zilumpa* = « la datte ».

II, 3. — « le grain (*II*) de (*-we*) *šumuni* ». Dans *šu-mu-ni* (qui traduit *qātu* « main »), *-ni* est peut-être un suffixe. Pour le sens de l'expression, voir *Inv. de Tello*, I, 27, n. 3.

II, 4. — « le grain (*II*) de (*-hi*) *šurati* ». Ici le suffixe du génitif a la forme *-hi*. Voir aussi la ligne suivante.

II, 5. — « le grain (*II*) de (*-hi*) *ša-r[i]-ti a-hu-ši* ». *Ša-r[i]-ti* paraît être une variante de *šu-ru-ti* (ligne précédente). Quant à *a-hu-ši*, il faut peut-être y voir une forme verbale : *a-hu* + suff. *-ši*?

II, 8. — « le grain (*II*) de (*-we*) *ka-r[i]-we* + suff. *-ni* ».

II, 9. — *ka-ru-we* « le tas » est une variante de *ka-r[i]-we* (ligne précédente).

II, 10. — « le tas (*II*) de (*-we*) *ka-te-ni* (*kate* « grain » + suff. *-ni*). »

II, 11. — « le tas (*II*) de (*-we*) sésame (*šumišumi* + suff. *-ni*). » Noter que la forme *šumišumi* (« sésame ») est beaucoup plus voisine de la forme araméenne ou arabe que de la forme accadienne.

II, 12. — « le tas (*II*) de (*-we*) *zilumpa* « dattes » (+ suff. *-ni*). Le terme *zi-lu-un-pa* est un emprunt au suméro-accadien.

II, 13. — « le tas (II) de (-*wv*) i[m]-*mu-r*[i] ».

II, 14. — « le tas (II) de (-*wv*) *aladami* (+ suff. -*ni*) ».

II, 15. — Dans l'expression s[i]-*ni-wv e-gi* (cf. II. 16 et 26) le *rectum* semble précéder le *regens*.

II, 16. — *II-ni-wv e-gi*, lire *si-ni-wv e-gi* ?

II, 17 à 25. — Cette section, qui manque dans B, se retrouve, avec quelques variantes dans la deuxième tablette de la série *ana illišu* (cf. ASKT, n° 2, III, 17 ss.). Dans les lignes 18 à 25, le signe de répétition II tient la place du terme qui signifiait « prix » (*ma- ... -r*[i] d'après la ligne 17).

II, 20. — On attendrait *ganba* [sig]-*ga*; mais les traces qui subsistent de l'éventuel signe *sig* ne suggèrent pas cette restitution.

II, 23. — *tu-bu-e = dannu*; comparer *ti-bu-ša = udannan* (col. I, l. 21).

II, 24. — *zalag* est probablement pour *sig*, (le scribe aurait omis l'élément *igi*).

II, 25. — « le prix (II) de (-*hi*) la ville (*a-ni-di* + suff. *ni-ni*) existant (*ū-ša-e*) ». Nous aurions donc ici un nouvel exemple du suffixe *-hi* (voir ci-dessus, II. 4 et 5), un exemple du suffixe *-ni* doublé et peut-être un exemple de participe présent caractérisé par le suffixe *-e* (comparer les adjectifs *telama-e*, *nira-e*, *paḥiri-e*, *tubu-e* II. 18, 20, 22 et 23).

II, 26. — « II... (*hi-ma-šu*; forme verbale en *šu*) le prix (II) de son (-*dī*) (ici la même expression que I. 15) », ce qui est assez difficilement conciliable avec ce qui reste du texte sumérien.

II, 27. — *ti-iš-ni* (*tiš* « cœur » + suff. -*ni* ?).

II, 28. — *II-dī*; lire *tiš-dī* « son (-*dī*) cœur (*tiš*) » (ou bien, au cas où *-ni* ne serait pas un suffixe, *tišni-dī*).

II, 29. — *II-dī-e*; lire *tiš-dī-e* « en (-*e*) son (-*dī*) cœur (*tiš*) ». (Autre lecture possible : *tišni-dī-e*, voir ci-dessus).

II, 30. — Dans A le verbe *in-gar* a un complément direct *a- ...* qui manquait certainement dans B, si on en juge par le texte accadien, seul conservé.

II-ki-e, c'est-à-dire *tiš-ki-e*, est pour *tiš-dī-e*, qui correspond au sum. *ša-bi-šè*, acc. *ana libbišu*. Le verbe et son complément direct ne sont pas traduits.

II, 31. — *ša-ḥa-la-šu*, forme verbale en -*šu*.

II, 32. — *II-ša- ...*; lire peut-être *ša-ḥa-la-ša* + suffixe du pluriel (voir Col. I, 2).

II, 33 à 37. — Au fragment Rm. 485 (publié par Langdon, *RA*, XIV, p. 12) se joint, comme Landsberger s'en est le premier avisé, le fragment encore inédit Rm. II, 36. Voici, d'après une obligeante communication de Gadd, le texte donné par ces deux fragments réunis (avec les compléments fournis par notre tablette).

[zī]-g[a]	ši-i-tum
[z]i-g[a]	ti-bu-tum
zi-g[a]
zi-ga-aš[-aš]
a-ga-[zī]

Col. III, 4. — Au lieu de *mu-kal-...*, on attendrait plutôt *mu-un-...*

III, 7. — Après *máš-da-ri*, restituer une forme verbale, correspondant à *pa-šu-ši-te* (*pašu* + suff. *-ši* + suff. *-te*).

III, 9 et 11. — Le sum. *ugula* (= acc. *akil*) paraît être traduit par *tesāhi* (l. 9) et par [ʔešīhi (l. 11). Dans les deux cas le rectum semble précéder le regens.

III, 13. — Noter la transcription grecque [μυναλα]λ μυνλ... dans 34797 (PSBA 1902, p. 111). *Ši-ma-ni-šu-ḫi*, lire peut-être *ši-ma ni-šu-ḫi* ?

III, 15. — *Mu-un-du*, graphie phonétique pour *mu-un-dù*. Même graphie dans 34797 (PSBA 1902, p. 111) avec la transcription grecque [μον]ῶ φος. *Mu-un-du* est traduit par *ú-bu-... -ni*, nouvel exemple d'une forme verbale en *-ni* (voir ci-dessus Col. I, l. 26).

III, 16. — *Mu-un-ru* (peut-être graphie phonétique pour *mu-un-rù* « il construisit » ?) est traduit par *b_pi-ša-ša-te* (*b_piša* + suff. *-ša* + suff. *-te*).

III, 19-21. — *II la-ma*. On peut envisager deux lectures, ou *pala la-ma* ou *pa-la-ma*. La seconde est la plus probable : *palama* serait un diminutif de *pala*.

III, 22. — *II = pala* ; *b_pi-šu-šu-te* est une forme verbale (*b_pišu* + suff. *-šu* + suff. *-te*).

III, 23 à 26. — *II* n'est pas ici le signe de répétition.

III, 23. — Dans B on trouve à cette place *e-si-ga = i-ku iš-pu-uk*.

III, 24. — *in-dù-a* (graphie phonétique pour *im-dù-a*).

III, 27. — Cette ligne paraît faire double emploi avec la première ligne de la Col. IV et de toute façon ne paraît pas être à sa place.

III, 28. — Cette ligne et les deux suivantes sont parallèles à V R 20, 8-10 *e'* :

<i>nam-erim</i>	<i>ma-mi-tum</i>
<i>nam-erim kud-da</i>	<i>II ta-mu-ú</i>
<i>nam-erim aka-a</i>	<i>II ta-mu-ú.</i>

A la ligne 29, notre texte a *ku* au lieu de *kud-da*. Même graphie dans K 197 rev. I, 32 s. (CT XII, 35) :

<i>zag</i>	<i>ta-me-tú</i>
<i>zag ku</i>	<i>II ta-mu-[u].</i>

III, 29 et 30. — *II = elami* « serment ».

III, 31. — Dans cette ligne et dans la suivante, *nam-gar-ra* est probablement une mauvaise graphie pour *nam-ra*. (Au sujet de l'idéogramme *nam-ra*, voir Boissier, *Babyl.* IV, p. 84 ss.)

III, 32. — *II = sarri* « butin ».

III, 33. — Comparer II R 6, 35 *cd* : *šah nam-en-na-aka-a = bit-ru-ú* « gros (sanglier) ». La leçon de notre tablette, *nam-me-en-na* (au lieu de *nam-en, nam-en-na*) est certainement la meilleure. Voir la note suivante.

Col. IV, 1. — Au lieu de *nam-[me-e]n-n[a]-na*, lire *nam-me-en-na*, comme dans la col. III, l. 27 (*na* paraît avoir été répété accidentellement). B (c'est-à-dire Rm. 609, rev. I, 4 ; RA XIV, p. 11) donne *nam-en-na = šap-šu*. De même CT XIX, 16, rev. 44. *Nam-me-*

en-na est préférable à *nam-en-na* (comparer *lú-me-en* = *šap-šum* UM V, n° 105, I, 30).

IV, 2. — Texte très corrompu et devenu inintelligible : *me-en-na* appartient à la ligne précédente et *nin-lal-si* est une altération de *úru-lal-šè*. Noter la graphie phonétique *e* pour *è* dans *ib-e* et comparer Col. I, l. 12 : *ib-ta-e* pour *ib-ta-è*.

IV, 3 et 4. — *An-ta* et *ki-ta*, qui signifient respectivement « en haut » et « en bas », sont généralement employés au génitif (voir, par exemple, ll. 7 et 8 : *uš-an-ta* « flanc d'en haut », *uš-ki-ta* « flanc d'en bas »); c'est peut-être la raison pour laquelle *an-ta* est traduit par *aš-ḥu-we* (*ašḥu* + suffixe du génitif *-we*?) et *ki-ta* par *tu-ri-we* (*turi* + suffixe du génitif *-we*?). Mais il est plus probable que nous avons ici le suffixe du locatif.

IV, 5. — *aš-ḥu tu-ri*, mot à mot « le haut, le bas ».

IV, 7 et 8. — *II aš-ḥu-we* = *zi-ia-ri aš-ḥu-we* « le flanc d'en haut »; *II tu-ri-we* « le flanc d'en bas ».

IV, 9. — *te-ri-ni* (à décomposer en *teri* « front » + suff. *-ni*?).

IV, 10 et 11. — *Sag-an-na*, mauvaise graphie pour *sag-an-ta*; de même *sag-ki-na* pour *sag-ki-ta*. *II aš-ḥu-we* = *te-ri-ni aš-ḥu-we* « le front d'en haut »; *II tu-ri-we* = *te-ri-ni tu-ri-we* « le front d'en bas ».

IV, 12 et 13. — *Bûr* « profondeur » est traduit par *tu-ri-we* « en bas » et *sukud* « hauteur » par *aš-ḥu-we* « en haut ».

IV, 14. — *dagal* « largeur » traduit par *rap-šu*. Ici le scribe a conservé le terme accadien : *rapšu* (pour *rapšû*; comparer n° 5, l. 3 *ra-ka-bu* pour *ru-ku-bu* et n° 7, l. 28 *ra-ab-šû* pour *ru-ub-šû*).

IV, 16. — *II-ri-di*; lire *uḫuri-di* « son (*-di*) côté ».

IV, 17. — *II-ia-ša*; lire *uḫuri-iaša* « leur (*-iaša*) côté », ou peut-être *uḫuri-di-iaša* « leur (*-di-iaša*, c'est-à-dire son + pluriel) côté »?

IV, 18. — *II a-ga-e*; lire *uḫuri-di a-ga-e*. *A-ga-e*, qui correspond au sumérien *ba-ra* est probablement un adjectif (noter la finale *-e* et voir ci-dessus le commentaire de II, 25). *Ba-ra* est peut-être pour *bar* = *kamû* « extérieur ». Le sens serait « son côté extérieur ». Noter cependant que d'après B (c'est-à-dire Rm. 609; RA, XIV, p. 11), l'équivalent accadien serait *...ub-...*

IV, 20. — *II-nu-di*; lire *šawenu-di* « sa (*-di*) proximité », « près de lui ».

IV, 21. — *II-ia-ši*; lire *šaweni-iaši* (ou peut-être *šawenu-di-iaši*?). Voir le commentaire de IV, 17.

IV, 22. — *II ša-li-ni-we*; lire *šaweni šalini-we* (*-we* suffixe du génitif). Peut-être y a-t-il lieu de décomposer *šalini* en *šali* « maison » + suff. *-ni*.

IV, 24. — *ús-sa-da-da*; *da* est accidentellement répété. La graphie *ús-sa-da* fixe la lecture du dernier signe dans la graphie ordinaire *ús-sa-du*.

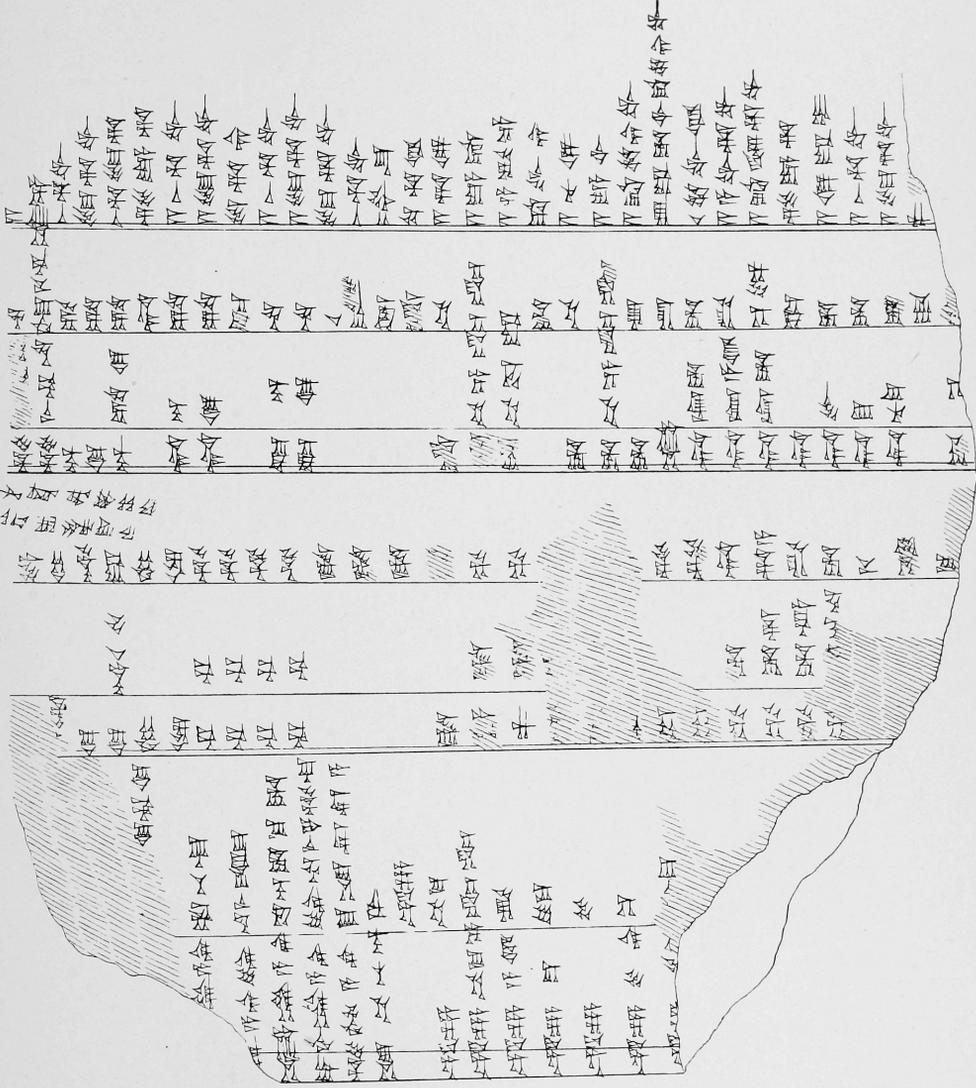
IV, 25. — *ús-sa*, graphie fautive pour *ús-sa-da*. *II a-we-ri-we* est à lire *uliwru aweri-we* (*-we* suffixe du génitif).

IV, 26. — *II ša-aḫ-ri-we*; lire *uliwru šahri-we* (*-we* suffixe du génitif).

IV, 27. — Au lieu de *zi-ia-ri* on attendrait *zi-ia-ri te-ri-ni*.

IV, 28. — *II ki-ra-i*; lire *zi-ia-ri ki-ra-i*. Noter la finale *-i* de l'adjectif *kira-i* « long » et comparer la finale *-e* signalée plus haut (commentaire de II, 25 et IV, 18).

8 (revers)



IV, 29. — *ku-da*, variante phonétique de *gu-da* « court ». Le scribe traduit inexactement *uš-ku-da* « flanc court » par *zi-ia-ri aš-ḥu-we* « flanc d'en haut » (voir la l. 7).

IV, 30. — *uš-nu-ku-da* « flanc non court », traduit par *zi-ia-ri tu-ri-we* qui signifie « flanc d'en bas » (voir la l. 8).

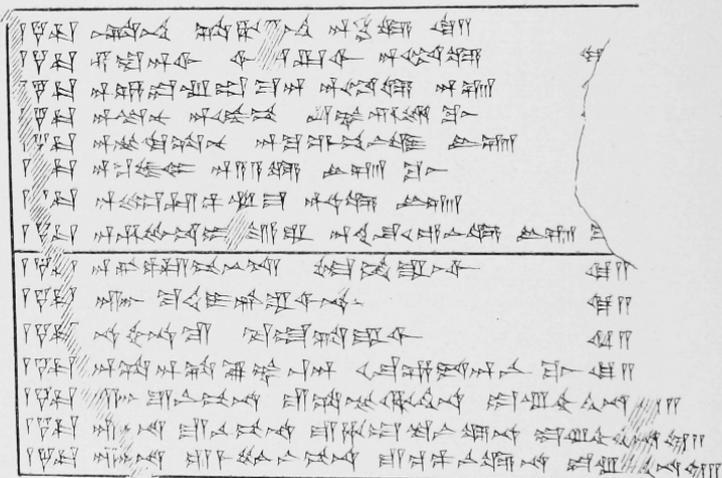
Autant qu'on peut juger de sa structure, la seconde langue de notre vocabulaire est du type qu'on appelait autrefois « agglutinant » ; plus précisément c'est une langue agglutinante à suffixation. Agglutination, suffixation, ces deux caractères se trouvent réunis dans la langue que nous a fait connaître l'une des lettres adressées à Aménophis III par Tušratta, roi de Mitani. L'identité éventuelle de ces deux langues est donc une hypothèse qui se présente naturellement à l'esprit. C'est celle qu'envisagea Forrer lorsqu'il eut l'occasion, en passant l'an dernier à Ras-Shamra, de voir notre tablette peu de temps après son exhumation.

Il existe dans la collection de Boghazkeuï des tablettes rédigées, en tout ou en partie, dans la même langue que la lettre de Tušratta. Le fait a été signalé dès 1915 par Hrozný dans MDOG, n° 56, p. 40 ss. Depuis, dans ZDMG, LXXVI, p. 224 ss., Forrer a cité un certain nombre de ces textes. Quelques-uns ont été publiés. En dehors de deux fragments d'une version de l'épopée de Gilgamès, ce sont des rituels où la langue en question est représentée notamment par des formules liturgiques parfois précédées de l'introduction suivante en langue hittite : *ḥur-li-li*⁽¹⁾ *ki-iš-ša-an me-ma-i*, ce qui, selon Hrozný, signifierait : « (L'officiant) parle en ces termes en ḥurrite ». A la vérité, il serait plus exact de traduire « ḥurlite » que « ḥurrite ». Sur la relation qui peut exister entre les deux termes « ḥurlite » et « ḥurrite », les avis sont partagés (voir, à ce sujet, Hrozný, *Archiv Orient.*, I, p. 103, et Ehelolf, *OLZ*, 1929, p. 323, note 1). Il paraît évident qu'en tout état de cause ce sont des termes synonymes. Dans les textes de Boghazkeuï, *KUR (URU) Mi-it-ta-an-ni* « le pays de Mitani » alterne aussi bien avec *Ḥur-la-aš KUR-e* « le pays des Ḥurlites » (voir Götze, *Mad-duwattaš*, p. 53, note 3), qu'avec *KUR-KUR-ḤI-A (URU) Ḥur-ri* « les pays de Ḥurri » (voir Ungnad, *ZA*, XXXVI, p. 102). Rien donc ne s'oppose à adopter le terme de « langue ḥurrite » pour désigner la langue commune à la lettre de Tušratta et aux textes précités de Boghazkeuï.

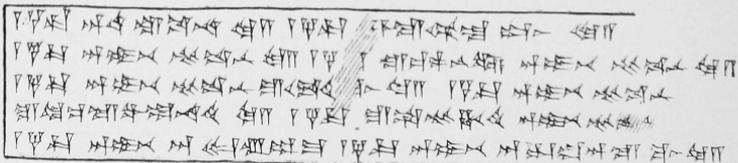
(1) Au sujet de la lecture *ḥur-li-li* (et non *har-li-li*), voir Hrozný, *Archiv Orient.*, I, p. 92.

J'étais naturellement très désireux d'avoir accès aux textes hurrites inédits de Boghazkeuï. Le Dr. Ehelolf a bien voulu satisfaire dans une très large mesure ma curiosité, en me communiquant les photographies de deux textes Bo 552 et 2033 qui sont du plus haut intérêt pour l'exacte interprétation de divers éléments grammaticaux hurrites. J'ai les plus grandes obligations à l'égard de mon aimable collègue pour la précieuse assistance qu'il m'a prêtée avec une libéralité peu commune. Avec son autorisation, je donne ci-dessous deux passages de Bo 2033, auxquels j'aurai dans la suite plus d'une occasion de me référer.

Bo 2033, II, lignes 15 à 29.



Bo 2033, II, lignes 36 à 40.



Au milieu du deuxième millénaire, la population de langue hurrite occupait une aire très étendue. On ne la trouve pas seulement en Mésopotamie (où était situé le pays de Mitani). Elle était encore installée en masse compacte entre le Zab inférieur et la Diyala, ainsi qu'en témoigne l'onomastique des tablettes de Kerkouk ⁽¹⁾. Son établissement dans cette région datait de fort loin, car au temps de la dernière dynastie d'Ur, les tablettes de Drehem mentionnent des étrangers à noms hurrites, provenant de pays situés à l'est du Tigre ⁽²⁾. Plus anciennement encore, en un temps voisin de la dynastie d'Agadé, la présence d'une population de langue hurrite est attestée dans les pays d'Urkiš et Nawar (Namar) par la tablette dite de Samarra ⁽³⁾. A l'Ouest de l'Euphrate, en Syrie et jusqu'en Palestine, on relève au temps d'El Amarna plus d'un nom propre de type hurrite ⁽⁴⁾; quelques lettres contiennent même des gloses d'apparence hurrite ⁽⁵⁾.

Les principaux travaux dont la lettre de Tušratta a été l'objet sont, dans l'ordre chronologique, ceux de Jensen ⁽⁶⁾, de Messerschmidt ⁽⁷⁾ et de Bork ⁽⁸⁾. Plus récemment Ungnad a publié dans ZA, XXXV, 133 ss., une courte, mais remarquable étude sur l'un des fragments hurrites de Boghazkeuï.

La transcription des textes hurrites soulève diverses questions sur lesquelles je crois nécessaire de m'expliquer en quelques mots.

Bork (MVAG, 1909 1/2, p. 15 ss.) a montré que le syllabaire employé dans la lettre de Tušratta ne distingue pas *k* et *g*, *p* et *b*, *t* et *d*. Ce long texte, qui compte près de cinq cents lignes, n'offre, comme il l'a remarqué, aucun exemple des signes *GA*, *BA*, *TU*, *DA*, *DI*. Les textes hurrites de Boghazkeuï emploient *GA* et *KA*, *BA* et *PA*, *DU* et *TU*, *DA* et *TA*, mais il n'est nullement

(1) Ungnad a le premier attiré l'attention sur les noms propres des tablettes de Kerkouk (voir *BA*, VI, 5, p. 8, note 5). Des listes de noms relevés sur des tablettes de cette provenance ont été établies par CONTENAU, *Babyloniaca*, IX, 181 et ss., et par GADD, *RA*, XXIII, 71 ss. Depuis, notre documentation a été considérablement accrue par les fouilles et les publications de Chiera. Pour la date des tablettes de Kerkouk, voir SPEISER, *JAOS*, XLIX, 269 ss.

(2) J'ai cité dans *RA*, IX, p. 4, un certain

nombre de ces noms. La liste a été complétée depuis par LANDSBERGER, *ZA*, XXXV, p. 229.

(3) Voir *RA*, IX, 1 ss.

(4) Voir GUSTAVS, *Die Personennamen in den Tontafeln von Tell Ta'annek*, et VIROLLEAUD, *Antiquity*, 1929, p. 342 ss. Au sujet d'Ewirisari de Qatna, voir ci-dessous, p. 254.

(5) Notamment la lettre de Tunip; voir, à ce sujet, MESSERSCHMIDT, *Mitanni-Studien*, 149 ss.

(6) *ZA*, V, 466 ss.; VI, 34 ss.; XIV, 173 ss.

(7) *Mitanni-Studien* (MVAG, 1899, 4).

(8) *Die Mitannisprache* (MVAG, 1909, 1/2).

certain qu'ils distinguent *g* de *k*, *b* de *p*, *d* de *t*. Forrer (ZDMG, LXXVI, p. 225) a déjà cité des exemples de l'alternance de *GA* et *KA*, *DA* et *TA*; voir encore le terme signifiant « père » qui est écrit tantôt *ad-da* (Bo 2033, I, 71 s.; KUB XX, n° 93, VI, 8 s.), et tantôt *at-ta* (Bo 552, rev. 9 et Bo 2760, face, 16, cités par Forrer, *l. c.*, p. 227; KUB X, n° 27, III, 7; KUB XXV, n° 44, V, 9, etc.). Pour l'alternance de *DU* et *TU* voir, par exemple, KUB XXV, n° 44 (II, 4 et 9) qui écrit *tu-u-ni* et *aš-du-uh-ḫi-na*; tandis que, dans un contexte semblable, KUB XXV, n° 45 (II, 5 et 7) écrit *du-u-ni* et *aš-tu-uh-ḫi-na*. Pour Bork, la langue hurrite n'aurait pas possédé de véritables sonores (cf. MVAG, 1909, 1/2, p. 16, et MAOG, V, 1, p. 10). Dans leur transcription des textes hurrites, Bork et Ungnad excluent *b*, *g*, *d*. A mon sens, ce parti pris n'est pas justifié. Rappelons que l'indistinction des sourdes et des sonores n'est nullement un fait isolé dans l'histoire de l'écriture cunéiforme. Dans l'ancien syllabaire accadien l'écriture distinguait mal les sourdes et sonores. Le roi d'Isin Lipit-Ištar écrit encore *A-ga-ti-īm* pour *Akkadim*⁽¹⁾. Jusque vers la fin de la première dynastie babylonienne, *s* est régulièrement écrit *z*. Dans l'ancien syllabaire assyrien, ainsi qu'en témoignent les tablettes cappadociennes, *b* n'était pas distingué de *p*, *d* de *t*, *g* de *k*, *z* de *s*⁽²⁾. En ce qui concerne le hurrite, divers indices montrent que *b* et *p*, notamment, étaient distingués dans la prononciation, sans l'être dans l'écriture. L'indice le plus significatif est, nous en verrons des exemples par la suite, l'emploi de *PA* pour *wa*, de *BE* pour *we*, et de *BI* pour *wi*, qui ne peut s'expliquer que si *PA* se prononçait non seulement *pa*, mais aussi *bá*, *BE*, non seulement *pè*, mais aussi *be*, et *BI*, non seulement *pí*, mais aussi *bí*. L'emploi de *b* pour *w*, qui suppose une prononciation spirante du *b*, est attesté de bonne heure en pays d'Accad, mais seulement à l'état sporadique (voir *Homophones Sumériens*, p. 51). Cette graphie a été beaucoup plus usitée en Assyrie, où elle s'est maintenue jusqu'à la fin. Ainsi les lettres des Sargonides rédigées en babylonien commencent uniformément par *a-mat šarri*, tandis que la plupart de leurs lettres en dialecte assyrien débutent par *a-bat šarri*; lire dans les deux cas *a-wat šarri* « parole du roi ». Les Hurrites en employant *b* pour *w* n'innovaient donc pas. Dans les transcriptions que nous

⁽¹⁾ B. M. 114683, I, 16 (GADD, *The early Dynasties of Sumer and Akkad*, pl. 3).

⁽²⁾ Voir le tableau du syllabaire des tablettes

cappadociennes dans les *Textes cunéif.* du Louvre, t. XIV, p. 4 ss.



SYLLABAIRE TROUVE A RAS SHAMRA.

donnerons ci-dessous, nous rendrons par *v* le *b* représentant la semi-voyelle *w* (ainsi *vi* pour *bi*, *vá* pour *bá*, *iv* pour *ib*, etc. ⁽¹⁾).

Ungnad (ZA, XXXV, 134) et, à sa suite, Bork (MAOG, V, 1, p. 10) transcrivent, et c'est dans la logique de leur système, *fa*, *fi*, *fe*, *fu*, au lieu de *wa*, *wi*, *we*, *wu*. Mais il est certain que, par exemple, le suffixe du datif-locatif est *wa* et non *fa* et le suffixe du génitif *we* et non *fe*; car, comme nous le verrons plus loin, ces suffixes deviennent respectivement *e* ou *a* après un *u*. Il est tout à fait naturel que la semi-voyelle *w* soit absorbée par la voyelle *u* qui précède, mais la disparition de *f* serait inexplicable.

Ungnad estime que dans le syllabaire hurrite š représente *s*, parce que ce syllabaire appartiendrait à ce qu'il appelle la « Westländische Orthographie » où l'emploi de š pour *s* serait attesté, notamment par les transcriptions de noms égyptiens (voir ZA, XXXV, p. 134). Il me paraît hasardeux d'émettre à ce sujet une règle générale qui s'appliquerait indifféremment à tous les syllabaires qu'Ungnad appelle « occidentaux ». En ce qui concerne le hurrite, la thèse d'Ungnad est contredite par les transcriptions babyloniennes de termes hurrites. Voir par exemple, dans un contrat provenant de Dilbat et datant de la première dynastie babylonienne (VS, VII, n° 72, l. 10), le nom propre hurrite ^d*Te-eš-šu-ub-'a-ri*, sur lequel Ungnad a lui-même autrefois attiré l'attention (dans BA VI, 5, p. 8). *Te-eš-šu-ub* est le nom divin écrit dans la lettre de Tušratta *Te-e-eš-š-u-b(á-aš)* ⁽²⁾. Le š babylonien correspond ici au š hurrite ⁽³⁾. Le nom du roi d'Urkiš et Nawar, *A-ri-si-en* ⁽⁴⁾ (= hurrite *Ari-šen* « donne un frère ») ⁽⁵⁾ semble faire exception; mais cette exception n'est qu'apparente, car la

⁽¹⁾ Dans Bo 552, rev. 13, les noms des dieux Éa et Damkina sont écrits ^d*É-a-aš* ^d*Dáv-ki-in-na-aš*. *Davkina*(š), c'est déjà la Δάκινη de Damascius.

⁽²⁾ On a lu jusq'ici *Te-eš-šu-pa-aš* et on a conclu de cette graphie que le nom du grand dieu hurrite serait *Teššup* (*Tēšup*) et non *Teššub* (*Tēšub*). Mais nous avons vu ci-dessus que *PA* pouvait être lu *bá*. Comparer d'autre part le vannique ^d*Te-e-i-še-ba-a-še* (Schulz, n° XIV, 15, en var. de ^d*IM-a-še*, Schulz, n° XIII, 15; cf. Sayce, JRAS, XIV, p. 522).

⁽³⁾ On trouve aussi la graphie ^d*Te-és-su-ab*, mais dans un texte assyrien (K 2100, I, 48;

CT XXV, 46).

⁽⁴⁾ Cf RA, IX, 1 ss.

⁽⁵⁾ *Ari* est probablement ici un vocatif, comme dans la lettre de Tušratta, l. 51: *ša-a-la-vá-an aš-ti-iv-wu-ú-un-na a-ri* « or ça, ta fille, donne-la pour ma femme ». Un autre exemple de vocatif en *-i* est *kul-li* qu'on a traduit à tort par « je parle » ou « parlant »: *še-e-ni-iv-wu-ta-a-ma-a-an ti-wi šu-uk-ku kul-li še-e-ni-iv-wu-aš-š[a-a-an] ha-ši-en* « or donc, à mon frère dis cette parole et que mon frère l'entende! » (II, 12; comparer III, 49, 51; IV, 1). Le roi s'adresse à son messager qui doit lire la lettre au roi d'Égypte. C'est l'équivalent

tablette qui nous livre ce nom remonte à un temps où, en accadien, *SI* était employé pour *ši* ou *šé* : il faut lire *A-ri-šé-en*.

Jensen (ZA, V, 175) et Bork (MVAG, 1909, 1/2, p. 14 ss.) ont fait observer que le syllabaire hurrite semble établir une discrimination entre les voyelles exprimées par les signes *U* et *Ú*. Il est certain que *Ú* représente la voyelle *u*. La question de savoir quelle voyelle est représentée par *U* reste obscure. Sans vouloir en préjuger la solution, je conserve le système habituel de transcription, qui ne distingue que quatre voyelles : *u, a, i et e*.

En vue de comparer avec le hurrite la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, j'examinerai successivement les suffixes du nom, ceux du verbe et le lexique.

Suffixes du nom.

1° **Le suffixe -ni.** — La tablette de Ras-Shamra offre de nombreux exemples de ce suffixe, voir I, 19 ; II, 11, 12, 14, 25 ; peut-être aussi II, 3, 10, 27 ; IV, 9, 22, 23. Jusqu'ici je me suis contenté de le signaler sans essayer d'en définir le rôle.

La langue hurrite possède également un suffixe *-ni* ou *-ne* dont on n'a encore donné aucune explication satisfaisante. Bork a cru y voir « eine Art von Relativum » (MVAG 1909, 1/2, p. 43 et 70). Mais cette interprétation est très loin de pouvoir rendre compte de tous les emplois de ce suffixe. Les exemples abondent ; en voici quelques-uns :

e-wi-ir-ni « le seigneur » (Tušr. IV, 127). *Ewir* est le même terme que *ewri* (fréquent dans la lettre de Tušratta) et *ewiri* dans *E-wi-ri-šar-ri*, nom d'un roi de Qatna, qui est aussi écrit (idéographiquement) *En-lugal* « Seigneur est le roi »⁽¹⁾.

du *q-bi-ma um-ma* des anciennes lettres accadiennes. Ces formules sont un souvenir du temps où le message était purement oral. La lettre n'était en réalité qu'un aide-mémoire pour le messager.

(1) Voir la tablette de Mishrifé, publiée par VIROLLEAUD, *Syria*, XI, p. 311 ss. (n° 4, l. 44). L'élément *šarri* est fréquent dans l'onomastique hurrite, cf. WEIDNER, *BoSt.*, 8, p. 13, note 7, et GUSTAVS, *ZA*, XXXVI, p. 298. Weidner et Gus-

tavs y voient un terme hurrite, distinct du *šarra* assyrien. J'y verrais plutôt un emprunt à l'assyrien.

Šarra est parallèle à *ewri* dans plusieurs passages de Bo 352. Voir rev. 8 : *šar-ra-aš-šī-vi-na-šu-uš e-ev-ri-iš-šī-ni-vi-na-šu-uš* ; 15 : *†Tēšub-aš šar-ra-aš-šī-ni-vi-ni-iš e-ev-ri-iš-šī-ni-vi-ni-iš* ; 18 s. : *šar-ra-aš-šī-ni-vi-na-šu-uš e-ev-ri-eš-šī-ni-vi-na-šu-uš* ; 25 : *†Tē-šu-uv-vi šar-ra-aš-šī-ni-vi e-ev-ri-iš-šī-ni-vi*.

ta-še-e-ni-e-wa (*taše-ne-wa*) « pour l'offrande », « au sujet de l'offrande » (Tušr. I, 91); *taše* « offrande »; *-wa* suffixe du datif-locatif (voir ci-dessous, p. 257).

(*URU*) *Hatti*⁽¹⁾ *-ni-we* « de (la ville de) Hatti » (Bo 2033, II, 37; cf. ci-dessous, p. 250); *-we* suffixe du génitif (voir ci-dessous, p. 257).

^a*Ši-mi-i-gi-ni-š* (*Šimiki-ni-š*) « (Le dieu) Šimiki (au nominatif) » (Tušr. I, 106), dieu hurrite, dont le nom est encore écrit ^a*Ši-me-ki* (KUB, XXV, n° 46, III, 17) et, dans l'onomastique des tablettes de Kerkouk, *Ši-mi-gi*, *Ši-mi-ka*, *Ši-mi-qa* (voir, dans RA, XXIII, 49 ss., Gadd, *Tablets from Kirkuk*, n° 53, l. 38; n° 70, l. 8, n° 75, l. 7, etc.).

Tous ces exemples ont en commun un élément *ni* ou *ne* qui a nettement le caractère d'un suffixe et dont il reste à déterminer la signification. D'autres exemples nous mettront sur la voie de l'explication cherchée.

Il est bien connu qu'en hurrite le rectum prend souvent le suffixe du regens. Ainsi dans *še-e-ni-iv-wu-ú-e-ni-e-wa aš-ti-i-i-wa* (c'est-à-dire *šeniwuwu-ne-wa ašti-wa* « à la femme de mon frère », Tušr. II, 6), le suffixe *-wa* (c'est-à-dire « à ») est commun au regens et au rectum. Mais il est à remarquer qu'il ne se soude pas directement au rectum; entre-deux s'intercale l'élément *-ne-*. Cet élément est non pas un relatif, comme le pense Bork, mais sans doute un démonstratif. La traduction littérale serait : « à [*wa*] (la) femme [*ašti*], à [*-wa*] celle [*-ne*] de [*(w)e*] mon frère [*šeniwuwu*] ». C'est la même construction que par exemple dans τῆς τῆς Πριόζου (*Iliade*, XX, 181), ou dans l'accadien *aššatum ša ahiā* (« la femme, celle de mon frère »).

Parfois, comme l'a remarqué Bork, une proposition subordonnée tient la place d'un nom au génitif et prend comme ce génitif le suffixe du regens. Exemple (Tušr. III, 40 s.) : *tup-pè ni-ha-a-ar-ri-e-we a-ru-u-ša-uš-še-ni-e-we* (c'est-à-dire *tuppe nihare-we arušau-še-ne-we*) « la tablette de la dot que j'ai donnée », littéralement : « la tablette [*tuppe*] de [*-we*] (la) dot [*nihare*], de [*-we*] celle [*-ne-*] j'ai donné [*arušau*] elle [*-še*] ». Ici encore nous retrouvons le suffixe *-ne* avec le sens de « celui, celle ». Comparer en accadien *tuppum ša addinu* « la tablette que j'ai donnée », mot à mot : « la tablette, celle (que) j'ai donnée »⁽²⁾.

⁽¹⁾ Écrit *GĪS-PA*. Voir, au sujet de cette graphie, EHLEOLF, *Sitzungsber. d. Preuss. Akad. d. Wissensch.*, XXI (1925), p. 270, note 1.

⁽²⁾ Voir UNGNAD, *Babyl.-Assyr. Gramm.*, § 43.

Nous sommes maintenant en mesure de proposer une explication des exemples cités en premier lieu. Ici le suffixe *-ni* semble être pris non plus substantivement, mais adjectivement, et paraît en outre avoir perdu de sa force démonstrative; c'est moins un démonstratif qu'un déterminatif, qui s'applique aussi bien aux noms propres qu'aux noms communs et que le scribe peut à son gré employer ou omettre : *ewir-ni* signifierait « le [-*ni*] seigneur » ; *tiwe-ne-wa* « pour [-*wa*] la [-*ne*-] parole [*tiwe*] » ; (*URU*) *Hatti-ni-we* « de [-*we*] la [-*ni*-] (ville de) Hatti » ; ⁴*Šimiki-ni-š* « le [-*ni* + suff. du nominatif] (dieu) Šimiki ».

Les textes nous livrent de nombreux exemples d'un suffixe *-na*, où on a vu un suffixe du pluriel : c'est, à mon sens, non pas un suffixe du pluriel, mais le pluriel du suffixe *-ni* ou *-ne*. De même que *-ni* ou *-ne* signifie « le, la » ou « celui, celle », *-na* signifie « les » ou « ceux, celles ». Exemples :

ti-we-e-na^{pl} « les [-*na*] paroles [*tiwe*] » (Tušr. I, 99).

ta-šè-e-e-na^{pl} « les [-*na*] offrandes [*tašè*] » (Tušr. I, 88).

(*DINGIR^{pl}* =) *en-na* (*URU*) *Ni-nu-wa-wi_i-na* (*DINGIR^{pl}* =) *en-na* (*URU*) *Ha-at-ti-ni-wi_i-na* « Les [-*na*] dieux[*en*], ceux [-*na*] de [*wi*] Ninive, les [-*na*] dieux [*en*], ceux [-*na*] de [-*wi*] la [-*ni*] (ville de) Hatti », c'est-à-dire « Les dieux de Ninive, les dieux de Hatti » (KUB, XXV, n° 44, II, 7 s.).

Le suffixe *-ni* paraît avoir, dans la seconde langue de la tablette de Ras-Shamra, exactement le même sens qu'en hurrite. Dans tous les exemples que notre texte en fournit, il semble être pris adjectivement et signifier « le, la » : *tiš-ni* « le cœur » (II, 27) s'explique comme *ewir-ni* « le seigneur » (Tušr. IV, 127) et *šumišumi-ni-we* « du sésame » (II, 11) comme (*URU*) *Hatti-ni-we* « de la (ville de) Hatti » (Bo 2033, II, 37) ⁽¹⁾.

2° **Le suffixe *-we*.** — Ce suffixe est abondamment attesté dans la tablette de Ras-Shamra. Il est partout exprimé par le signe *PI* qui peut être lu *wa*, *wa*, *wi* ou *we*.

La lettre de Tušratta offre également de nombreux exemples d'un suffixe

⁽¹⁾ Seul le redoublement de ce suffixe dans *a-ni-di-ni-ni-hi* (II, 25) reste difficilement explicable et sans analogie en hurrite. Il est

peu probable que le premier *ni* appartienne au nom (qui serait *anidini*).

exprimé par le signe *PI*. Comme l'a montré Bork (MVAG, 1909, 1/2, p. 22 ss.), après un *u*, ce suffixe devient soit *-a*, soit *-e*; *PI* doit donc, suivant les cas, être lu *-wa* ou *-we*. Pour Bork les suffixes *-wa* et *-we* seraient deux formes d'un même suffixe qui exprimerait le locatif; *-we* serait une forme affaiblie de *-wa* et aurait occasionnellement le sens du génitif. Il est possible en effet que ces suffixes aient la même origine, mais, au moment où nous les saisissons, ils sont nettement différenciés, *-we* exprimant partout le génitif et *-wa* le datif-locatif⁽¹⁾: *šeniwwu-e*, par exemple, signifie partout « de mon frère » et *šeniwwu-a* « à mon frère ». Parfois, dans la lettre de Tušratta, *-we* est écrit *BE*, c'est-à-dire *-ve* et *-wa* est écrit *PA*, c'est-à-dire *vá*; cf., par exemple, *še-e-na-a-ar-ve* (*KUR*) *u-u-mi-i-ni* « le pays de ton frère » (I, 89) et *at-ta-i-iv-rá* « à ton père » (III, 58). Dans les textes hurrites de Boghazkeui, *-wa* est écrit *-wa_a*, cf. *Ši-du-w-ri-wa_a* « pour (au sujet de) Siduri » (KBo, VI, n° 33, I, 4); quant au suffixe du génitif, il est écrit *-we_e*, ou *-wi_i*, ou *BI* (c'est-à-dire *vi*); voici, de ces trois graphies, des exemples empruntés à l'un des deux passages de Bo 2033, reproduits plus haut :

1. 17 : ^d*Un-du-ru-um-ma-an* ^d*Ištar-we_e* ^d*SUKKAL*
« Undurumman, ministre d'Ištar »
1. 19 : ^d*Mu-ki-ša-nu* ^d*Ku-mar-bi-ni*⁽²⁾ *-wi_i* (*LÚ*) *SUKKAL*
« Mukišanu, ministre de Kumarbi »⁽³⁾
1. 20 : ^d*Iz-zum-mi* ^d*A-a-we_e* (*LÚ*) *SUKKAL*
« Izzummi⁽⁴⁾, ministre d'Aya »
1. 22 : ^d*Hu-bu-uš-du-kar-ra* ^d*Hi-šu-u-e-ni*⁽⁵⁾ *-we_e* (*LÚ*) *SUKKAL*
« Hubušdukarra, ministre de Hišue⁽⁶⁾ »

(1) Dans ZDMG, LXXVI, 226, Forrer cite le passage suivant de Bo 4995 (IV, 15) : (*URU*) *Hal-pa-wa_a-an* ^d*Tēšu ub* « et Tēšub d'Alep ». Ici le suffixe du génitif aurait la forme *-wa*, mais ce n'est là qu'une apparence : *wa_a-an*, c'est-à-dire *wan*, est contracté de *we + an* (c'est-à-dire suffixe du génitif *-we* + suffixe *-an* « et »).

(2) *-ni* suffixe déterminatif.

(3) Ehelolf me fait observer que ces deux divinités sont également associées dans KUB, XII, n° 63, III, 5 et dans le texte inédit Bo 2549

où on lit (col. II, 27) : [^d*Ku-mar-bi-iš A-NA* ^d*Mu-ki-ša-nu...* « Kumarbi [parle ?] à Mukišanu » Il me signale aussi la graphie hurrite ^d*Ku-mar-we_e* (KBo V, n° 2, II, 60); cette graphie suggérerait, pour ^d*Ku-mar-bi*, une lecture ^d*Ku-mar-vi*.

(4) Comme me le signale Ehelolf, ce dieu est encore mentionné KUB, XX, n° 59, I, 12; II, 9; III, 20; V, 9, 14; VI, 1, 16; KUB, VII, n° 31, 3.

(5) *-ni*, suffixe déterminatif.

(6) Ehelolf compare ^d*Hi-šu-u-an* (accusatif),

1. 27 : (*DINGIR*^{pl} =) *enna URU-ni-vi-na*

« Les dieux de la ville », mot à mot : « Les dieux, ceux (-na) de (-vi) la (-ni) ville ». (Comparer Bo 2716, rev. 9⁽¹⁾ : (*DINGIR*^{pl} =) *en-na URU-ni-wi-na*, passage exactement parallèle au précédent et où *-wi*_i tient la place de *-vi*).

En résumé, *PI*, suffixe du génitif, avait en hurrite la lecture *-we* ou *-wi*. Il est extrêmement probable que le même signe, dans le même emploi grammatical, avait dans la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, comme en hurrite, la lecture *-we* ou *-wi*, qui peut donc être substituée à la lecture provisoire *-we* que, pour ne rien préjuger, nous avons employée jusqu'ici.

Dans la Col. IV, lignes 3, 4, 7, 8, 10-13, 29, 30, où, nous l'avons vu (à propos de IV, 3 et 4), le signe *PI* paraît exprimer le suffixe du locatif, la lecture est très probablement *-wa*.

3° Le suffixe *-hi*. — La tablette de Ras-Shamra offre des exemples d'un suffixe *-hi* alternant avec le suffixe du génitif *-we* (c'est-à-dire *-we* ou *-wi*) : voir II, 3, 4, 25.

Hrozný signale dans ZA XXXVIII, p. 173, un suffixe *-hi* employé en hurrite pour le génitif et cite à l'appui *Šamūha-hi* (qui signifierait « de la ville de Šamūha »), mais sans contexte ni référence. Ehelolf a bien voulu me communiquer la photographie du texte (Bo 2033) d'où, selon toute vraisemblance, Hrozný a pris son exemple et qui, d'ailleurs, contient encore d'autres exemples de ce même suffixe. J'ai donné ci-dessus, p. 250, la copie autographiée de deux passages de ce texte, d'où sont tirées les citations qui suivent :

(II, II. 37 ss.).

(*URU*) *Hatti*⁽²⁾ *-ni-we* ^d*He-pát mu-uš-ni* « Hapat mušni de [-we] la [-ni] (ville de) Hatti ».

^d*He-pát mu-uš-ni* (*URU*) *U-da-hi* « Hapat mušni de [-hi] (la ville d') Uda ».

Bo 230, rev. (?), 5, et ^d*Hi-šu-w*[e...], King, *Hittite Texts*, n° 92, 7.

(1) Cité par FORBER, *ZDMG*, LXXVI, p. 226.

(2) Écrit *GIS-PA*.

^d*He-pát mu-uš-ni* (URU) *Ki-iz-zu-wa-ad-na-hi* « Hapat *mušni* de [-*hi*] (la ville de) Kizzuwadna ».

(URU) *Ša-mu-ḥa-hi* ^d*He-pát mu-u[š-n]* « Hapat *mušni* de [-*hi*] (la ville de) Šamuḥa ».

(II, II, 27 ss.).

(DINGIR^{pl}) = *enna URU-ni-ri-na* (URU) *Ša-mu-u-ḥa-hi-na*.

« Les [-*na*] dieux [*en*], ceux [-*na*] de [-*ri*] la [-*ni*] ville [URU], ceux [-*na*] de [*hi*] (la ville de) Šamuḥa (c'est-à-dire « Les dieux de la ville de Šamuḥa »).

(DINGIR^{pl}) = *en-na URU-ni-ri-na* (URU) *Ḥa-at-te-ni-we_e-na*.

« Les [-*na*] dieux [*en*], ceux [-*na*] de [-*ri*] la [-*ni*] ville [URU], ceux [-*na*] de [-*we*] la [-*ni*] (ville de) Ḥatti (c'est-à-dire « Les dieux de la ville de Ḥatti »).

(DINGIR^{pl}) = *en-na ú-me-in-ni-ri-na* (URU) *Ḥatti⁽¹⁾ -ni-we_e-na*.

« Les [-*na*] dieux [*en*], ceux [-*na*] du [-*ri*] pays [*umini*], ceux [-*na*] de [-*we*] la [-*ni*] (ville de) Ḥatti » (c'est-à-dire « Les dieux du pays de Ḥatti »).

Voir encore, par exemple, KUB, XXV, n° 48, IV, 16 :

^d*Ti-ia-a-ri* (URU) *Ma-a-nu zu-hi* « Tiari de [-*hi*] (la ville de) Manuzu ».

Le même suffixe apparaît, sous la forme *-he*, dans *Ḥur-ru-u-ḥe*, *Ḥur-wu-u-ḥe*, si fréquent dans la lettre de Tušratta et où Forrer a reconnu le nom du pays de *Ḥurru* (ZDMG, LXXVI, p. 227, note 1; cf. aussi Hrozný, ZA, XXXVIII, p. 173, et *Archiv Orient.*, I, 97). Voir par exemple : *Ḥur-ru-u-ḥe* (KUR) *u-u-mi-i-ni* « le pays [*umini*] de [-*he*] Ḥurru » (Tušr. III, 6); à quoi s'oppose à la ligne suivante (KUR) *Ma-a-áš⁽¹⁾ -ri-a-a-an-ni* (KUR) *u-u-mi-i-ni* où, à mon sens, on ne peut voir qu'une désignation du pays d'Égypte (*Mašria-ni* « le Mašria⁽²⁾ », c'est-à-dire « l'Égypte »). Cette identification ressort d'un passage jusqu'ici mal compris de la lettre de Tušratta (IV, 127 ss.) :

¹*Du-uš-rat-[ta]* (KUR) *Ḥur-wu-u-ḥe e-wi-ir-ni* ⁽³⁾... *Im-mu-u-ri-i-an* (KUR) *Ma-a-áš-ri-[a-an]-ni e-wi-ir-ni* « Tušratta, le [-*ni*] seigneur [*ewir*]⁽⁴⁾ de [-*he*]

(1) La lecture de ce signe, qui ne peut être un homophone de *aš*, est incertaine. Une lecture *taš* serait ici très improbable.

(2) *Mašria* serait la forme hurrite du nom de l'Égypte. La lettre de Tušratta emploie aussi la

forme assyrienne *Mišir* (cf. I, 62, 85; III, 405).

(3) Comparer Bo. 2359, I, 28 (cité par Fournu, ZDMG, LXXVI, p. 227) : [(URU) *Ḥa-at-tu-ḥe e-we_e-er-ne* « le seigneur de Ḥattu ».

(4) Voir ci-dessus, p. 254.

Hurwu (= Hurru)... et Immuria le seigneur du Mašria ». Aménophis était seigneur d'Égypte comme Tušratta était seigneur de Hurru.

Les exemples qui précèdent suffisent à montrer que le suffixe *-hi* était, en hurrite comme dans la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, un substitut du suffixe du génitif *we/i*. Il ne semble pas cependant que les deux suffixes fussent exactement synonymes. Il est remarquable que, dans l'une et l'autre langue, un suffixe *-hi*, qui a probablement la même origine que *-hi* suffixe du génitif, serve à former certains noms. Voir, dans le vocabulaire de Ras-Shamra, *hirinu-hi* « le vantail » (I, 25), *biti-hi* « le verrou » (*ibid.*); *teša-hi*, [t]ēši-hi « le chef » (III, 9, 11), peut-être aussi *šimanišu-hi* (III, 13). Comparer, en hurrite, *pašši-hi* (Tušr. III, 54, 57) et *pašši-t-hi* (Tušr. II, 14 et *passim*) « le messager » (de *paš* « envoyer »); *ašta-š-hi* et *taša-š-hi* (Bo 2033 II, 15); *hubru-š-hi* (Hrozný, BoSt. I, p. 12, note 1, et Sommer et Ehelolf, BoSt X, p. 25 s.), etc.

4° Le suffixe *-di*. — Dans le vocabulaire de Ras-Shamra I, 3-11, 19; II, 26, 28-30; IV, 16 et 20 ce suffixe signifie « de lui », « son ». Il n'est en revanche attesté dans aucun texte hurrite. Dans certains passages de la lettre de Tušratta, le pronom possessif de la 3^e pers. sing. est requis par le contexte, mais c'est une question encore mal élucidée de savoir par quoi il y est exprimé (voir à ce sujet Messerschmidt, MVAG, 1899, 4, p. 27 s., 42 s., 65).

D'après le vocab. de Ras-Shamra, IV, 17 et 21, le pluriel de *-di* serait *-iaša*, *-iaši* (ou peut-être *di-iaša*, *di-iaši* ?) qui signifierait « d'eux », « leur ». L'élément *aš(a)*, *aš(i)* peut être rapproché du suffixe du pluriel *-aš* qu'on trouve en hurrite, par exemple dans *tup-pi-aš* « les tablettes » (Tušr., III, 39, 45).

5° Le suffixe *-e*. — Dans la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, ce suffixe traduit le sum. *-šè*, l'acc. *ana* (cf. Col. I, 3-11; II, 29 s.). C'est un suffixe de direction, qui est également attesté en hurrite; cf., par exemple, Tušr. IV, 22 :

šu-u-we-ni-e e-ti-iv-wu-ù-e-e (KUR) *u-u-mi-i-ni-iv-wu-ù-e-ni-e e-ti-i-e* (soit : *šu-we-ni-e etiwwu-e umiwwu-e-ni-e eti-e*).

« Pour [-e] mon sujet [*etiwwu*], pour [-e] celui [-*ni*] de [-*wu*] moi [*šu*], pour

[-e] le sujet [eti], pour [-e] celui [-ni] de [(w)e] mon pays [uminiwuw] » c'est-à-dire « A mon sujet, au sujet de mon pays ⁽⁴⁾ ».

Voir encore Tušr. III, 28 s. ; IV, 5, 18 s., 25, 28, 49 s.

Bork, qui a eu le mérite de reconnaître ce suffixe, l'a rattaché, à tort selon moi, à ce qu'il appelle le « locatif » -we (voir MVAG, 1909, 1/2, p. 23 s.). Outre que -we n'est, nous l'avons vu, employé que pour exprimer le génitif, la disparition du w, explicable après u, ne le serait guère après les autres voyelles. Une forme telle que eti-e ne peut vraisemblablement procéder de eti-we.

Dans la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, un autre suffixe -e paraît servir à former des adjectifs (voir ci-dessus le commentaire de la col. II, 25). Comparer, en hurrite, des formations adverbiales telles, par exemple, que niruša-e « rapidement » (Tušr. I, 55, 58, etc.), ou teuna-e « beaucoup » (Tušr. II, 49, 55, etc.).

Les suffixes du verbe.

Nous avons eu ci-dessus des occasions de remarquer que l'accadien ne traduit pas toujours fidèlement le sumérien. Il rend par exemple dans Col. I, 2, le présent-futur par le prétérit ou dans Col. I, 20 s., une forme impersonnelle par une forme personnelle. Tout fait croire que le scribe qui a rédigé le vocabulaire de Ras-Shamra a traduit plutôt l'accadien que le sumérien, car la première langue devait lui être beaucoup plus familière que la seconde. En ce qui concerne les termes de « prétérit » ou « présent-futur », nous les conservons tout en rappelant qu'ils ne doivent pas être pris à la lettre : ils ne sont exacts qu'en ce sens que le « prétérit » et le « présent-futur » accadiens sont, dans la plupart des cas, rendus dans nos langues, le premier par un temps passé, le second par le présent ou le futur. Mais l'accadien n'a pas de « temps » proprement dits. Peut-être en était-il de même de la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra.

(4) La langue hurrite est bien l'opposé d'une langue elliptique. Elle s'attarde paresseusement autour de l'objet qu'elle veut exprimer.

1° Le suffixe *-šu*, *-ša* (ou *-ši?*). — La plupart des formes verbales livrées par le vocabulaire de Ras-Shamra se terminent en *-šu* ou *-ša*. Très instructive est la comparaison de *ti-bu-ša* qui traduit *udamman* « il renforce(ra) » (Col. I, 21) et *tu-bu-e* qui traduit *dammu* « fort » (Col. II, 23). Il en ressort que la voyelle (commune aux deux formes) qui précède d'une part *-ša* et d'autre part *-e* ne peut vraisemblablement appartenir au suffixe : si elle n'est pas radicale, cette voyelle appartient tout au moins à un thème commun au verbe et à l'adjectif. Ce thème, à la vérité, est dans un cas *tibu* et dans l'autre *tubu*. Mais cette différence dans la vocalisation de la première syllabe n'a vraisemblablement pas de signification au point de vue morphologique. Il est fort à croire que le scribe aurait pu écrire 'aussi bien **tu-bu-ša* que *ti-bu-ša* et **ti-bu-e* que *tu-bu-e*. Le vocabulaire de Ras-Shamra offre plusieurs autres exemples de l'alternance *i/u* : ainsi *athurā* suivi du possessif *-di* est écrit *athurī-di* (Col. IV, 16) et *šawwāni*, suivi du même suffixe, est écrit *šawwāni-di* (Col. IV, 20).

Si on compare les formes en *-šu* ou *-ša* aux formes accadiennes qu'elles traduisent, on observera que, si on fait abstraction de *kiba-šu* (I, 31) et *hīma-šu* (II, 26) dont le sens n'est pas connu, les formes en *-šu* traduisent la 3^e pers. sing. du prétérit (*hīli-šu* [I, 13], *pali-šu* [I, 17], *šahala-šu* [II, 31]) ou la 3^e pers. sing. du présent-futur (*midi-šu* [I, 14], *timi-šu* [I, 20]) ou encore le participe passé (*ni-šu* [I, 23], *hīna-šu* [I, 24], *tīna-šu* [I, 25], *kabu-šu* [I, 25]) et que, d'autre part, les formes en *-ša* traduisent la 3^e pers. sing. du prétérit (*namri-ša* [I, 12], *šawwē-ša* [I, 22]) ou la 3^e pers. sing. du présent-futur (*tibu-ša* [I, 21]). On en conclura qu'il n'y avait entre les formes en *-šu* et celles en *-ša* aucune différence ni de temps, ni de personne, ni de nombre. Il ne paraît pas qu'elles se distinguent sous un autre aspect ; elles semblent strictement équivalentes.

Il est singulier que les formes en *-šu* traduisent indifféremment des formes personnelles (prétérit ou présent-futur) ou impersonnelles (participe passé). Il est probable que le scribe qui a rédigé le vocabulaire de Ras-Shamra ne s'est pas astreint à traduire littéralement. On peut poser en principe que toutes les formes en *-šu* sont, comme les formes en *-ša*, des formes personnelles.

Une forme telle que *tibuša* rappelle les formes hurrites *aruša* « il donna », *kuluša* « il dit », *hāšūša* « il entendit », etc. Mais l'analogie est moins étroite qu'elle ne paraît au premier abord. En effet, en hurrite, le *š* du suffixe est

toujours précédé de la voyelle *u* et, à la 3^e pers. sing. la voyelle finale est uniformément *a* : *kīpanašū* signifie « il envoya », mais *kīpanašū* signifie « tu envoyas » (voir Messerschmidt, MVAG, 1899, 4, p. 11 ss.). Au contraire, dans la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, la voyelle qui précède *š*, étant tout à fait indépendante du suffixe, est variable et, si la voyelle finale est tantôt *a*, tantôt *u*, cette alternance n'est nullement, comme en hurrite, en relation avec la distinction entre la troisième et la deuxième personne. Dans ces formes, le seul élément qui soit commun aux deux langues est donc le *š* du suffixe.

Le suffixe *-ši* n'est attesté que dans *a-ḥu-ši* (Col. II, 5), forme dont le caractère verbal est très hypothétique.

2^o Le suffixe *-šū-te*, *-ša-te*, *-ši-te*. — Voir *b/p i-šū-šū-te* (III, 22), *b/p i-ša-ša-te* (III, 16), *pa-šū-ši-te* (III, 7). Ces trois formes (tout au moins les deux premières) traduisent le prétérit accadien (ou sumérien) 3^e pers. sing. Le suffixe est composé de l'élément *-šū*, *-ša*, *-ši*, déjà étudié sous le n^o 1, et de l'élément *-te* dont la signification est inconnue et dont le hurrite n'offre pas d'exemple. (Il n'y a sans doute aucun lien entre le groupe *-šū-te*, *-ša-te* ou *-ši-te* et l'élément hurrite *-št-* où Bork a voulu voir un « Aoristinflix », cf. MVAG 1909, 1/2, p. 51 et 53).

3^o Le suffixe *-ni*. — Cf. *e-d[i]-ni* qui traduit *iddin* « il donna » (I, 26) et *ū-bu...-ni* qui traduit *i-pu-[uš]* « il fit, bâtit » (III, 15). On voit que les formes en *-ni*, comme les formes en *-šū* ou *-ša*, traduisent le prétérit 3^e pers. sing.

4^o Les suffixes *-la* et *-lam*. — Ces deux éléments (peut-être connexes ?) apparaissent dans les groupes suivants : *-la-di-e* (I, 28), *-la-lam* (I, 29 s.), *-ša-la* (I, 32). Le sens de l'un et de l'autre nous échappe.

5^o Le suffixe du pluriel. — Au sujet de ce suffixe, très incertain, voir le commentaire de Col. I, 2.

6^o La négation. — Elle paraît exprimée par trois suffixes différents, cf. I, 16, 18 et 28. Aucun de ces trois suffixes n'a de correspondant en hurrite. (Au sujet de la négation en hurrite, voir Bork, MVAG, 1909, 1/2, p. 50).

Le lexique.

Les rapprochements qu'il est possible de faire, du point de vue lexicographique, entre le hurrite et la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra sont en nombre très limité. Voici ceux qui semblent pouvoir être retenus :

tš(-ni) « le cœur » (II, 27); hurrite *tš*, même sens (cf. Messerschmidt, MVAG, 1899, 4, p. 28). Dans *tš-ni*, *-ni* est probablement le suffixe déterminatif.

tin « faire » (I, 20 et 25); hurrite *tan*, même sens (cf. Messerschmidt, *op. l.*, p. 19 s.).

a-we-ri « champ » (IV, 25); hurrite *a-wa-ar-ri* qui a peut-être le même sens (ce terme apparaît dans le passage suivant de Bo 2033, II, 12 : *ka-ri ar-we-ni-we, ka-ri a-wa-ar-ri-we*).

CONCLUSIONS

La comparaison que nous venons d'établir entre la langue de la lettre de Tušratta et la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra a fait apparaître entre les deux langues, notamment en ce qui concerne la morphologie du verbe, des différences qui, tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances, paraissent irréductibles; mais cette comparaison a fait aussi ressortir de remarquables ressemblances, par exemple dans l'expression du génitif (suffixes *-we* et *-hi*) et dans la détermination du nom (suffixe *-ni*). On doit, ce semble, considérer ces deux langues comme distinctes, mais on peut les tenir pour apparentées.

La seconde langue du bilingue de Ras-Shamra tient, dans ce vocabulaire, la même place que la langue hittite dans les vocabulaires babyloniens trouvés à Boghazkeui. Employée par le scribe pour expliquer le sumérien, elle était probablement la langue communément parlée par une partie au moins de la population dans la région où la tablette a été rédigée.

La Syrie septentrionale est appelée dans les inscriptions de Téglatphalasar I^{er} et de ses successeurs « le pays de Hatti », parce que cette région avait été longtemps sous la domination hittite. Mais à aucun moment le fond de la

population n'y a été hittite. Malgré des pénétrations et des influences réciproques, l'ancienne civilisation de la Syrie du Nord ne se confond nullement avec la civilisation proprement hittite, c'est-à-dire la civilisation hittite anatolienne. Il existe entre les deux cultures des différences essentielles, notamment dans l'architecture et dans l'art en général. L'écriture hiéroglyphique qui leur est commune n'est ni nécessairement ni même probablement d'origine hittite.

Lorsque, au xix^e siècle avant notre ère, les Hittites ont pour la première fois pénétré en Syrie du Nord, ils y ont trouvé un royaume dont la capitale était Alep et dont les princes étaient traités de « grands rois ». L'histoire des rapports entre les Hittites et le royaume d'Alep est résumée dans l'introduction du traité entre Mursil II et Rimišarma ⁽¹⁾. Centre politique de la région, Alep en était sans doute aussi le principal centre religieux, avec son Têšub ⁽²⁾, dont, au temps de Salmanasar III, le prestige était encore tel, que le roi assyrien, passant près d'Alep, s'arrêta pour sacrifier à ce grand dieu ⁽³⁾.

Le culte de Têšub (qui, rappelons-le, n'était pas un dieu hittite) était commun aux populations réparties dans la vaste région que les habitants de Sumer et d'Accad appelaient *Subar* (acc. *Subartu*). La première mention de Subar se trouve dans les inscriptions d'Eannadu ⁽⁴⁾. Un ou deux siècles plus tard, Narâm-Sin s'intitule le conquérant « du pays de Subartu, jusqu'à la forêt de cèdres » (c'est-à-dire jusqu'à l'Amanus) ⁽⁵⁾. Au temps de Narâm-Sin, la population de la région comprise entre l'Amanus et l'Euphrate était donc, comme celle de la Mésopotamie septentrionale, « subarite ». Ces Subarites de l'Ouest sont sans doute les créateurs de la civilisation dite « hittite » de la Syrie du Nord et leur langue n'est peut-être autre que la seconde langue du vocabulaire de Ras-Shamra, langue apparentée au hurrite, c'est-à-dire à la

(1) Voir WEIDNER, *BoSt.*, 8, p. 80 ss., et GÖTZE, *Alloriental. Studien Br. Meissner*, p. 59 ss. Pour l'histoire d'Alep, cf. DHORME, *Syria*, VIII, p. 34 ss.

(2) Au sujet du Têšub d'Alep, voir DHORME, article précité, p. 39 s.

(3) *Monol. de Kurkh*, II, 87. A ce moment Têšub s'était peut-être déjà transformé en Hadad.

(4) Stèle des Vautours, rev. VI, 10; Galet A, VI, 17; Galet D, II, 2. *Subar* est écrit par le signe REC, n° 18 (voir, au sujet de cette lecture, SIDNEY SMITH dans *Ur Excav. — Royal Inscr.*, p. 73). On prononçait aussi *Suber*, *Subir*, cf. RA, XVII, p. 32.

(5) Voir *Ur Excav. — Royal Inscr.*, n° 274, Col. I, 12 ss., et le commentaire de SIDNEY SMITH, p. 73.

langue des Subarites de Mésopotamie. Au temps où le vocabulaire a été rédigé, cette langue était apparemment encore largement répandue ; mais elle ne devait pas tarder à reculer devant les progrès de l'araméen. Telles sont, je crois, les conclusions linguistiques et historiques qu'il est permis de tirer de la belle découverte de MM. Schaeffer et Chenet.

FRANÇOIS THUREAU-DANGIN.



NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LE POÈME DE MÔT ET ALEÏN

PAR

Ch. VIROLLEAUD

Les tablettes phéniciennes provenant de la campagne de 1931 n'apportent aucun complément au texte même du Poème de Môt et Aleïn, tel qu'il est publié ci-dessus (p. 193-224). Mais comme ces nouveaux documents appartiennent tous à la littérature mythologique, on peut en extraire d'utiles indications concernant la lecture ou le sens de certains passages du Poème ⁽¹⁾, et c'est l'objet de la présente note.

Col. I, 1-3. — Comment., p. 196³. Sur *alei qrdm*, voir plus loin, p. 356.

12. — La déesse Elat est toujours nommée après une autre déesse, soit 'Anat, soit Ashérat : on dit, p. e., *Ašrt Šrm, Elt Šdīnm* « Ashérat des Tyriens, Elat des Sidoniens ⁽²⁾ ».

12. — Le « fils d'Ashérat » ne désigne pas Baal ; voir ci-dessous l. 23-24 et col. V, 1.2.

14-15. — Au lieu de *Zbl B'l arš* on trouve une fois *Zbl B'l sdmt* et aussi *Zbl B'l snt*.

Un autre personnage portait le nom de *Zbl-im*, « le Zbl (c'est-à-dire celui qui habite le Zbl) de la mer ». Mais celui-ci était un adversaire de Baal et non pas son auxiliaire ; on dit, p. e., *bé B'l km nsr, béšb'th hlm ktp Zbl-im* : « Baal entra comme l'aigle ; avec ses doigts, il frappa (*hlm*, héb. הָלַם, à l'impft. *ilm*) l'épaule de Zbl-im. » Ailleurs il est question du trône (*kše*) de Zbl-im.

⁽¹⁾ J'ai fait d'ailleurs, dans mon commentaire, plusieurs emprunts aux textes de 1931 ; mais je ne connaissais alors les nouvelles tablettes que par les photographies que M. Schaeffer m'avait obligeamment communiquées.

⁽²⁾ De la forme *šdīnm*, on peut conclure que le nom de Sidon doit être rattaché à une rac.

šdi, et non pas à *šd* (צִיד) comme on le fait habituellement, avec réserves d'ailleurs. On écrit aussi *ššwm* « les chevaux » ; p. e. *ašr ššwm* « attelle (héb. אָרֶסֶת) les chevaux » ; *ššš ššwm mrkbt* : « les trois chevaux du char ». Noter que, en accadien, l'équivalent d'héb. שָׁסָא est *šišū*.

Le mot *zbl* se rencontre avec son sens propre d'habitation (héb. זבלי) dans le nom de ville *Zbl-irh* « la demeure (ou le sanctuaire) de la lune » ; ainsi *imh l qrt ablm ablm qrt Zbl-irh* ; « il alla vers la ville ⁽¹⁾ des *ablm* (« les affligés » ? , héb. אבלים), des *ablm*, (qui est) la ville de *Zbl. irh*. » Et aussi *šb bni... l khš zblk* : « Assieds-toi, mon fils..., sur le siège de ton *zbl* ».

21. — A propos du nom de *Ltpa*, il convient de mentionner ici un autre personnage appelé *Itpn* ou bien *Itp*. Il y a peut-être quelque rapport étymologique entre les deux noms.

23-24. — Le fils de Dagon est appelé parfois le 'nm de Baal. Si ce terme doit être rattaché à la rac. נצח II, *Bn-Dgn* serait l'enchanteur de Baal, et les *ktmšm* qu'il est chargé de faire désigneraient les opérations magiques auxquelles l'assesseur de Baal se livre à l'occasion de l'avènement de l'Ishtar-*rf* ou pour préparer cet avènement même.

Baal n'occupait pas d'ailleurs, à l'origine, une place éminente dans la hiérarchie divine. Il était simplement le serviteur ('*bd*) du dieu El et il ne possédait ni maison comme les autres dieux, ni *hfr* comme Ben-Ashérat (son adversaire, voir ci-dessous col. V, 1-2) : *en bt l B'l km elm w hfr k Bn-Ašrt*.

25. — Le nom d' '*str* se rencontre un peu plus souvent dans les nouveaux textes et l'on trouve une fois '*str sm B'l*, « 'Ashtart nom de Baal », expression ambiguë qui figurera, dix siècles plus tard, dans l'épigramme d'Eshmounazar, roi de Sidon.

29. — *šrrt* paraît signifier « enceinte » ou « territoire ». On dit en effet *trmmn* (énerg. I du pilel de רים) *hklm btk šrrt Špn* : « tu élèveras des temples dans (*btk* = héb. בתיך) les *šrrt* de Tsaphôn. » Le sens général de la rac. צרר I est, d'ailleurs, « rassembler ».

La souscription, malheureusement incomplète, de l'une des nouvelles tablettes porte la mention suivante... *i. nqmd. mlk. égrt* : « ... de *Nqmd*, roi d'*Egrt* », d'où l'on peut tirer argument en faveur de l'identification de *Ras-Shamra* avec la ville d'*Ugarit*, laquelle est connue surtout par les lettres d'*Amarna*. Or *Ugarit* se trouvait précisément dans la Syrie du Nord, et suivant toute vraisemblance, au bord de la mer : *Knubtzon, die El-Amarna Tafeln*, p. 1016.

Le nom d'*Egrt* se rencontre dans RS 1929, n^{os} 2, 5, 18, 27, 28 ; 4, 11 ; 31.3 ;

(1) Lire *qrth* « sa ville » et non pas *qrtp*, dans *Syria*, XII, p. 21, l. 14.

42.6. On notera, en particulier, les locutions *bn Égrt* (n° 2, 18) « citoyen d'Égrt » et *bt Égrt* (n° 2, 27) « la maison (ou citadelle) d'Égrt ⁽¹⁾ », qui est à rapprocher du *bit* ^{al}*Ugarita* d'El-Amarna, n° 89, 50.

Si Tsaphôn désigne la Phénicie du Nord, Égrt serait le nom de la ville principale de cette région, qu'il s'agisse de Ras-Shamra même ou d'un site voisin. Pour Nqmd, voir aussi RS 1929, n° 2, 20).

30. — Le *khš* était sans doute un siège moins élevé ou moins somptueux que le *kse*; on dit, en effet : *B'l išb l kše*, *Bn-Dgn lkšš* : « Baal s'assied sur le trône (et) Ben-Dagon sur le *khš* ⁽²⁾ ».

32. — *hdm*, au pl. *hdm* désigne également un siège. Ex : *apnk*⁽³⁾ *Ltpn-El-Dped* *ird l kše i[šb(?)] l hdm... l hdm išb*, « Voici que L. E. D. descend vers le trône (cf. l. 35-36 *ird l khš*) ; il s'assied sur le *hdm*... ; sur le *hdm* il s'assied ». En héb. *מַרְכָּבָה* est le « marchepied ».

Mais il existe aussi un mot *hd* (ex. *El hd*, « le dieu de majesté ? » héb. *הַד*, et '*db hd 'db* [] *hklh* : « il prépara le *hd* ; il prépara le (ou les)... de son temple ». — De toute façon, le sens de cette phrase (ll. 31-33³) demeure fort obscur.

Col. II, 13³-14. — D'après un passage parallèle, la phrase se termine avec la fin de l. 14. Le sens paraît être : « que désires-tu de (=!) la Vierge 'Anat ? »

15-21². — Il résulte de ce qui précède que *an* marque le début de la nouvelle phrase ; on traduira donc « Moi, j'irai, etc... », *an* devant être considéré comme la forme primitive du pron. de la 1^{re} pers. On dit de même *atm... wan...* « Vous... et moi... ».

Les nouveaux textes contiennent une scène analogue à celle-ci, mais c'est 'Anat, cette fois, qui joue le rôle principal, le rôle même que Môt avait voulu jouer dans notre poème. On lit, en effet :

ard b arš, *ap 'nt tlk w tšd kl hr l kbd arš kl gb' [l k]bd sdm*, *tmh l n'm[h(?) arš]*
dbr išmt sd šhlmmt t[].

« Je descendrai (on ne saurait dire au juste quelle est la personne qui parle)

(1) Il y a sans doute quelque rapport entre ce nom de ville *Égrt* et le nom d'un personnage de l'Épopée : *Gpn. w Égr.* Autres exemples de ces noms doubles : *Kšr w tššš*, *Qds. w Amrr.*

(2) Ou mieux, peut-être, la fin des lignes étant incomplète : *l kše[h]*, *l khš[h]* : « sur son trône », « sur son *khš* ».

(3) Voir ci-dessus p. 197, n. 1, et p. 203, l. 28.

dans la terre (et) 'Anat aussi ira et chassera tout *hr* jusqu'au cœur (foie) de la terre, tout *gb'* jusqu'au cœur (foie) des champs.

« [Grâce à elle, la terre] deviendra (*mhi* paraît avoir le même sens que *hlk*) une prairie de *išmt* (et) un champ de *šlmmt* (un seul mot, probablement). » *t[]* est sans doute une forme verbale, peut-être *t[ngs]*, correspondant au *ngs* du Poème, qui serait un impératif.

On peut d'ailleurs comprendre : « (Toi) aussi, (ô) 'Anat, tu iras, etc... » et, dans ce cas, on lira *l n'm[k]*, « grâce à toi ».

Il paraît opportun de rapprocher de ces deux scènes les instructions suivantes, qui ont trait, suivant toute vraisemblance, aux rites par lesquels on s'efforçait d'aider les dieux de la végétation, ou de suppléer à leur absence :

st b 'prt ddim

šk slm l kbd arš, arbdd l kbd sdm

hsk 'šk 'bšk 'mi

« Mets dans la terre (litt. les terres, héb. עֲשִׂירָה) des jarres ;

« Verse le *slm* (héb. שֶׁלֶם) jusqu'au cœur (foie) de la terre et l'*arbdd* jusqu'au cœur (foie) des champs.

« (Alors) ton *hs*, ton arbre (et) ton '*bs* (seront) avec moi (c'est-à-dire : je les protégerai et les ferai fructifier) ».

Les *ddim* (pl. de *dd*, héb. דָּדִי) contenaient sans doute des substances solides, telles que la graisse (*smn*) ou des grains d'orge (*s'rm*) ; voir RS 1929, n^{os} 3, 44 ; 12, 1, 7, 13. On sait d'ailleurs que les fouilles de Minet-el-Beida ont produit un grand nombre de ces récipients, rangés, de toute évidence, en application de règles strictes et auxquelles il est fait seulement allusion ici.

Par contre, les mots *slm* et *arbdd* doivent désigner des liquides, puisqu'il est prescrit de les verser : *šk*, impér. de *nšk*, héb. נִשַׁךְ *libare* ; et l'on peut penser que les canalisations qui étaient aménagées à proximité des « dépôts » de Minet-el-Beida servaient précisément à introduire dans le sol ces libations, qui constituaient, en quelque sorte, une réserve où allaient puiser, en cas de disette, Môt, 'Anat et d'autres dieux encore, Aleïn surtout, dont Môt, on l'a vu, avait précisément cherché à usurper les fonctions. — On parle, du reste, du *dd* d'Aleïn, comme de sa cruche (*kd*) ou de son *kli*, voir ci-dessus p. 222,

l. 11; et l'on dit aussi *dd arši bt i' bdr* : « le *dd* de ma terre (la jarre que j'ai déposée dans ma terre) est (comme) une maison d'*I' bdr* ⁽¹⁾ ».

Autre scène du même genre mais incomplète : *st lškt a(?) [] 'db bhrt š[] lšh'šk [bšk] 'mi*. Sur *st* et *'db*, voir ci-dessus, p. 202, n. 1. Les mots *lškt* et *bhrt* ne se rencontrent qu'ici.

Au sujet de *hmlt arš* (18-19), il convient de noter la locution suivante : *rgm ltd' nsm w lbn hmlt arš*, « Puisses-tu faire connaître (hiphil de מַרְאֵה) aux hommes le message et puisses-tu construire les *hmlt* de la terre. »

21^b-25. — Ces lignes doivent être comparées au passage suivant :

al tqrb l Bn-Elm-Mt

al i' dbkm k emr bph kllē bšbr qnh

šytan Nrt-Elm-Sps šhrt la smm b id Mdd-Elm-Mt

« Tu ne t'approcheras pas de Môt, le fils des dieux. »

« Qu'il (Môt ?) ne prépare pas (pour) vous (un sacrifice) comme celui du mouton... »

« Sps, le Flambeau des dieux ...-ra les plaines non (fécondées par l'eau des) cieus dans la main de Môt, aimé des dieux. »

Contrairement à ce qui se produit d'ordinaire, la comparaison n'apporte ici aucun éclaircissement : d'un côté comme de l'autre, les mots qui suivent *emr* demeurent inintelligibles. Il semble qu'il existe un mot *bp*, p. e. *w i'db éimn ésmal*⁽²⁾ *bp hm* : « il prépara (ou mit en place) les parties droites et gauches de leur *bp* » ; mais ailleurs *bph* = *bp h*, « par sa bouche » ; ainsi *bph rgm liša bspth hwth* « que le message (voir ci-dessus p. 216) sorte par sa bouche et son *hwth* (voir plus loin col. III-IV, l. 34-35) par ses lèvres ». — D'autre part, au *nqi* du poème correspond ici *nqh* ; sans doute *nqi* et *qn* (métathèse ?) *h*, comme il y a *bpi* et *bph*.

La phrase que Môt prononce dans le poème se termine par *htéh*, qui paraît bien être un impératif suivi du pron. suff. 3^e pers. Mais ici, c'est évidemment

⁽¹⁾ *bt i' bdr* est constamment associé à *bt rb* et *bt ar* « la maison du Maître », « la maison de la Lumière (? héb. מֵאֵר) » ; cf. accad. *bīt nūri*.

⁽²⁾ *éimn* et *ésmal* paraissent être des « pluriels brisés » ; voir déjà ci-dessus, p. 210. On

peut citer aussi *émlk* (pl. de *mlk* au sens de « royauté », p. 219, ou « royaume ») et *éblm* qui se rencontre également sous la forme *blnt* ; et encore *elhm*, *ešrm* (var. *išrm*), pl. de *lhm* « pain » et d'un mot *šrm* qu'on retrouvera ci-après, col. III-IV, 49.

la déesse du soleil qui est le sujet de ce même verbe *h̄ta* ⁽¹⁾, à l'énerg. I. — alors que tout verbe manque dans la phrase parallèle du poème.

Môt est qualifié de *mdd* (de rac. ירה « aimer ») *elm*, au lieu de l'habituel *bn elm*.

Col. III-IV, 1-3. — Comment. p. 214, lire *aštm tšhn*.

12. — A rapprocher de *smm smn tm̄rn* la locution *!l smm smn arš* : « la rosée (héb. טל) du ciel (est) la graisse de la terre. » On rencontre aussi le verbe *!ll* (לל II) dans *!l itll l h̄nbm sb' sut* : « la rosée couvrira les *h̄nbm* (pendant) sept ans ».

15. — Sur *hdm*, voir ci-dessus, p. 352.

19. — On peut noter ici que le terme complémentaire de *nps* n'est pas *r̄h*, comme en hébreu ירה, mais un vocable de forme singulière, *brlt*. Ex. *nps̄h l l̄hm t̄pth*, (3^e p. fém.) *brlt̄h l šrm* (*šrm* désignant, comme *l̄hm* « pain », une sorte de nourriture) et encore *nps̄h km ešl* (héb. שֶׁשׁ « tamaris » ar. التَّمَر), *brlt̄h km qtr* (héb. קָטָר, « encens »).

34-35. — *l̄hm h̄wt* « il a fixé le *h̄wt* » est une expression courante ; mais il est particulièrement difficile de préciser le sens du mot *h̄wt*. Comme on l'a vu plus haut (p. 217), Baal est invité à s'asseoir sur le *h̄wt* ; on dit aussi *ist̄h̄wi w kbd h̄wt* : « tu te prosterneras et honore le *h̄wt* ⁽²⁾ ». Mais dans la locution citée précédemment (p. 354), *h̄wt* paraît avoir une signification analogue à *rgm* ; et l'on dit, d'ailleurs, *argmk h̄wt w ašnik rgm 'š w l̄hst abn* : « Je t'enverrai le *h̄wt* et te répéterai (héb. שָׁנָה) le message de l'arbre et les incantations (? , héb. לְהַשִּׁיב) de la pierre. » Peut-être y a-t-il là deux mots d'aspect identique mais de sens différent ⁽³⁾.

⁽¹⁾ On a vu déjà (ci-dessus, p. 49) que *é* est un doublet de *a* ou de *e*. Ainsi « saisir » s'écrit *aḥd*, *eḥd* ou *éḥd* ; « lever » = *nsa* ou *nsé* ; « remplir » *m̄la* ou *mlé*. Pour *ksa* (dont le plur. est *k̄sal*, voir ci-dessus, p. 224, l. 2.

Cependant *é* ne se rencontre jamais comme préform. 1^{re} p. sg. impf. ; on écrit, le plus souvent, *a* (*abki* « je pleure » ; *atn* « je donne » ; *aqbra(n)* « j'ensevelis » ; *argm* « j'envoie » ; *ast* « je mets » et parfois *e* (*ebq'*, « je fends » ; *emhš* « je frappe » ; *eqra* ou *eqran* « j'appelle ».)

⁽²⁾ Il est très fréquent que la phrase commen-

cant par l'imparfait se termine par l'impératif.

⁽³⁾ Dans une écriture aussi « défective » que celle des Phéniciens, les cas de ce genre sont forcément assez nombreux. Ainsi *bt* = héb. בַּת « fille » ou בֵּית « maison » ; *bn* représente tour à tour le mot « fils », l'impér. de « construire » (héb. בָּנָה) et la préposition בֵּין « entre » (dans *bn idm* et *bn 'nm*, locutions identiques à héb. בֵּין יְדוּדִים et aussi dans *Blit-nt n'ml bn aḥt* « la Vierge 'Anat est gracieuse entre (toutes) les (déeses) sœurs », ce qui est une façon d'exprimer le superlatif.

Le *hwt* est « fixé » tour à tour par différentes divinités, mais toujours par des dieux, non par des déesses. Ici, c'est *Šr-El*, le Dieu-taureau. Ailleurs, c'est Aleïn-Baal ; ainsi :

thm Alein-B'l hwt alei qrdm qrii b arš mlhmt

« Aleïn-Baal a fixé le *hwt* (en disant :) Je brandis (?) la hache ! Viens me trouver (rac. קרה) sur le champ de bataille (héb. בַּלְחָמָה) ».

Ou encore :

thm Alein-B'l hwt alei qrdm bhš l Bn-Elm-Mt

« A.-B. a fixé, etc... ; le *bhš*⁽¹⁾ (appartient) à Môt, le Fils des dieux. »

Ou bien c'est le dieu Krt⁽²⁾ (héb. קַרַת, « celui qui coupe ou taille » ?), dont le nom est généralement accompagné, comme dans l'exemple ci-dessous, du qualificatif *s'* (héb. שֵׁר) :

tsan ghm w tšhm thm Krt š['] hwt [N]'mn.

« Tu élèveras la voix (*ghm*, pl. de *gh*, déjà noté p. 199, l. 4) et tu crieras : Krt, le héros, a fixé le *hwt* de Na'man⁽³⁾. »

Parfois aussi c'est Môt qui fixe le *hwt*.

Col. V, 1-2. — De la locution citée ci-dessus (p. 351) *en bt lB'l km elm w hfr k Bn-Ašrt*, il faut conclure que Baal et Ben-Ashérat sont deux personnages distincts. On traduira donc les ll. 1-2 de col. V ainsi : « Baal saisit Ben-Ashérat ; il frappe les chefs sur l'épaule. » Voir ci-dessus, p. 350 : *B'l... hlm htp...*

Col. VI, 19. — Le mot *bšn*, qui est ici au pluriel : *bšnm* ne signifie pas, je pense, les bêtes de Basan en général, mais un animal entre tous redouté

(1) Exemple unique de ce vocable.

(2) Krt est le héros de trois poèmes de Ras-Shamra, et son nom ne figure nulle part dans les autres tablettes. Sa fille s'appelle S'lt.

(3) Le nom de Na'man (héb. נַעֲמַן) se rencontre dans un autre passage de l'Épopée de Krt : *k ibki idm' N'mn hlm El* : « lorsque

pleure (et) gémit (דָּבַח) Na'man (qui est) le *hlm* (cf. ci-dessus, p. 196) de El ». Il n'est guère douteux qu'il s'agit ici d'Adonis, dont le nom même apparaît dans la phrase suivante : *al Adn tp'r...* : « toi, Adôn, tu ouvriras la bouche... »

et sans doute très répandu dans cette région : le serpent. On dit d'ailleurs *inškn k bšnm* « il mordra comme les *bšnm* » et *nsk*, en hébreu, se dit surtout du serpent.

Cependant l'argument le plus décisif me paraît être fourni par le passage suivant, qui est le début de l'une des nouvelles tablettes :

k tmhš ltn bšn brh
tkli bšn 'qltn
slit d sb't rasm

c'est-à-dire :

- « Quand tu frapperas *Ltn*, le serpent *brh*,
 « tu achèveras (héb. כלה) le serpent *'qltn*,
 « le puissant aux sept têtes. »

Il est remarquable, en effet, que les deux adjectifs *brh* et *'qltn* sont ceux-là mêmes (כלה et עקלתון) qui qualifient, dans Isaïe, 27,1, un serpent (שאן) d'une espèce particulièrement dangereuse, que nous appelons Léviathan, en héb. Liviatan.

D'où la conclusion, qui paraît bien s'imposer, que *Ltn* est la forme primitive, ou du moins la plus ancienne qui nous soit connue, de ce nom de Léviathan ; et d'où, en même temps, l'obligation de réviser les explications qu'on a pu proposer jadis pour ce nom.

On savait déjà, par Psaume 74, 14, que Léviathan avait plusieurs têtes ; le texte cité ci-dessus permet de se faire une idée plus précise de cet être fantastique.

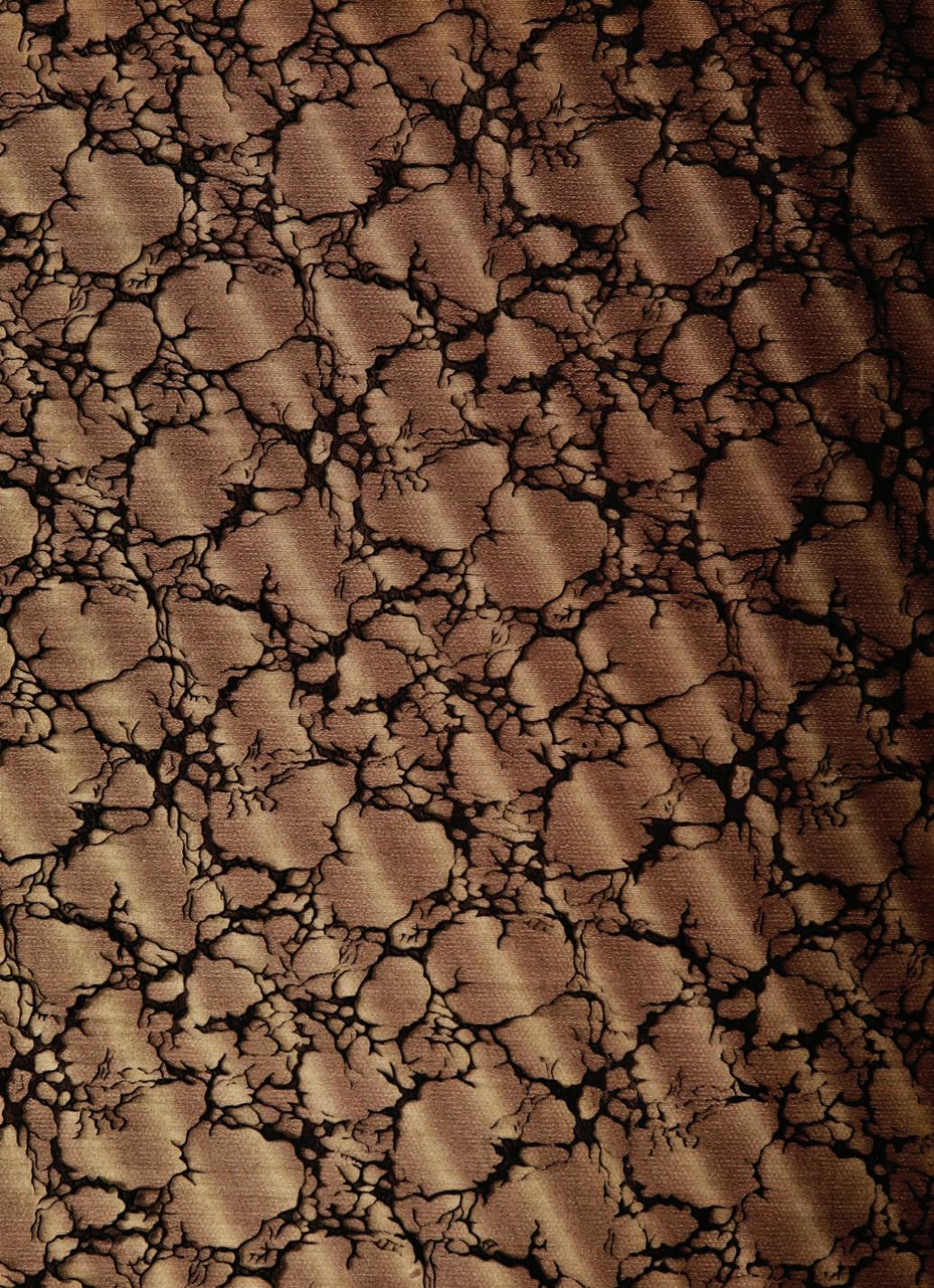
Quant au qualificatif *slit*, c'est évidemment l'héb. שלש ; mais il peut paraître singulier que le phénicien corresponde aussi exactement à l'hébreu ; *slt* en effet serait, semble-t-il, plus conforme aux règles de l'écriture de Ras-Shamra.

CH. VIROLLEAUD.

N.-B. — A propos de Egrt (p. 351), M. Thureau-Dangin veut bien me signaler qu'il a rencontré le nom d'Ugaritu à la dernière ligne d'un fragment, retrouvé cette année, du grand syllabaire bilingue qu'il a publié ci-dessus.

TABLE

- F.-A. CLAUDE SCHAEFFER. — **Rapport sommaire.** (Pl. I-XIV.)
- CH. VIROLLEAUD. — **Le Déchiffrement des tablettes alphabétiques de Ras-Shamra.**
- CH. VIROLLEAUD. — **Un poème phénicien de Ras-Shamra.** *La lutte de Môt, fils des dieux, et d'Aleïn, fils de Baal.* (Pl. XXXVIII-XLIII.)
- F. THUREAU-DANGIN. — **Vocabulaires de Ras-Shamra.** (Pl. XLIV-LII.)
- CH. VIROLLEAUD. — **Note complémentaire sur le poème de Môt et Aleïn.**



1286197

ORIENTAL INSTITUTE

